



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

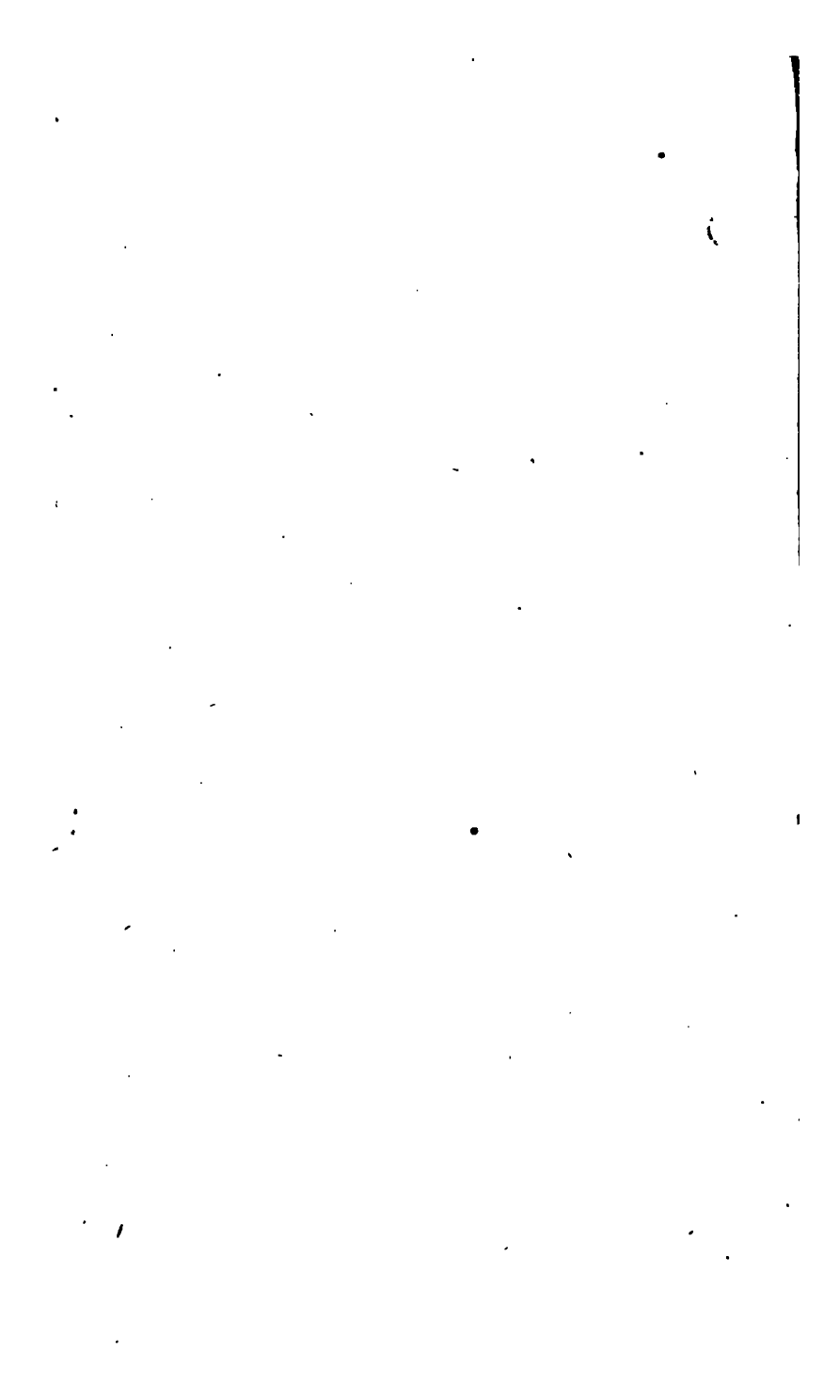
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
A2
B58
2d5



BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉÂTRES,

Lettre F.

TOME DIX-NEUVIÈME.

Pièces contenues dans ce Volume

Faux (le) Dervis.

Fée (la) Urgele.

Fête (la) d'Amour.

Fête (la) de Pluton.

Fête (la) de Village.

Fête (la) du Château.

BIBLIOTHEQUE DES THÉÂTRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissements, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poètes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre F.

TOME DIX-NEUVIÈME.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784



LE FAUX
DERVIS,
OPERA-COMIQUE,

EN UN ACTE.

PAR MESSIEURS POINSINET....

*Représenté pour la première fois sur le Théâtre de
l'Opera-Comique, à la Foire S. Laurent,
le 5 Septembre 1757.*

Le prix est de 24 sols avec la Musique.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

ACTEURS.

ZINDOR,

M. LA RUETTE.

HALI,

M. BOURET.

OSMIN,

M. PARENT.

FATIME,

:

Mlle. ROSALINE.

ZERBINE,

Mlle. DESCHAMPS.

ORCAN,

M. DELISLE.

ESCLAVES *habillées en Houris.*

ESCLAVES, *suite d'Orcan.*

La Scène est à Constantinople.

Sept. 7 Rom. Augs
37-38



L E

FAUX DERVIS,

OPERA-COMIQUE.



*Le Théâtre représente la Campagne ; on
découvre une Grotte dans le fond.*

SCENE PREMIERE.

ZINDOR , ZERBINE.

ZINDOR.

Air : Menuet d'Exaudet.



EST-ce toi
Que je voi ? ...
Mais, Zerbine,
Fatime ne paroît point,
Eclaircis moi ce point.
Tu me parois chagrine.

A ij

LE FAUX DERVIS;

ZERBINE.

Ah ! vraiment ,
Un Amant
Est bien tendre ,
Quand , par un si bel Objet ,
Sans égard il se fait
Attendre.

ZINDOR.

Eh ! que veux-tu que je fasse ?
Il faut bien remplir ma place.
Les Bachas
N'ont-il pas
La méthode
De dormir tout le matin ?
C'est , pour se faire un tein ,
Leur mode.
De son lit
On écrit
Dans le monde ;
On lit quarante billets :
On sonne ses valets ,
Tour à tour on les gronde ;
A Paris ,
Quand je fis
Un voyage ,
Des Français je pris le goût ,
J'en veux suivre partout
L'usage.

ZERBINE.

Air : Réveillez-vous.
N'en retenez que la manière ,

OPERA-COMIQUE.

5

Quand vous aspirez à charmer ;
Un joli Français sçait mieux plaire ;
Mais un bon Turc sçait mieux aimer.

ZINDOR.

Depuis le tems qu'elle sçait que je l'aime , après avoir tenté tous les moyens imaginables pour l'obtenir , Fatime , sans doute , me devoit du retour.

ZERBINE.

Aussi vous en accorde-t-elle.

Air : Est-ce que ça se demande ?

Mais je crains de la part d'Hali
Quelque affreuse vengeance ;
S'il vous surprend jamais chez lui ;
Je frémis quand j'y pense.
Je gage qu'il vous traiteroit....

ZINDOR.

Que ta foiblesse est grande !
Que penses-tu qu'il me feroit ?

ZERBINE.

Est-ce que ça se demande ?

ZINDOR.

Air : M. le Prevôt des Marchands.

Non , non , j'espere tout d'Osmin ;
Cet Esclave est adroit & fin ,

A iij

Il médite un grand stratagème :
 D'ailleurs ce Jaloux soupçonneux ,
 Qui possède l'Objet que j'aime ,
 Zerbine , est-il si dangereux ?

ZERBINE.

Air : Mais comment ! ses yeux tout humides.

Quand je vous l'aurai fait connoître ,
 Vous en jugerez mieux peut-être.
 Inquiet , chagrin , envieux ,
 Tout ce qu'il voit choque ses yeux ;
 Notre Hâli dans son humeur sombre ,
 Est jaloux , je crois , de son ombre.
 Hier il brula son portrait ,
 Disant qu'un si charmant objet
 Fixoit trop les yeux de Fatime.
 Bien plus , il vint lui faire un crime
 D'avoir baisé deux fois son chien.
 Le Monstre étouffa mon serin.
 Que sçais-je enfin ? dans son délire ,
 Il veut que tout ce qui respire ,
 Depuis son coq jusqu'à son chat ,
 Garde chez lui le célibat.

Si vous sçaviez combien la pauvre Fatime est malheureuse avec lui ! il n'y a point de rigueur que le jaloux n'invente pour la désoler. Toujours il lui promet de l'épouser , toujours aussi trouve-t-il le moyen d'éluder ses promesses sous mille prétextes injurieux , & malgré la sorte manie qu'il a de l'appeller à tous momens

OPERA COMIQUE. 7

sa chere petite femme ; la triste Fatime ,
toujours esclave , n'en a vraiment ni le
titre ni le revenant bon.

ZINDOR.

Avant que de m'attacher à ta belle Maî-
tresse, je sçavois bien qu'elle n'étoit que
l'Esclave d'Hali , mais j'ignorois encore
l'extrême défiance du Jaloux.

Air : Ma raison s'en va bon train.

Mais ce qui rassure Osmin
Et seconde mon dessein ,
C'est le grand respect
Que pour Mahomet ,
Il pourrit dans son ame.

ZERBINE.

Il sert son prophète en effet ,
Beaucoup mieux que sa femme ;
Lon la ,
Beaucoup mieux que sa femme.

Je ne sçaurois vous peindre à quel excès
il porte la superstition : selon lui , c'est le
Diable qui planta la vigne ; il se lave au
moins trente fois le jour sans en être plus
appétissant ; il en est, je pense, à son cinquié-
me pèlerinage : que vous dirai-je ? le pau-
vre Hali croit à Mahomet , comme si l'Al-

8 LE FAUX DERVIS.

coran n'avoit que deux jours ; mais son plus grand ridicule est le desir excessif qu'il a d'être Emir ; il se croiroit le plus heureux des hommes , s'il pouvoit se faire passer pour un descendant du grand Prophete.

ZINDOR.

Air : Tout roule aujourd'hui dans le monde.

Et c'est cette foiblesse extrême ,
Dont mon valet veut profiter.
J'ignore encor quel stratagème ,
En ma faveur il doit tenter.

ZERBINE.

Attendez-le avec patience ,
Puisqu'il doit se rendre en ces lieux.
Pour moi , je cours en diligence
Auprès de l'Objet de vos feux.
Elle sort.

S C E N E II.

ZINDOR *seul.*

Air : Je vois tout , je ne dis rien.

JE suis aimé de ma Maitresse ,
Dois-je encor former des soupirs ?
Un Jaloux nuit à mes plaisirs ,

OPERA-COMIQUE.

Mais l'Amour pour nous s'intéresse ;
S'il se prête à notre effort ,
Notre barque est à bon port.

Air Noté N^o. 1.

Ah ! revenez charmer mon ame ,
Unique Objet de mes ardeurs :
Pour les cœurs qu'Amour enflâme ,
Dieux ! que l'absence a de rigueurs !
Revenez , revenez encore ,
C'est trop me faire languir :
Ah ! sans vous , sans vous que j'adore ,
Puis-je goûter quelque plaisir ?

SCENE III.

ZINDOR, OSMIN.

OSMIN *travesti en Dervis , apportant un travestissement à son Maître.*

Air : *La Découpe.*

EH ! vite , il faut vous travestir.

ZINDOR.

Quelle est ma surprise !
Qui ? moi , que je me déguise !

10 **LE FAUX DERVIS,**

OSMIN.

Eh ! vite , il faut y consentir :
C'est moi , c'est Osmin , laissez-vous travestir.
Prenez donc , prenez donc , prenez donc tout.

ZINDOR s'habillant.

Mais que veux-tu faire ?

OSMIN.

Eh ! prenez , c'est mon affaire.
Prenez donc , prenez donc , prenez donc tout ;
Du plus grand projet ainsi je viens à bout.

ZINDOR.

Air : De tous les Capucins du monde.

Enfin , maraut , veux-tu m'instruire ,
Où tout ceci peut nous conduire ?

OSMIN.

Vous le sçaurez dans le moment ,
Reposez-vous sur mon adresse.

ZINDOR.

Mais où tend ce déguisement ?

OSMIN.

A couronner votre tendresse.

OPERA-COMIQUE.

11

Air : *Laire la , laire lan laire.*

Fatime se rend près de vous.
Le plaissant , c'est que son Jaloux
La force lui-même à le faire ,
Laire la , laire lan laire ,
Laire la , laire lan la.

ZINDOR.

Mais quel stratagème as-tu mis en usage ?

OSMIN.

Ah ! Monsieur , qu'un valet intelligent est d'une grande ressource pour un Maître amoureux ! Après avoir tenté sans succès tous les moyens possibles de rendre un billet à la Belle Fatime , je me suis indigné de ces obstacles , la colere m'a monté au visage ; non , morbleu , me suis-je dis à moi-même , je n'en aurai pas le démenti.

ZINDOR.

Eh ! bien ?

OSMIN.

Je me suis armé... de votre bourse ; j'ai couru chez un Dervis de mes amis , & peut-être de mes parens , mais cela ne fait

12 *LE FAUX DERVIS,*
rien ici ; j'en ai déterminé avec beaucoup
de prières & quelques sequins à me prêter
ses habits.

ZINDOR.

Eh ! bien ?

OSMIN.

Eh ! bien , ainsi travesti , j'ai été trouver
Fatime.

ZINDOR.

Comment !

OSMIN.

Air : A la façon de Barbari.
De la part du grand Mahomet ;
Je viens pour vous apprendre ,
Leur dis-je un important secret
Que vous allez entendre.
Faites-y bien attention ,
La faridondaine , la faridondon ,
Car Mahomet m'inspire ici ,
Biribi ,
A la façon de Barbari ,
Mon ami.

Air : Que devant vous.

Tous deux saisis de respect & de crainte ,
Pour m'écouter se mettent à genoux :
Je m'applaudis , & poursuivant ma feinte ,
Mahomet , dis-je , a des desseins sur vous.
Près de ce tremble
Allez ensemble ,
D'un grand Dervis
Recevoir les avis.

OPERA-COMIQUE.

73

Air : Les Trembleurs.

Sans éclaircir ce mystère ,
Notre Vieillard en priere ,
Avec sa moitié très-chere ,
Suit mes traces d'assez près.
Je crois pourtant que la Dame ,
Comprenoit bien dans son ame ,
Que de votre vive flâme ,
C'étoient encor là des traits.

ZINDOR.

Ah ! mon cher Osmin , que ne te dois-je point ?

OSMIN.

Parbleu, mon propre intérêt me portoit à vous servir, puisque vous m'avez promis Fatime pour récompense. Aussi n'est-ce pas tout, pour égayer la chose j'ai rassemblé des Esclaves charmantes, des Musiciens, des Danseurs; je leur ai découvert mon projet: tous l'ont approuvé en recevant vos sequins.

Air : Joconde retourné.

Où, tous ces gens sont vos amis,
Graces à votre bourse.
Le Jaloux en vos mains remis
N'aura plus de ressource,
Malgré lui-même il entendra
Des mystères terribles,
Et le pauvre Diable verra
Des choses invisibles.

LE FAUX DERVIS.

Mais ce n'est rien que de vous procurer un entretien particulier avec Fatime , il faut encore que le Jaloux vous la cède.

ZINDOR.

Oh ! ne l'espère pas , Osmin.

OSMIN.

Par la barbe de Mahomet , je veux en venir à bout : tout est disposé , quand le pauvre Hali se croira au comble de sa joye , je veux lui faire la frayeur la plus étrange.

ZINDOR.

Paix.

OSMIN.

Air : *La mort de mon cher pere.*

Vous avez ma parole ,

N'ayez aucun souci.

Ne songez plus qu'au rôle

Que vous jouez ici.

Faites - bien le Prophète ,

C'est un cas - important.

Ne perdez point la tête ;

Car la mienne en dépend.

ZINDOR.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Je vois Fatime qui s'avance ,

Enfin je reprends espérance ;

Mais comment puis-je lui parler ?

Son vieux Argus est avec elle ,

Ne pourras - tu point l'exiler.

OSMIN.

Oh ! oui ; fiez-vous sur mon zèle.

SCENE IV.

FATIME, HALI, ZINDOR, OSMIN,

OSMIN.

Air ; Allez donc , Mademoiselle.

EH ! allons donc , quelle paresse !
 Allons donc , on vous attend.
 Le Dervis , je le confesse ,
 Est pour vous bien indulgent.
 Eh ! allons donc , quelle paresse !
 Depuis une heure on vous attend.

FATIME *voilée.*

Air : Pour héritage.

Soyez traitable
 Pour votre serviteur.
 Dervis aimable ,
 Excusez sa lenteur.
 Si j'eusse hélas !
 Fait seule le voyage ;
 J'aurois eu bien plus de courage
 A doubler le pas.

ZINDOR *d'un ton emphatique.*

Air : Ronflant comme un cochon.

Approchez , couple heureux.
 Quelle faveur insigne !

LE FAUX DERVIS,

D'un trésor si précieux
 Parlez, êtes-vous digne ?
 Auriez-vous pû former des vœux,
 Pour ce rang glorieux ?
 Sur vous, du haut des Cieux,
 Mahomet a les yeux, *bis.*
 Et vous en porterez le signe
 Le moins douteux.
 Que ce sort est heureux !
 Qu'il fera d'envieux !
 C'est vous que sa bonté désigne :
 Venez tous deux.

HALI.

Air : Ma mie Babichon.

O puissant Dervis,
 Je vous obéis,
 Et de toute mon ame.
 Mais puis-je être au fait,
 A quoi Mahomet
 Veut employer Madame ?

ZINDOR.

Air : Ciel ! l'Univers va-t-il donc se dissoudre ?

L'instant viendra d'éclaircir ce mystère,
 Vous l'apprendrez quand il en fera tems.
 Jusqu'alors sachez vous taire.
à Osmin.

Profitions de ces moments.

CSMIN.

OSMIN.

Laissez-moi faire ,
Je vous entends.

ZINDOR.

Que l'on éloigne Hali.

HALI.

Que je la quitte ,
Quoi ! ma Petite.

OSMIN.

Sortons bien vite ;
Eloignons - nous d'ici.

HALI.

Air : Si dans le mal qui me possède.

Vous laisser , Fatime , je tremble.

OSMIN.

Comment ! vous osez répliquer.

HALI *à part.*

Ah ! que ne puis-je m'expliquer ?
Quand ils feront tous deux ensemble. ..
Ah ! Seigneur , sans vous irriter.

ZINDOR.

Quoi ?

HALI.

Ne pourrai-je pas rester ?

B

18 **LE FAUX DERVIS,**
ZINDOR.

Air : *Obeïſſez ſans balancer* , des Indes Galantes.

Non , non , sortez ſans balancer ,
Lorſque je le commande.

H A L I.

Air : *Tes beaux yeux , ma Nicole.*

Je crois dans ſa colere ,
Voir Mahomet tonner.
Fatime , il faut bien faire
Ce qu'on vient d'ordonner ;
Crois-moi , rend toi facile ,
Sans rien dire , obéis :
En tout point ſois docile
Aux ordres du Dervis.

F A T I M E.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*
Ah ! Seigneur , ce ſont mes affaires.

Z I N D O R.

Allez ſans vous faire prier ;
Oſmin , va vous initier
Dans nos profonds miſteres.

O S M I N.

Air : *Allons , gai.*

Allons , mon camarade ,
Hâtons-nous de partir ;
Vous avez l'air mauffade ,
Il faut vous divertir.

Allons , gai ,
D'un air gai ,
Toujours gai.

SCENE V.

FATIME , ZINDOR.

ZINDOR.

Air : Du Cap de bonne Espérance.

ENFIN , je puis donc sans crainte
Jouer de votre entretien ,
Tout ceci n'est qu'une feinte.

FATIME.

Ne le sçavois-je pas bien ?

Mais mon cher Lindor , quelles seront
les suites de notre amour ? Fatime sera-
t-elle toujours esclave ? Zindor sera-t-il
toujours constant ?

Air : Non , je ne ferai pas.

Fatime , en ce moment , vous paroît la plus belle ;
Je crains qu'un autre objet ne vous charme comme
elle ;

On vante les Beautés que vous quittez pour moi ,
Un autre peut aussi me ravir votre foi.

ZINDOR.

Air : Noté. N^o. 2.

Non , ne craignez pas ,
Toujours Zindor suivra vos pas ;
Bij

LE FAUX DERVIS,

Non, non, non, non, ne craignez pas,
Qu'un autre objet m'offre plus d'appas.

Près de vous,
Les biens les plus doux

Sont le prix
D'un cœur bien épris.

La douce ivresse,
De ma tendresse

Croît & renaît sans cesse.

Non, non, ne craignez pas, &c.

Quel amant
Seroit inconstant,

Quand vos yeux
Ont fixé ses vœux ?

Sous vos loix dès que l'on s'engage,

On ne peut être volage.

Non, non, ne craignez pas, &c.

F A T I M E.

Air : Il faut, quand on aime une fois.

Viens, tendre Amour, viens nous unir

De tes plus douces chaînes ;

Si quelquefois tu fais souffrir

Tes rigueurs inhumaines ;

Bientôt l'instant du plaisir

Fait oublier tes peines.

Air : Bouchez, Nymphes, vos fontaines.

Quelqu'un vient, ma peine est extrême ;

Ah ! ciel ! c'est mon tiran lui-même.

ZINDOR.

Fatime , calmez votre effroi ;
Osmin que je vois , me rassure :
Pour les éviter , suivez-moi ,
Au fond de cette grotte obscure.

FATIME.

Air : *Est-il de plus douces odeurs ?*

Hélas ! que me proposez-vous ?

ZINDOR.

Ce que l'Amour m'inspire.
Fuyons loin des yeux d'un Jaloux :
Quoi ! votre cœur soupire.

FATIME.

Et ce soupir marque mon choix ,
C'est ma seule réponse.
Amour , il faut suivre tes loix ;
Quand Zindor les annonce.

ZINDOR.

Venez , je vais vous faire part des mesures que j'ai prises pour vous délivrer.



SCENE VI.

OSMIN, HALI, ZINDOR;
FATIME à l'entrée de la Grotte.

OSMIN arrête Hali.

O H! vous cherchez en vain à m'échapper, c'est pour votre bonheur que je vous arrête.

HALI.

Air: Je viens devant vous.

Monfieur, par pitié,
Soyez avec moi moins févere;
Monfieur, par pitié,
~~Dites-moi~~ que fait ma moitié ?

OSMIN.

Ah ! véritablement, c'est-là le grand myftère;
Que je dois vous taire.

HALI.

Mais par amitié....

OSMIN.

Non, je ne puis vous fatisfaire.

HALI.

Mais par amitié....

OSMIN.

Quand vous serez irrité.

HALI *apercevant Zindor baiser la main de Fatime.*

Air : *Les Feuillantines.*

Ah ! je l'apperçois soudain.

Quel dessein !

Le Dervis baise sa main.

OSMIN.

Vraiment , c'est qu'il doit le faire.

C'est encor , c'est encore un grand mystère.

Il arrête Hali.

Air : *Un mouvement de curiosité.*

Restez ici.

HALI.

Fatime ... en vain je crie.

OSMIN.

Quoi ! vous osez.... quelle témérité !

HALI.

Laissez - moi voir un moment , je vous supplie.

OSMIN.

Ah ! c'en est trop , je suis enfin irrité.

HALI.

Hélas ! Monsieur , pardonnez , je vous prie ,

Un mouvement de curiosité.

B iv

LE FAUX DERVIS;

OSMIN.

Plus de dignités.

HALI.

Ecoutez-moi.

OSMIN.

Point de Houris.

HALI.

Bon Dieu, nous verrons.
De grace.

OSMIN.

Obéissez donc. Ah ! je reconnois le fidèle Hali. Ça, levez les yeux ; fort bien. Regardez l'Orient ; on ne peut mieux. Levez les bras ; courage. Gardez - vous de détourner la tête, ou vous êtes perdu. Voici le moment décisif. *à part.* Oh ! la bonne figure.

Air : Vaudeville d'Epicure.

Que vois-je ! oh, Ciel ! quel grand prodige !
Quand la nuit vient le jour finit.
Quel bruit ! quel chant ! quels cris ! où suis-je ?
Brave Hali, pour toi tout s'unit,
Oui, les Astres font de la fête,
En ta faveur l'un d'eux descend,
Désormais sur ta noble tête
On verra briller le Croissant.

Air : Marchand qui vend du bled.

Seconde-nous, Grand Mahomet, *bis.*
Que cet augure soit parfait.

Venez sages Houris , que l'heureux
Hali trouve en ces lieux les célestes plai-
sirs , & que ce nouvel Emir soit revêtu
par vos mains des ornements de sa dignité.
Accourez.

Presto ,
Misteflutte rilainquo ,
Tirlanguette ,
Mistinguette ,
Berlingo.

SCENE VII.

LES HOURIS, OSMIN, HALI,

*Marche des Houris. Hali se leve & se
trouve au milieu d'elles.*

OSMIN.

EH ! bien , que dites-vous de nos cé-
lestes Pucelles ?

HALI.

Mais vraiment , elles sont jolies. Ah ! si
je n'avois que soixante ans.

*Les Houris continuent à danser autour d'Hali.
Elles lui passent la main sous le menton ,
le pincent , &c.*

28 LE FAUX DERVIS,

H A L I.

Air : *Je suis pour les Dames , moi.*

Ah ! c'en est trop. A voir comment ces Belles
En usent avec moi ,

Sans doute , il faut pour les croire Pucelles ,
Avoir beaucoup de foi ;

Mais je ne puis y tenir davantage ,
Je veux être sage ,

Moi ,

Je veux être sage.

Ordonnez qu'on me rende Fatime , &
je vais. . .

O S M I N.

Air : *J'ai deux Amants , vous me les enlevez.*

Non , non , vraiment , il faut vous revêtir

De votre robe de cérémonie ,

Non , non , vraiment , il faut vous revêtir ,

Du noble habit que porte un Grand Emir.

Pour sa toilette ,

Que l'on s'apprête ,

Belles Houris , apportez son Turban.

H A L I.

Mais quel mystère !

O S M I N.

Laissez-nous faire ,

N'oublions pas le pompeux Dollman ,

Sans résister ,

Laissez - vous ajuster.
C'est l'uniforme de la Confrairie ;
Sur votre tête , il faut bien ajuster
Cheveux , bonnet , qu'il vous sied de porter.

*Les Houris habillent Hali en dansant. Il
endosse une robe toute brodée de cornes ,
& singulière , & on lui met sur la tête
un grand Turban verd fait en Croissant.*

H A L I habillé.

Seroit-il bien possible que sans m'en
douter , je me trouvasse vraiment au mi-
lieu des célestes Houris.

O S M I N.

Affurément.

H A L I.

Mais je ne vois point Fatime.

O S M I N.

Ah ! vraiment , c'est bien dans le Para-
dis de Mahomet qu'un mari doit cher-
cher sa femme. Ah ! c'est. . .

Air : De l'Amour nous juiavons les loix :

Dites-moi ,
Sçavez-vous pourquoi
Mahomet
Aujourd'hui vous met
Parmi ceux ,

LE FAUX DERVIS,

Dont la gloire brille
Près de son trône dans les cieux.

L'Alcoran ,
Partout nous apprend
Qu'un Mulet
La nuit lui parloit.
Enfin , bref ,
De votre famille
Ce Mulet fut le chef.

Mahomet fait tout ce qu'il veut :
Il n'est pas mouillé , quand il pleut ;
Et la nuit , quand il vole en l'air ,
Sans chandelle , il voit toujours clair.

Oui , la nuit ,
Tout exprès pour lui
Le jour luit ,
Et même , aujourd'hui
Je prédi
Que dix mille étoiles
Eclaireront en plein midi.

Mais pour vous ,
Quel destin plus doux !
Dès ce soir ,
Vous allez tout voir.

L'avenir ,
Déformais sans voiles ,
A vos yeux va s'ouvrir.

H A L I.

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime ?*

Ah ! Seigneur , que m'apprenez-vous ?

OSMIN.

Vraiment, vous ne vous attendiez pas
à tant d'honneur : descendre de pere en
fils du Mulet de l'Alcoran.

HALI.

D'accord ; mais pardonnez.

Un soin trouble mon ame ;
Puis-je sans vous mettre en courroux ;
Voir ce que fait ma femme ?

SCENE VIII.

ZINDOR, FATIME, OSMIN ;
HALI, *Suite de Turcs & de Houris.*

HALI voit Fatime.

Air : Et j'y pris bien du plaisir.

QU'ENTENDS-JE ? Oh ! rencontre heureuse !
Fatime , je te revois.

FATIME.

Je reviens toute joyeuse.

ZINDOR.

Je la remets sous vos loix.

LE FAUX DERVIS,

Mais si vous voulez me plaire ,
Prenez d'elle un très-grand soin.

OSMIN *s'essuie le visage.*

Ma foi , toute cette affaire
M'a donné bien du tintoin.

Air : *Je ne suis né , ni Roi , ni Prince.*

Vous voyez , pendant votre absence ,
Combien j'ai fait de diligence :
L'heureux Hali vient d'obtenir
Le prix de ses pèlerinages.

ZINDOR.

C'est assez ; au nouvel Emir ,
Que chacun rende ses hommages.

OSMIN *alternativement avec le Chœur chante*
& danse autour d'Hali.

Air : *Je suis Magdelon Friquet.*

Serviteur au Grand Hali ,
Et que l'on danse & que l'on chante ,
Serviteur au Grand Hali ,
Chantons ce glorieux Mari.

CHŒUR.

Serviteur , &c.

OSMIN.

Que sa fortune est éclatante ,
Sa femme , malgré son attente ,
Va faire honneur à son lit,

CHŒUR.

OPERA-COMIQUE.

33

CHŒUR.

Serviteur, &c.

OSMIN.

Le plaisir doit charmer son ame ,
Il voit bien que c'est pour sa femme ,
Que Mahomet le chérit.

CHŒUR.

Et serviteur , &c.

ZINDOR.

Arrêtez , & vous, écoutez, nouvel Emir ;
vous êtes digne enfin de pénétrer les
motifs qui vous conduisent en ces lieux
ainsi que la belle Fatime.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Oui , voici les fameux décrets
Dont vous ignorez les secrets ,
Vous allez les entendre.

HALI.

Eh ! bien ?

ZINDOR.

Mais pour mieux les comprendre ,
Ecoutez - moi bien.

Belle , écoutez-moi jusqu'au bout ,
Apprenez que le Grand Mamout ,
Fléchi par ma priere.

FATIMÉ.

Eh ! bien ?

C

ZINDOR.

M'ordonne de vous faire :..

Vous m'entendez bien.

M'ordonne de vous faire part

De ses bonés à votre égard ,

Il m'a donc fait connoître.

FATIME.

Eh ! bien ?

ZINDOR.

Qu'un grand Muphti doit naître ,

Ecoutez-moi bien.

De Fatime & de son Epoux ,

Ce grand Muphti.

HALI.

De moi !

ZINDOR.

De vous.

HALI.

Vous parlez à votre aise.

ZINDOR.

Eh ! bien ?

HALI.

Je suis , ne vous déplaîse ,

Vous m'entendez bien.

OSMIN.

Air : Allons , gai .

Ne perdez point courage ;
Hali , rassurez-vous ;
Prenez cœur à l'ouvrage ,
Mahomet est pour vous.
Allons , gai , &c.

H A L I.

Air : Je reviendrai demain au soir.

En vous nous mettons notre espoir.

ZINDOR.

Adieu , jusqu'au revoir.

H A L I & F A T I M É.

Adieu jusqu'au revoir.

ZINDOR.

Vous reviendrez demain au soir.

OSMIN prend la main d'HALI & le retourne.

H A L I.

Je ferai mon devoir.

F A T I M É donne sa main à baiser à Zindor , puis
quand Hali se retourne , elle fait la
révérence , & dit :

Je ferai mon devoir.

C ij

SCENE IX. & dernière.

ZINDOR , FATIME , HALI , OSMIN ,
 ZERBINE , ORCAN , ESCLAVES
en Houris , Suite d'Orcan.

ZERBINE *entre.*

AH ! Seigneur , arrêtez. Mais que vois-je ? Quels ornemens ! Sçavez-vous-bien que je ne vous reconnois plus , Seigneur Hali ?

HALI.

Tu vois que le mérite est récompensé tôt ou tard.

ZERBINE.

Oh ! je m'étois toujours bien douté que l'on vous rendroit justice ; aussi viens-je vous annoncer une chose d'une importance ; mais une chose. . . .

HALI.

Oh ! bien , dis donc.

ZERBINE.

Air : Un Cordelier d'une riche encolure.

Ah ! permettez que je reprenne haleine.

Ah ! ah ! ah !

En ce lieu j'amène
Le Seigneur Orcan
De la part du Sultan,

ORCAN.

Oui, Soliman
Auprès de vous m'envoie...

H A L I.

Ciel ! quelle est ma joie !

ORCAN.

Et je viens, Seigneur,
Pour vous combler d'honneur,

Esclaves, imitez-moi.

Air : Quoi ! vous partez.

Salamalec au mortel admirable
Que Mahomet vient de nommer Emir.

*La Suite d'Orcan entoure Hali
avec les Houris, & chante.*

Salamalec, &c.

OSMAN.

Mais comme lui, quand on a femme aimable,
Est-il honneur qu'on ne puisse obtenir.

LE CHŒUR.

Salamalec, &c.

H A L I.

Messieurs, en vérité.... c'est trop....
enfin je suis fort sensible à l'attention du
Grand Seigneur ; mais est-ce-là tout ce
qu'il me veut.

ORCAN l'arrête.

Non pas tout-à-fait.

38 LE FAUX DERVIS,

Air : *Je ne veux point troubler votre ignorance.*

Il veut encor qu'ici je vous révele ,
Toujours avec le plus profond respect ,
Que dès ce jour votre Grandeur nouvelle ,
A ses regards vous a rendu suspect.

HALI.

Quoi ! vraiment !

ORCAN.

Cela n'est que trop sûr ; vous vous êtes
fait recevoir Emir sans prendre sa permis-
sion ; ce qui n'est pas absolument confor-
me aux loix, & Soliman aime la régularité,

HALI.

Air : *Haye , haye , haye.*

Ce n'est pas moi, cher Orcan ;
Croyez qu'on vous en impose.

ORCAN.

D'accord.

Mais avant que le Sultan
Ait examiné la chose...

ZERBINE.

Haye , haye , haye.

ORCAN.

Il veut que je vous propose.

ZERBINE.

Mon Maître , haye , haye , haye.

OSMIN.

Ceci va mal.

FATIME.

Air : Belle Brune.

Je frissonne ,

Je frissonne.

ORCAN.

Fatime , n'ayez point peur ,

Eh ! quoi ! votre cœur

S'étonne.

FATIME.

Je frissonne ,

Je frissonne.

ZINDOR.

Je tremble , que le Sultan n'ait donné
déjà quelque ordre rigoureux.

ORCAN.

A peu près , mais avec tous les égards
qu'il doit au Seigneur Hali.

Air : Ton humeur est , Catherine.

Vous verrez qu'il le respecte ,

Vous connoîtrez Soliman ,

C'est en Bacha qu'il le traite ,

Et je viens très - humblement ,

En grande cérémonie ,

De sa part vous faire un don ;

Acceptez-le , je vous prie.

HALI.

Quel est-il ?

ORCAN.

C'est le Cordon.

TOUS LES ACTEURS.

Juste Ciel !

Civ

HALI.

Air : *Les Pendus.*

Ah ! Grands Dieux, l'ai-je mérité ?
Seigneur Orcan, par charité.

ORCAN.

Dépêchons - nous, point de misères,
Aujourd'hui, j'ai beaucoup d'affaires.

HALI.

Hélas ! mon crime est-il si grand ?

ORCAN.

Quoi ! vous allez faire l'enfant.

HALI.

Ah ! maudite dignité... Pauvre Hali...
Ma chère Fatime... Sage Dervis..

OSMIN.

Cela ne pourroit-il pas se changer en
quelque bastonnade.

HALI.

Parlez pour moi.

OSMIN.

C'est ce que je fais.

ZERBINE.

Air : *M. de la Palisse.*

Ah ! prenez pitié de son sort.
Et cessez de le poursuivre.
Pourquoi vouloir hâter sa mort ?
Il n'a plus qu'un jour à vivre.

OPERA-COMIQUE. 41

ORCAN.

Il faut obéir. Allons.

ZINDOR.

Ne pourroit-on pas trouver quelque moyen de le sauver ?

ORCAN.

Je n'en connois aucun.

ZERBINE.

J'en sçais bien un, moi. Le Bacha de cette Province adore depuis long-tems la belle Fatime, si le Seigneur Hali vouloit la lui céder, moyennant sa rançon ; sûrement il obtiendrait sa grace du Grand Seigneur.

ORCAN.

Air : Quand le péril est agréable.

Vraiment, ceci change l'affaire,
Si le Bacha veut, aisément
Il pourra, du Grand Soliman,
Appaiser la colère.

OSMIN.

Aussi-bien il sçaura qu'il doit naître un grand Muphti de Fatime ; elle en de-

43 LE FAUX DERVIS;

viendra plus précieuse ; il fera tout pour Hali.

H A L I.

Air : Ziste , zeste , zon , zon , zona

A cela je ne puis souscrire.

Z E R B I N E.

Ah ! juste ciel ! y pensez-vous ?
Écoutez , mon cher , entre nous ,
Il n'est plus tems de rire.

O R C A N.

Vous voyez qu'il refuse ; bon !
Il ne faut plus que l'on conteste.
Et ziste , zeste
Zon , zon , zon ,
Que l'on apporte le cordon.

H A L I.

Un moment.

F A T I M E.

Que je suis heureuse de pouvoir vous
sauver !

Z E R B I N E.

Air : Réveillez-vous , belle endormie.

Cédez-nous la de bonne grace ,
Pour vous le gain est assez grand ;
Que de maris à votre place
En voudroient pouvoir faire autant !

OPERA-COMIQUE.

OSMIN.

Déterminez-vous.

HALLI.

Ha ! j'enrage.

Air : *La bonne aventure.*

Oui , je vais me décider ;
Quel tourment j'endure !

ORCAN.

Mais il faut nous la ceder
Sans aucun murmure.

HALLI.

Hé ! bien , je vous obéis ;
Je la remets au Dervis.

TOUS.

La bonne aventure

O gué ,

La bonne aventure.

OSMIN.

Ma foi , je vous félicite d'en être quitte
à si bon marché.

HALLI.

Eh ! qui me payera la rançon ?

ZINDOR.

Moi , je vous en réponds.

LE FAUX DERRIS,

FATIME.

Vous allez donc partir.

OSMIN.

Dépêchez-vous d'éviter les poursuites
du Sultan, nous allens trouver le Bâcha.

HALI.

Je vous recommande Fatime, hélas !

Air : Dame François.

Faut-il te quitter si vite,
Toi pour qui j'ai soupiré ?
Je m'en vais désespéré,
Quoi ! tu me plains, ma petite :
Cependant je vais partir : *bis.*
Puisqu'il faut que je te quitte,
Adieu, je m'en vais mourir.

ZINDOR.

Enfin nous en voilà débarrassés ; vous
êtes libre, belle Fatime.

FATIME.

Je vais bientôt cesser de l'être, en m'unissant à jamais avec vous.

ZINDOR.

Air : Je chante sur ma Guitare.

Ah ! que ma joye est extrême !
L'Amour couronne mes feux.
Je te dois l'Objet que j'aime,
Osmine, tu me rends heureux.
Zindor que Fatime engage,
De son bonheur enchanté,
Pour prix de son esclavage
Te donne la liberté.

OPERA-COMIQUE. 45

à la Suite.

Pour vous , dont les soins ont servi ma
tendresse , jouissez de mes bienfaits , &
célébrez mon bonheur par v^{os} danses &
par vos jeux.

Il sort.

OSMIN.

Oui , célébrons d'avance la naissance
du Grand Muphti.

ZINDOR.

Air Noté. N^o. 3.

Je vous aime pour jamais ;
Je le jure à vos attraits. *bis.*

Les fleurs ne seront plus belles ,

Le Zéphir sera sans ailes ,

Le Papillon moins léger ,

La Tourterelle

Moins fidelle ,

Quand on me verra changer.

Le rang des Souverains même ;

Près de vous ne tente pas.

Ah ! pour un cœur qui vous aime ;

Il n'est plus qu'un bien suprême ,

C'est d'adorer vos appas.

*La Suite de Zindor s'unit à celle d'Osman ; ce qui
forme un Ballet Turc.*

VAUDEVILLE.

OSMIN.

ENFIN tout nous a réussi,
 Grace à mon stratagème.
 Hali s'en va content chez lui,
 Mon Maître a ce qu'il aime.
 Comment y suis-je parvenu ?
 L'Amour à mon aide est venu.

Ma foi, c'est qu'on fait tout ce qu'on
 veut, quand on est conduit par ce fripon-là.

La, la,
 Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
 N'faut pas être grand forcier pour ça ;
 La, la,
 Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
 N'faut pas être grand forcier pour ça ;
 La, la.

FATIME.

Tandis que loin de ce séjour,
 J'ai vécu sans contrainte,
 Insensible aux traits de l'Amour,
 J'ai bravé leur atteinte ;
 Hali jaloux me renferma,
 Un autre aussi-tôt m'enflamma,
 La, la,

VAUDEVILLE.

47

Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
On comprend bien pourquoi cela ;
La , là ,
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
On comprend bien pourquoi cela :
La , la .

ZERBINE.

Un vieux Coucou triste , ombrageux ,
Gardoit une Fauvette :
La Pauvrette ne pouvant mieux ,
Se confumoit seulette ,
Un Rossignol passa par-là ,
Près de la Fauvette il chanta ,
La , la , la , la , la , la ,
Près de la Fauvette il chanta ;
La , la ;
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Et le Coucou fut planté-là .

O vous , qui venez à nos jeux ,
N'y venez que pour rire .
Loin d'ici le Censeur fâcheux ,
Qui ne sçait que médire ,
Nous braverons tous ces gens-là ,
Quand le Parterre applaudira ,
La , la , la , la , la , la ,
Quand le Parterre applaudira ,
La , la ,
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Vive un bon Juge , & le voilà .

LE FAUX DERVIS,

N^o. 1.

A! re-ve- nés charmér mon a-me, Unique ob-



jet de mes ar- deurs. Pour les cœurs qu'A-



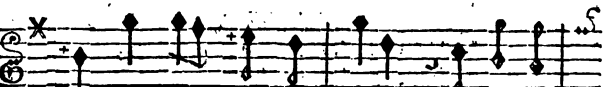
mour en- flamme, Ah! que l'ab- sence a de ri-



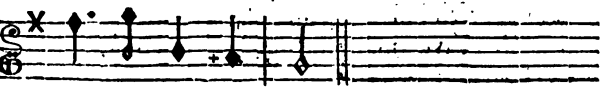
gueurs, Revé- nés, re- ve- nés en- core ;



C'est trop nous fai- ré lan- guir. Ah! sans



vous, sans vous que j'a- dore, Puis-je gou-



ter quelque plai- fir?

Non

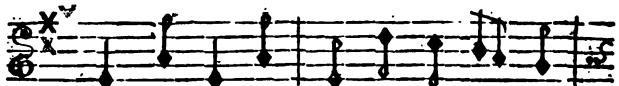
N° 2.



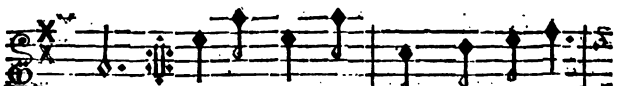
Non, ne craignez pas Qu'on puisse ou-bli-er



vos a- pas : Non, non, non, non, ne craignez



pas Qu'un autre ob- jet m'attache à ses



pas. Près de vous Les biens les plus doux



Sont le prix D'un cœur bien épris. La douce i-



resse De ma- tendresse Croît & renaît sans



ces- se : Quel a- mant Se- roit inconstant,

D

LE FAUX DÉRIVIS,



Quand vos yeux Ont fi-xé ses vœux? Sous vos loix Dê-



quel'on s'en-gage, On ne peut ê-tre vo-



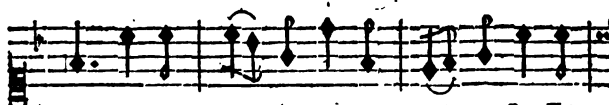
la-ge.



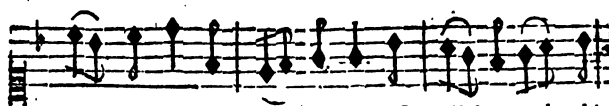
JE vous ai-me pour ja-mais, Je le



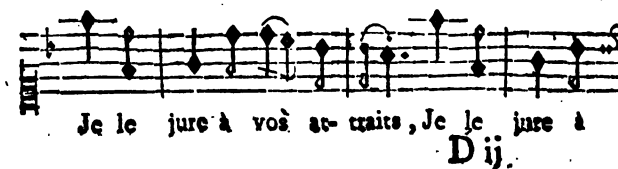
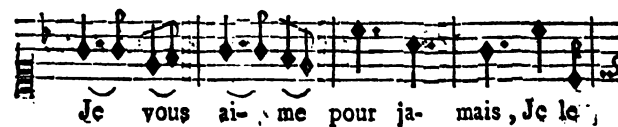
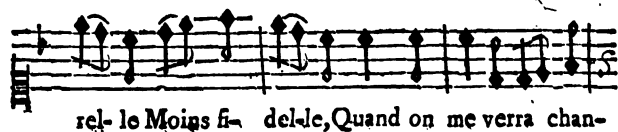
jure à vos at-trait, Je le jure à vos at-



traits. Les fleurs ne se-ront plus bel-les, Le Zé-



phir se-ra sans ai-les, Le Pa-pil-lon moins lé-





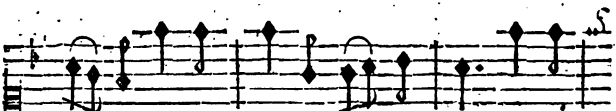
vos at- traits. Le rang des sou- ve- rains même,



Le rang des sou- ve- rains mê- me, Près de



vous ne tente pas. Ah ! s'il est un bien fu-



prême, C'est d'a- do- rer vos ap- pas, C'est d'a-



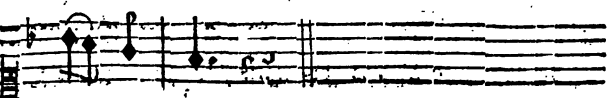
do- rer vos ap- pas. Le rang des souve- rains



même, Près de vous ne ten- te pas. Ah ! s'il



est un bien fu- prême, C'est d'a- do- rer



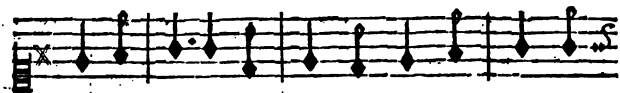
vos ap- pas.

VAUDEVILLE, DU FAUX D'ERVIS.

OSMIN.



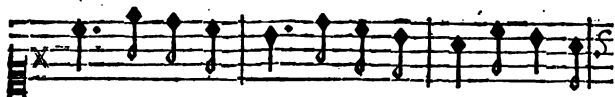
EN- fin tout nous a ré-uf-fi, Grace à mon



frata- gême: Ha- li s'en va tout gai chez



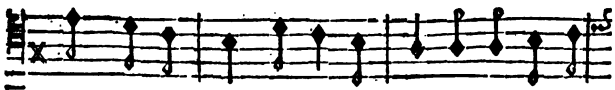
lui, Mon maître a ce qu'il aime. Comment y



fuis- je parve- nu? L'Amour à mon aide est ve-



nu. La, la, Oh, oh, oh! Ah, ah, ah, ah!



N'faut pas être grand forçier pour ça La, la, Oh, oh,

VAUDEVILLE.



oh, Ah, ah, ah, ah ! N'faut pas êtr' grand for-



cier pour ça, La, la.

2^{me}. Couplet.

FATIME.

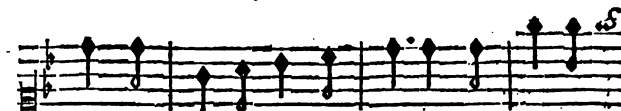
Mineur.



T An-dis que loin de ce séjour J'ai vécu



sans con- trainte, Ip- senfible aux traits de l'A-



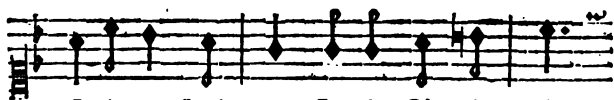
mour J'ai bravé leur at- teinte. Ha- li ja-



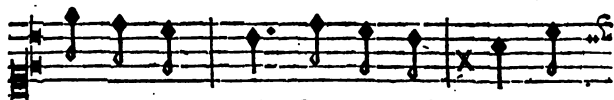
loux me ren-ferma ; Un autre aussi- tôt m'enflam-



ma La, la, la, la, la, la, Un autre aus-



si-tôt m'enflam- ma , La , la , Oh , oh , oh !



Ah , ah , ah , ah ! On comprend bien pour-



quoi ce- la , La , la , Oh , oh , oh ! Ah , ah , ah , ah !



ah ! On comprend bien pourquoi ce- la , La , la .

A P P R O B A T I O N .

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Faux Dervis*, & je crois que l'on peut en permettre l'impression & la représentation. A Paris ce 15 Septembre 1775.

CRÉBILLON.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent à la fin du Recueil des Pièces de Théâtre de l'Opera-Comique.

LA FÉE URGELE,
O U
CE QUI PLAIT AUX DAMES,
COMÉDIE
EN QUATRE ACTES,
MESLÉE D'ARIETTES;

Représentée devant LEURS MAJESTÉS,
par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi,
à Fontainebleau, le 26 Octobre 1765.

Et à Paris le 4 Décembre suivant.

Le Prix est de 30 sols avec la Musique.



A P A R I S,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous
de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

70001

Les Paroles font de MM. ***

**La Musique de M. DUNI, Compositeur de
Musique & Pensionnaire de feu Son Altesse
Royal L'INFANT DON PHILIPPE,
Duc de Parme, &c. &c.**



ÉPI TRE

AUX DAMES.

CE qui vous plaît, c'est de regner sur nous ;
Vous préférez ce bonheur à tout autre.
J'en connais un bien plus doux que le vôtre ;
C'est le plaisir de se soumettre à vous.





ACTEURS DE LA PIÈCE.

LA FÉE URGELE, } La Dlle. la Ruette.
MARTON, }

ROBINETTE, }
THÉRESE, *Bergère*, } La Dlle. Favart.
UNE VIEILLE, }

LE CHEVALIER

ROBERT, Le Sr. Clerval.

LA HIRE, *Ecuyer de Robert*, Le Sr. Caillot.

LA REINE BERTHE, La Dlle. Desgland.

DENISE, *Villageoise*,

L'AVOCATE GÉNÉ- }
RALE de la Cour d'A- } La Dlle. Catinon.
mour, }

VIEILLES CONSEIL- Les Srs. Chanville
LERES de la Cour d'Amour. & Baletti.

L'HUISSIÈRE, La Dlle. Léonore.

PHILINTHE, *Berger*, Le Sr. Lobreau.

LICIDAS, *autre Berger*, Le Sr. Beaupré.

LISETTE, *Bergère*, La Dlle. Adélaïde

LE GRAND VENEUR, Le Sr. de Hesse.

SEIGNEURS, DAMES & VARLETS
de la Suite de la Reine
BERTHE.

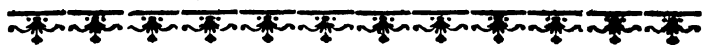
PLUSIEURS CONSEILLERES de la
Cour d'Amour & de Beauté.

NYPHES, Suivantes de la Fée
URGELE.

CHEVALIERS ERRANS, amis de
ROBERT.



LA FÉE URGELE, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Paysage des plus agréables. On voit
dans l'éloignement le Palais du ROI DAGOBERT.*

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTON, ROBINETTE.

MARTON.

IL a pris le sentier qui conduit en ces lieux ;
Dans un moment, il va s'y rendre.

ROBINETTE.

Il ne peut éviter le charme de vos yeux.
Quel est votre dessein ?

MARTON.

Eh ! peux-tu t'y méprendre ?
Robert est l'objet de mes vœux.

A

2 LA FÉE URGELE,

A R I E T T E.

Non, non, je ne puis me défendre
D'aimer ce généreux Guerrier.
Ah ! si son cœur devenait tendre . . . !
A son fort je veux me lier.
Ne détruis pas mon espérance ,
Je puis triompher en ce jour.
Richesse , honneur , grandeur , naissance ,
Tout disparaît devant l'Amour.

R O B I N E T T E.

Quoi ! vous pensez à l'épouser ?

M A R T O N.

J'y pense.

R O B I N E T T E.

Mais songez-vous à la distance ?....

M A R T O N.

L'Amour n'en connaît point : non, l'Amour a ses
droits.

R O B I N E T T E.

Madame

M A R T O N.

Observe le silence ;
Je pardonne ce mot pour la dernière fois.

COMÉDIE.

3

ROBINETTE.

Mais sous cet habit villageois

MARTON.

J'en aurai plus d'honneur, si j'ai la préférence.
Ce Chevalier Robert, si fier de ses exploits,
Je veux le soumettre à mes loix :
Je prétends plus encor ; éprouver sa constance,
Le rendre digne de mon choix.
Employons l'adresse, la ruse :
Qu'il soupçonne un rival.

ROBINETTE.

Ces détours sont adroits.

MARTON.

Si je fais plus que je ne dois,
L'Amour me servira d'excuse.

ROBERT, *sans être vu.*

La Hire !

MARTON.

Paix ! j'entends sa voix.

ROBERT.

La Hire !

LA HIRE, *sans être vu.*

Monseigneur.

A ij

SCÈNE SECONDE.

ROBERT, LA HIRE, MARTON,
ROBINETTE.

*(Robert paraît sur son cheval dans le fond
au Théâtre ; il descend, donne sa lance à
la Hire.)*

ROBERT.

LA HIRE;
Attache mon courfier à l'un de ces ormeaux :
Le charme de ces lieux m'attire ,
Et la douceur de l'air qu'on y respire
M'invite à jouir du repos.

MARTON.

Éloignons-nous pour paraître à propos.



SCENE TROISIEME.

ROBERT *seul.*

ARIETTE.

LA noble chose
Que d'être Chevalier !
On prend la cause
De l'Univers entier.
On ne s'arme que pour la gloire ,
On répare les torts ,
On n'aspire à la victoire ,
Que pour venger les *Faibles des Forts.*
La noble chose , &c.

D'un bras puissant ,
On soutient l'innocent ,
On le défend
Contre un tyran ,
Un brigand ,
Fût-ce même un Géant.
Un cœur
Plein de valeur ,
Un cœur
Qui suit l'honneur ,
Goûte les fruits
De ses travaux ,
Reçoit le prix
Que mérite un Héros.
La noble chose , &c.

SCENE QUATRIEME.

ROBERT, LA HIRE, *avec un colletin de Pelerin, & une gourde à sa ceinture.*

LA HIRE.

SIRE Robert, mon bon, mon très-cher maître,
 Vous reprenez haleine en ce séjour champêtre;
 Il faut que vous soyez bien las!
 J'en suis ravi.

ROBERT.

Pourquoi?

LA HIRE.

C'est que je m'aime :
 Quand je suis fatigué, si vous ne l'êtes pas,
 Vous avancez toujours d'une vitesse extrême;
 Vous prenez le galop, quand je me traîne au pas.
 C'est vainement que mon dépit éclate;
 Vous partez le matin, vous arrivez fort tard,
 Et vous n'avez aucun égard
 Pour une santé délicate.

ROBERT.

Le pauvre petit fait pitié!

LA HIRE.

Un voyage si long m'a fondu de moitié;
 Mais cet endroit me plaît, son aspect me délasse.

COMÉDIE.

7

La belle vue ! on voit à découvert
Le Palais du Roi Dagobert.

ROBERT.

Quel Prince ! il faut le mettre dans la classe
Des Rois aimés de leurs Sujets
De mortels comme lui , la Nature est sçavare.
En Italie on voit des monumens parfaits ;
Mais un Monarque aimé , que la sagesse pare ;
Est un trésor plus précieux , plus rare :
Son Royaume animé par ses adorateurs ,
Tenant tout son bonheur des vertus d'un seul
homme ,
Ne porte point envie aux raretés de Rome ;
L'une fixe les yeux , l'autre fixe les cœurs.

LA HIRE.

Grace au Ciel , nous voilà revenus de nos courses.
Il était tems , ayant épuisé les ressources :
Votre armure , votre cheval ,
Vingt écus dans votre valise ,
Voilà tout votre capital ;
Car dans ces maudits tems de crise ;
L'argent ne va jamais qu'aux mains des gens....

ROBERT.

Tais-toi.

LA HIRE.

Je suis las du service , & je voudrais , ma foi...

ROBERT.

Peux-tu , dégoûté de la gloire ,
Te détacher du char de la victoire ,

A iv

8 LA FÉE URGELE;

Et d'un noble Ecuyer abandonner l'emploi ?
Toi, qui peux être un jour Chevalier comme moi.

LA HIRE.

Vous voyez tout en beau ; mais sans en faire
adroire ,

De ce maudit métier , je vais conter l'histoire,

ARIETTE.

Toujours par monts & par vaux,
Sans un instant de repos ,

Errant ,

Courant

Les aventures,

Du froid , du chaud

Il faut essuyer les injures ;

Faire des défis ,

Exposer sa vie :

Voilà les profits

De la Chevalerie.

Trouver un Objet friand ;

N'oser baiser que son gant ;

Rien que son gant ;

Sans pain ,

Sans vin ,

Vivre de gloire ;

Passer chaque nuit

Sans lit ,

Et tout le jour sans boire ;

Trouver son bien pris

Et sa douce Amie ;

Voilà les profits

De la Chevalerie.

COMÉDIE.

ROBERT.

Va, j'en crois mes pressentimens,
Mon ami la Hire, & j'augure
Qu'avant qu'il soit très-peu de tems,
Il pourra m'arriver quelque heureuse aventure.
(*D'un ton vif, mais mystérieux*).

J'ai déjà vû, dans ce canton,
Certaine *Bachelette* *

LA HIRE.

Bon!

ROBERT.

Avec un regard tant modeste!
Tant doux! son œil est si fripon!
Sa taille tiendrait là.

LA HIRE.

Son âge?

ROBERT.

Seize ans.

LA HIRE.

Peste!

Ah! Monseigneur

ROBERT.

Sa jambe fine & lestée...

LA HIRE.

Ah! Monseigneur

ROBERT.

Un Pied mignon

* *Vieux mot pour exprimer une fille en âge d'aimer, & d'environ quinze à seize ans. Dans notre siècle on commence plutôt, & ce terme est à présent hors d'usage.*

10 LA FÉE URGELE,
LA HIRE.

Fort bien.

ROBERT.

Et des graces naissantes. ...

Elle cueillait des fleurs sur le bord d'un ruisseau ;
Ses charmes, ses attraits se répètent dans l'eau...
Ses vêtemens légers... ses tresses voltigeantes....

LA HIRE.

Je vois.... je suis tout ce tableau.

ROBERT.

Je cours pour l'aborder, elle entre en un bocage ;
Mais se déroband à mes yeux,
Elle a laissé dans mon cœur son image.
Je reste ici pour la revoir.

LA HIRE.

Tant mieux.

Et vous l'aimez déjà ?

ROBERT (*légèrement*).

C'est une fantaisie.

LA HIRE.

A-t-elle une compagne ?

ROBERT.

Oui.

LA HIRE.

Jolie ?

COMÉDIE.

II

ROBERT *indifféremment.*

Oui.

LA HIRE *vivement.*

Jolie!

Ma foi, demeurons en ces lieux.

ROBERT.

C'est mon dessein; délace mon armure.

LA HIRE.

Asseyez vous sur ce banc de verdure.

SCENE CINQUIEME.

MARTON, ROBINETTE.

Les Acteurs précédens.

Tandis que ROBERT & LA HIRE se retirent d'un côté dans le fond du Théâtre, MARTON & ROBINETTE, s'avancent de l'autre.

MARTON *ayant devant elle une corbeille remplie de fleurs.*

ARLETTE.

JE vends des bouquets,
De jolis bouquets,
Ils sont tout frais.

[bis.]

Hâtez-vous d'en faire usage;
Un seul jour les endommage.

Je vends des bouquets, &c.

LA FÉE URGELE;

C'est l'image
 D'un Objet charmant ;
 C'est l'hommage
 D'un tendre Amant.
 Hâtez-vous d'en faire usage ;
 Un seul jour les endommage.

Je vends des bouquets , &c.
 Si-tôt qu'on voit la fleur nouvelle ,
 Il faut promptement la cueillir ;
 Fraîcheur d'amour passe comme elle ;
 Il n'est qu'un tems pour le plaisir ;
 Hâtez-vous d'en faire usage.
 C'est la parure du jeune âge.

Je vends des bouquets , &c.

*Pendant cette Ariette , la Hire délace le
 Heaume * , & l'armure de son Maître.*

*Et comme dans cet office , il est obligé de
 tourner le dos à Marton , il empêche Robert de la
 remarquer d'abord.*

LA HIRE *en se retournant.*

Ah ! les gentilles pastourelles !

ROBERT *se levant.*

La voilà.

LA HIRE.

Les voilà ?

ROBERT.

Oui vraiment , ce sont elles.

* Armet ou Casque.

COMÉDIE.

13

ROBINETTE *bas à Marton.*

Il vous a remarquée.

MARTON, *bas à Robinette.*

Oui. (*haut.*) Suis-moi promptement.

ROBINETTE, *haut.*

N'arriveras-tu pas assez-tôt à la Ville?

Tu ne marchas jamais aussi légèrement,
Marton.

MARTON.

Je suis une fois plus agile,
Lorsque mon cœur a du contentement.
Tu sçais que j'ai chez nous une affaire pressée;
Ce soir, avec Colin, je serai fiancée.

(*Ici Robert marque de l'inquiétude.*)

Quand j'aurai vendu mes œillets;
Je partirai l'instant d'après
Pour regagner notre demeure;
Je les vendrai moins cher, pour hâter le débit:
Colin m'attend.

ROBERT, *d'un ton de jalousie.*

Colin !

MARTON.

Colin.... Cela suffit;

Si je puis avancer mon retour d'un quart-d'heure,
N'est-ce pas faire du profit?

ROBERT, *en s'approchant de Marton.*

(*Haut.*)

Je trouve ce Colin un heureux personnage.

LA HIRE.

Et vous voudriez bien rompre son mariage ?

LA FÉE URGELE,

ROBERT.

Oui ; je donnerais tout mon bien....

MARTON.

Comment ! vous écoutez les filles ?

ROBINETTE.

Ah ! Monsieur, cela n'est pas bien ;
C'est découvrir les secrets des familles.

ROBERT.

Je voudrais que Marton pût se douter du mien.

LA HIRE.

Sa compagne, Monsieur, n'est pas moins merveilleuse.

Ce petit minois-là n'a pas un seul défaut.

ROBINETTE.

N'approchez pas, je suis peureuse.

LA HIRE.

En ce cas-là, je suis ce qu'il vous faut.

ROBERT.

Qu'elle a d'attraits !

LA HIRE.

La rencontre est heureuse.

MARTON.

Ah ! Robinette, hélas ! je prévois nos malheurs.
Ces Messieurs avec qui nous avons l'honneur d'être,
Pourraient bien être des voleurs.

ROBINETTE.

J'en ai peur.

ROBERT.

C'est mal nous connaître.

COMÉDIE.

15

LA HIRE.

Portez sur nous des jugemens meilleurs :
Mon maître me ressemble , & c'est un honnête
homme.

Nous trouvons tous les deux vos charmes en-
chanteurs ;

Nous nous y connaissons, nous revenons de Rome ;
Et nous sommes deux Amateurs.

ROBINETTE.

Je ne sçais pas , Monsieur , ce que vous voulez
dire.

MARTON.

Retirons-nous.

ROBERT.

Demeurez un moment.

LA HIRE.

Permettez que l'on vous admire.

ROBERT.

Parlons un peu de votre Amant :

C'est quelque garçon de village ?

Vous méritez un sort mille fois plus heureux.

MARTON.

Non , Colin remplit tous mes vœux :

Nous sommes pauvres ; mais travailler nous
soulage ;

Le travail est notre héritage ;

Il nous suffit ; nous jouissons du jour ;

Nous avons l'appétit , le sommeil & l'Amour.

ROBERT.

L'Amour !

LA FÉE URGELE,

LA HIRE.

L'Amour !

ROBINETTE.

En faut-il d'avantage ?

LA HIRE.

Ce mot est d'un heureux présage.

(A Robinette.)

Et vous aimez aussi ?

ROBINETTE.

Non ; mais j'aurai mon tour.

MARTON.

ARIETTE.

Ah ! que l'Amour

Est chose jolie !

Avec l'Amour ,

Toute la vie

Passe comme un jour.

Sur l'épine fleurie ,

Tous les oiseaux d'alentour ;

Dans leur douce mélodie ,

Répètent tour à tour :

Ah ! que l'Amour.

Est chose jolie ! &c.

Si je dors , il me réveille : *(bis.)*

Attentif à mon bonheur ,

Il vient avec douceur

Me dire à l'oreille :

Ah ! que l'Amour , &c.

ROBERT.

COMÉDIE.

17

ROBERT.

Vous me faites penser de même ;
Belle Marton ; il ne faut que vous voir
Et pour sentir & pour sçavoir
Qu'on n'est heureux que lorsqu'on aime.

LA HIRE à *Robinette*.

Je vous en dis autant.

MARTON à *Robert*.

Ne nous arrêtez plus ;
Colin compte le tems quand je le fais attendre ;
Quand je ne le vois point, mes momens sont perdus.

ROBERT.

Je veux vous épargner la peine du voyage :
Je prends tous les bouquets, & c'est votre
avantage ;

Je vous en promets vingt écus,
Pourvû que vous donniez un baiser par-dessus.

MARTON.

Nenni.

ROBERT.

Souffrez. . . .

MARTON.

Non.

ROBERT.

Que je vous embrasse,

LA HIRE.

J'imiterai mon maître.

MARTON.

Oh ! finissez.

B

LA FÉE URGELE, ROBINETTE.

(Après avoir reçu le baiser.)

De grace....

MARTON.

Ah! vous renversez mes œillets,
Et vous marchez dessus.

ROBERT.

Paix, paix!

MARTON.

ARIETTE.

Ces œillets ~~ont~~ ^{étaient} à ma mère,
Et mon panier en était plein;
Mais hélas! comment vais-je faire?
Le baiser était à Colin.

(Pendant cette ariette la Hire & Robinette ramassent
les fleurs & les remettent dans le panier.)

ROBERT.

Je réparerai cette perte.

LAHIRE.

Ah! Monseigneur, alerte, alerte;
Votre cheval s'enfuit par ces guérêts.

ROBERT.

Vîte, vîte courons après.

MARTON.

Mes vingt écus....

ROBERT.

Ma valise....

MARTON.

Il me quitte!

C'est le plus grand bonheur qui pouvait m'arriver.

Robert ne peut éviter ma poursuite,
Et je saurai bientôt le retrouver.

SCENE SIXIEME.

MARTON, ROBINETTE.

(On entend le Chœur suivant qui se chante
d'abord derrière le Théâtre.)

LE CHŒUR.

AH ! que le tems , que le tems est beau !
Quel plaisir ! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau !

MARTON.

La Reine Berthe en ces lieux vient se rendre :
J'ai mon projet ; elle pourra m'entendre.

ROBINETTE.

Ah ! le pauvre Robert ! Vous allez l'accuser ?

MARTON.

C'est un moyen pour l'épouser.



SCENE SEPTIEME.

LA REINE BERTHE *paraît en habit de chasse, l'oiseil sur le poing. Elle est accompagnée de Seigneurs & Dames de sa Cour, de ses Varlets, du Grand Veneur & autres Officiers de sa Fauconnerie.*

CHŒUR.

AH ! que le tems , que le tems est beau !
 Quel plaisir ! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau !

BERTHE.

ARIETTE.

A l'ombre de cet Alifier ,
 Écoutez-moi , jeunes Fillettes :
 L'Amour est un franc Épervier ,
 Et vous en êtes
 Les Fauvettes.
 Par vos chants vous l'attirez ,
 Vous préparez
 Vos défaites :
 Il plane , plane dans l'air ;
 Vous endort avec ses ailes ;
 Et plus vite que l'éclair ,
 Vous prend dans ses serres cruelles.

COMÉDIE.

21

L'Amour est un franc épervier ;
Gardez-vous de l'oublier :
Ecoutez-moi , jeunes Fillettes ;
Retenez bien , jeunes Fillettes :
L'Amour est un franc épervier ,
Et vous en êtes
Les Fauvettes.

MARTON.

Noble Princesse , il est trop vrai ;
Je viens , pour mon malheur , d'en faire un triste
essai.

ARIETTE.

O Reine , foyez-moi propice ;
J'arrose vos pieds de mes pleurs.
Justice, justice, justice !
Prenez pitié de mes malheurs.

BERTHE.

Levez-vous , mon enfant. (*A part.*) Tout parle
en sa faveur.

(*Haut.*)

Qui peut causer votre douleur ?

MARTON.

Joyeuse , innocente & tranquille ;
Je portais des fleurs à la Ville ,
Quand un Chevalier *déloyal* ,

B iij

22 LA FÉE URGELE,

Subitement est venu me surprendre,
D'autant plus dangereux qu'il avait un air tendre;
Je ressens, à sa vue, un trouble sans égal.

D'abord je songe à me défendre,
Je veux le fuir, il arrête mes pas;
Il veut baiser ma main, je ne le permets pas :

Ma résistance augmente son audace.
Ses yeux étaient ardents, sans cesser d'être doux;
En vain je marque du courroux;
Et malgré moi.....

BERTHE.

Malgré vous ?

MARTON.

Il m'embrasse.

J'ai beau me débattre & crier;
Je vois tomber tout ce que j'allais vendre ;
Ce dégât doit faire comprendre
Que mon honneur m'était plus cher que mon
panier.

BERTHE.

Vous serez bientôt satisfaite ;
On punira cette témérité :
Mais dites-vous la vérité ?

MARTON.

Ah ! demandez plutôt à ma sœur Robinette.

ROBINETTE.

J'ai tremblé pour les yeux du pauvre Chevalier.

BERTHE.

En voyant votre sœur en peine ;
Vous deviez la défendre.

ROBINETTE.

Hélas ! ma bonne Reine ;
N'avait-il pas son Ecuyer ?

BERTHE.

(*A des gens de sa suite.*)

Cherchez ce Chevalier, & que l'on me l'amene.

LE GRAND VENEUR.

Nous allons obéir à Votre Majesté.

(*A Marton.*)

Quel sentier a-t-il pris ?

MARTON.

Par-là.

LE GRAND VENEUR.

De ce côté ?

(*A des gens de sa suite.*)

Assurez-vous de sa personne :
Partez, courez avec ardeur.
S'il se défend, montrez de la vigueur.

Bix

LA FÉE URGELE

MARTON.

Sans lui faire aucun mal.

LE GRAND VENEUR,

(A Marton.)

Eh ! vous êtes trop bonne.

(A sa Suite.)

Je vais voir , de cette hauteur ,
Si l'on s'acquitte bien des ordres que je donne.

*(Il sort.)**(On reprend le Chœur précédent.)*

Ah ! que le tems , que le tems est beau !
Quel plaisir ! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.



La Décoration est la même.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA HIRÈ *seul.*

ARIETTE.

LE maudit animal !
Qu'il m'a donné de mal !
Cette maligne bête
S'en va , ta , ta , ta , ta :
Je crie holà ! holà !
Petit , petit , arrête , arrête ;
Il m'attend tout exprès ,
Et quand je suis tout près ,
Ce beau cheval d'Espagne
Hennit , part . ta , ta , ta , ta , ta ,
Holà , holà , holà , la , la .
Les gens de la campagne ,
Vieux , jeunes & marmots ,
Présentent leurs chapeaux ;

Mais par une ruade,
 Mais par une escapade,
 Il les campe tous là.
 Je le saisis, il m'échappe :
 Un homme noir le rattrappe ;
 Monte dessus, & s'en va,
 Ta , ta , ta , ta , ta , ta , ta , ta.

Je le suis promptement
 Voyant son entreprise,
 Et j'arrive au moment
 Que, joyeux de sa prise,
 Il allait prudemment
 Visiter la valise.
 Je me saisis du tout heureusement.

SCENE SECONDE.

ROBERT, LA HIRE.

ROBERT.

A cet affreux revers aurais-je dû m'attendre ?

LA HIRE.

Il ne s'agit plus de revers.

ROBERT.

Oh ! fatale rencontre !

LA HIRE.

Il ne veut pas m'entendre.

Ah ! Monseigneur....

COMÉDIE.

97

ROBERT.

Quel cœur pervers !

LA HIRE

Monseigneur.... le cheval....

ROBERT.

L'aventure est affreuse !

LA HIRE.

Votre cheval.....

ROBERT.

Je suis au désespoir.

LA HIRE.

Il ne tient qu'à vous de revoir
Cette monture glorieuse.

ROBERT.

Comment pouvais-je le prévoir ?
Inhumaine Marton !

LA HIRE.

Cela vous plaît à dire :

Mais écoutez moi donc.

ROBERT *apercevant la Hire.*

C'est toi , c'est toi , la Hire ?

Marton est jolie.

LA HIRE.

Oui.

ROBERT.

Mais son cœur est cruel.

LA HIRE.

Mais cela n'est pas naturel.

28 LA FÉE URGELE,

Une Beauté ne semble naître
Que pour rendre le monde heureux;
Et la Nature, mon cher maître,
Ne pouvait rien imaginer de mieux.

ROBERT.

Quand tu sçauras ma funeste aventure.....
Je vais mourir.

LA HIRE.

Je mourrai donc aussi.
Je ne suis attaché qu'à vous dans la Nature,
Si vous ne viviez plus, je m'ennuierais ici.

ROBERT.

Marton cause ma mort & satisfait sa haine.
Pour chercher mon courfier, lorsque tu m'as
quitté,
Mamalheureuse étoile & me pousse & m'entraîne
A le chercher par un autre côté;
Quand des gardes m'ont arrêté
Et m'ont conduit devant la Reine.

LA HIRE.

Comment ! devant son Tribunal ?

ROBERT.

Il est tout composé de femmes.

LA HIRE.

Ah ! la chose
Ne tournera donc pas si mal.
Vous pouvez gagner votre cause;
Le Sexe est indulgent.

R O B E R T.

Mon crime est capital,

Notre valeur ne doit être occupée
 Qu'à protéger la Vertu , la Beauté ;
 C'est à l'ombre de notre épée ,
 Qu'elles trouvent leur sûreté.

Ici le Sexe est respecté ,
 Et lui ravir une faveur légère ,
 Un rien , contre sa volonté ,
 C'est une action téméraire ,
 Que l'on punit avec sévérité.

Marton m'a plû , mon cœur est tendre !
 Je l'avouerai , ses appas m'ont tenté.

L'Amour m'a trop fait entreprendre
 Contre un devoir que l'honneur a dicté ;
 Et devant cette Cour où l'on rend la Justice ,
 Qu'on nomme Cour d'Amour , l'inhumaine
 Marton ,

Qui s'est portée accusatrice ,
 M'assigne en réparation.

L A H I R E.

Quel est le châtiment que la sentence porte ?

R O B E R T.

La mort.

L A H I R E.

La mort ! la réprimande est forte !
 C'est votre faute aussi.

R O B E R T.

Comment ?

LA FÉE URGELE, LA HIRE.

Votre transport
Était rempli d'un respect pitoyable ;
Avec timidité vous vous rendiez coupable :
Il faut , en certains cas , avoir out-à-fait tort.

ROBERT.

ARIETTE.

Pour un baiser
Faut-il perdre la vie ?
Marton est si jolie
Qu'on devait m'excuser.
Qu'une Beauté nous plaise ,
On croit ne s'exposer
Qu'à mourir d'aise
Pour un baiser.

Pour un baiser
Faut-il perdre la vie ?
Marton est si jolie
Qu'on devait m'excuser ;
Pour un baiser.

LA HIRE.

Si l'on vous traite ainsi , que fera-t-on de moi ?

ROBERT.

La mort ne m'a jamais causé le moindre effroi ;
Je l'ai toujours bravée , en Chevalier fidèle
A la gloire , à l'Honneur , aux Dames , à mon Roi.

Par une Sentence cruelle ,

Marton poursuit la perte de mes jours :
Si du moins je mourais en combattant pour elle ,

COMÉDIE.

31

Je ne gémirais point d'en voir finir le cours.
Je sens que , malgré moi , je l'aimerai toujours.

LA HIRE.

Vous pouvez prendre un parti salutaire ;
C'est de vous évader pour vous tirer d'affaire.

ROBERT *fierement.*

Non , non ; je ne sçais point vivre honteusement.
Ma promesse n'est pas frivole :
Des fers m'enchaîneraient moins fort que mon
ferment,
Je suis libre sur ma parole.

LA HIRE.

Oui ; mais vous risquez tout , si vous n'y manquez
pas.

ROBERT.

Il n'est qu'un seul moyen qui me ferait absoudre ,
Et me délivrerait de l'Arrêt du trépas :
C'est une question qu'on me donne à résoudre ,
Et qui me jette en un grand embarras.

LA HIRE.

Et quelle est-elle ?

ROBERT.

C'est de dire
Ce qui séduit les femmes en tout tems.

LA HIRE.

C'est une question pour rire,
Qui peut embarrasser tout au plus des enfans.

A R I E T T E.

Ce qui séduit les Dames,
Ce qui gagne leurs ames ;
C'est un gaillard de bon aloi,
C'est moi.

Mon air d'allegresse
A l'art d'empêcher
La tristesse
D'approcher.

Je brille en chantant la tendresse ;
Je plais, j'amuse, j'intéresse,
Et je fais rire la Sagesse,
Quand elle est prête à se fâcher.

Ce qui séduit les Dames,
Ce qui gagne leurs ames ;
C'est un Amant de bonne foi,
C'est moi.

R O B E R T.

Ta joie insulte à ma douleur extrême !
Je sens, dans ma position,
Qu'il n'appartient qu'aux femmes mêmes
Déclarer cette question.

LA HIRE.

Eh ! bien consultez-les

R O B E R T.

J'en ai consulté mille,
Sans

Sans en être plus avancé.
L'une détruit ce que l'autre a pensé.
Elles ont leur secret ; c'est chose difficile
Que de sçavoir. . . .

LA HIRE.

Croyez-en mes Arrêts.
J'ai là-dessus quelque lumière ;
Je connais leurs goûts à-peu-près,
Depuis un tems je cours cette carrière :
Chargez moi de vos intérêts.

*(On entend l'annonce de la Ronde du
Divertissement.)*

En voilà justement qui m'ont l'air assez drôle :
Pour les interroger , saisissons ces instans :
Elles ne comptent pas jouer ici le rôle
D'Avocats consultants.

(On entend encore l'annonce de la Ronde.)

Voyez, Sire Robert ; des mines si jolies
Sont les oracles du Destin ;
Leur pouvoir vient de nos folies.

ROBERT.

Je vais être plus incertain.

LA HIRE.

Mais avant de parler à ces Nymphes gentilles ;
Un moment examinons-les.
On reconnaît toujours l'esprit des filles
Dans leurs amusemens secrets.

34 LA FÉE URGELE;

SCENE TROISIEME.

LA HIRE, ROBERT, DENISE.

*Entrée de Villageoises galantes qui dansent en rond,
sur un air gai & avec la plus grande légèreté.*

LA HIRE à son Maître, après que les
Villageoises ont dansé quelque tems.

JE vais leur parler ; laissez faire.

(Aux Villageoises.)

Beautés que la douceur accompagne toujours ;

Votre pitié nous devient nécessaire ;

Accordez à mon maître un juste & prompt secours ;

Ou bientôt il est mort.

ROBERT.

Hélas ! je désespère !

DENISE.

Que demandez vous ?

LA HIRE.

Excusez ;

C'est un homme perdu si vous le refusez.

DENISE.

Que faut-il faire afin de vous sauver la vie ?

LA HIRE.

Vous le pouvez sans contredit ,

Ce qu'on vous demande est écrit

Sur votre physionomie ;

Vous connaissez les Dames, leur esprit,

Leur caractère , leur génie ,

Et vous sçavez quel point les flatte & les séduit.

COMÉDIE.

35

DENISE.

Mais, c'est selon leur fantaisie.

LA HIRE.

Oui, mais il en est un, (ou l'on nous trompe fort,) Sur lequel toutes sont d'accord.

DENISE.

Nous aimer sans l'oser dire,
Sans prétendre à des faveurs;
Chérir jusqu'à nos rigueurs,
Etre heureux de son martyre;
Respect, Amour, rien par de-là;
Voilà ce qui nous plaît.

LA HIRE.

Oui-dà?

ROBERT.

Qu'en dis-tu, mon ami la Hire?

LA HIRE *en secouant la tête.*

Ce n'est pas tout à fait cela.

(*Aux Villageoises.*)

Vous pourriez un peu mieux. . . un peu mieux nous instruire.

(*La Danse recommencé, & toutes les Villageoises, sans répondre, passent devant la Hire & Robert. La Hire veut arrêter une des Villageoises qui lui donne un soufflet. Les Villageoises, en se retirant, laissent voir à leur place une petite vieille ratatinée qui s'avance vers ROBERT.*)

LA HIRE.

L'affaire ne prend pas une bonne tournure;
Mais je vais suivre l'aventure.

(*Il sort.*)
Cii

SCENE QUATRIEME.

LA VIEILLE, ROBERT.

LA VIEILLE.

BEAU Chevalier, quoi ! vous perdez courage !
Faut-il être plaintif & faible à ce point là ?
Cela ne convient pas, vous avez tort, on a.....
Bien des ressources à votre âge.

ROBERT.

Ma bonne mere, hélas ! si vous sçaviez.....

LA VIEILLE.

Oh ! je sçais tout sans que vous le disiez :

J'aime à sçavoir chaque mystère :

Quand on est vieille, on n'a rien de meilleur à
faire.

A parler des Amans j'occupe mon loisir ;
Non pour les censurer, ni leur porter envie ;
Mais pour semer des fleurs sur l'hyver de ma vie,
Et pour le réchauffer aux rayons du plaisir.

ROBERT.

De mon malheureux sort, vous êtes donc instruite ?

LA VIEILLE.

Je n'y pense qu'avec effroi :
Cela peut cependant ne point avoir de suite ;
Vous le pouvez.

ROBERT.

Comment me soustraire à la loi ?

LA VIEILLE.

Tout dépend de la conduite
Que vous tiendrez avec moi.

ROBERT.

Pouvez-vous soupçonner qu'elle soit équivoque ?

Dissipez mes périls, je vous consacrerai

Tous mes jours que je vous devrai ;

Mon cœur à chaque instant en chérira l'époque ;

LA VIEILLE.

Hélas ! je n'en répondrais pas ;

Je ne reconnais plus les hommes.

Ah ! mon enfant, dans le siècle où nous sommes

Les jeunes gens sont bien ingrats !

ARIETTE .

C'est une misère

Que nos jeunes gens !

L'âge dégénère ;

Ah ! le pauvre tems !

Quand j'étais dans ma jeunesse ,

Que les Amans

Étaient charmans !

Qu'ils avaient de politesse !

Ils étaient ardens ,

Pressans.

On n'en voit plus de cette espèce ;

On n'en voit plus de si galans.

Ah ! le pauvre tems !

Chacun disait : ah ! qu'elle est belle !

LA FÉE ROUGELE;

Et me jurait amour fidèle.
 A présent, eh ! bien, eh ! bien.....
 On ne me dit plus rien, rien,
 Rien.

Il n'est plus d'amour sincère,
 Il n'est plus de cœurs constants :

L'âge dégénère ;

Ah ! le pauvre tems !

Tout est vanité,

Faste sans largeffe,

Plaisir sans gaïeté,

Amour sans tendresse.

Leur délicatesse

Est dans leur santé.

Ah ! ah ! ah ! ah ! sur mes vieux ans,

Quel pauvre tems !

ROBERT.

Je blâme leur légèreté,

Et sur-tout leur ingratitude.

LA VIEILLE.

Hon ! la reconnaissance est une qualité

Dont on n'a pas aisément l'habitude.

ROBERT.

Depuis vingt ans j'en ai fait mon étude ;

Vous en rendre certaine est tout ce que je veux.

LA VIEILLE.

Moi, je ne demande pas mieux.

Vous semblez né pour attendre nos ames ;

Et j'aurois du regret qu'un Chevalier si preux

Mourût de mort forcée, avant que d'être vieux,

Faute de bien sçavoir ce qui séduit les Dames.

COMÉDIE.

ROBERT.

39

Vous vous en souvenez ?

LA VIEILLE.

Oui, soyez en repos.

Beau Chevalier, vous pouvez croire

Qu'il est certains points capitaux,

Dont les femmes jamais ne perdent la mémoire.

ROBERT.

De grace, & sans perdre un instant,

Découvrez-moi ce secret important.

LA VIEILLE.

Je veux mes sûretés.

ROBERT.

Vous serez obéie.

LA VIEILLE.

Engagez-vous par un serment sacré,

A former, à tenter, à finir à mon gré

L'entreprise la plus hardie.

ROBERT.

Madame, vous piquez mon intrépidité.

Quelque péril qui m'environne,

Et quelque monstre qui m'étonne,

Je vaincrai la difficulté.

Prenez mon gant ; voilà le gage

Que nous donnons pour nous lier ;

(*Il donne son gant à la vieille.*)

Et pour vous assurer encore davantage ;

J'en jure foi de Chevalier.

(*Il tire son épée, & la remet dans le fourreau, après avoir fait le serment.*)

Civ.

40 LA FÉE URGELE.
LA VIEILLE.

Je suis contente ; allons au Tribunal de Berthe.

Fameux guerrier , prenez-moi par la main.

Je me fais un plaisir d'empêcher votre perte ;

Je vous révélerai le secret en chemin.

D U O dialogué.

ROBERT.

Que voulez-vous ?

LA VIEILLE.

Un prix bien doux.

ROBERT.

Quel est ce prix ?

LA VIEILLE.

Mon fils , mon fils.....

ROBERT.

Ordonnez.

LA VIEILLE.

Devinez.

ROBERT.

Ma reconnaissance

Vous répond de tout.

LA VIEILLE.

Et mon assistance

Vient à bout

De tout.

ROBERT.

Sachons d'avance

La récompense

Que vous desirez. '

LA VIEILLE.

Vous le sçavez.

ROBERT.

Ordonnez , ordonnez ,

LA VIEILLE.

Venez , venez.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.



*Le Théâtre représente la grande salle où se tiens
la Cour d'Amour & de Beauté. La Reine BERTHE
se place sur son Tribunal. Les vieilles Dames
du Conseil occupent les premiers rangs, & les
jeunes vont s'asseoir sur des bancs inférieurs.*

SCENE PREMIERE.

BERTHE, L'AVOCATE
GÉNÉRALE, LES CONSEILLERES,
L'HUISSIÈRE.

BERTHE à l'Avocate Générale.

AVOCATE, parlez & remplissez l'emploi
Qui vous donne le droit de haranguer pour moi.
L'AVOCATE aux vieilles.

O vous qui de tendresse avez fait votre cours ;
Vous dont l'âge & l'expérience
Vous donnerent la connaissance

42 LA FÉE URGELE,

Des ruses des Amans, & de tous leurs détours,
Secourez-nous de vos lumieres :

Dans cette Cour d'un auguste appareil,
Que vos places soient les premieres ;
Présidez à notre Conseil.

(Elles se placent à côté de la Reine.)

(Aux jeunes.)

Et vous que les Graces ont faites
Pour plaire & briller sans atours,
Jeunes, gentilles *Bachelettes*,
Dans le doux Conseil des Amours ;
A votre Tribunal affable
Que l'indulgence trouve accès :
A la Cour d'Amour, tout procès
Doit se juger à l'amiable.

(Elles se placent aussi.)

Premiere VIEILLE.

C'est en vain qu'un plaideur rusé,
Près de nous voudrait se produire.

Seconde VIEILLE.

Malheur à l'homme assez osé,
Qui tenterait de nous séduire.

BERTHE.

Maintenant procédons à rendre nos Arrêts ;
Interprétons la lettre, apprécions les gloses ;
Et sans prévention pesons les intérêts.

Que l'Huissiere appelle les causes.

L'HUISSIERE.

Licidas demandeur,
Philinte défendeur.

SCENE SECONDE.

LICIDAS, PHILINTE.

LICIDAS.

ANNETTE reçoit mes vœux.

PHILINTE.

Annette est ma conquête.

LICIDAS.

Ma couronne a paré sa tête.

PHILINTE.

Et les fleurs de la sienne ont tissé mes cheveux.

J'ai sa couronne.

LICIDAS.

Elle porte la nôtre.

ENSEMBLE.

Qui de nous deux est plus heureux ?

BERTHE.

Tous les deux, & ni l'un ni l'autre.

Quittez Annette,

Elle est coquette :

Suivant nos loix on doit la condamner ;

Une Fillette

Sage & discrète

Ne doit jamais recevoir ni donner.

L'HUISSIERE.

Lisette complaignante au sujet de Lucas ;

Thérèse contre Blaise, & pour le même cas.



SCENE TROISIEME.

THÉRESE, LISETTE.

THÉRESE.

U ARIETTE.
 N loup, le soir, dans la prairie,
 Prit ma brebis la plus chérie,
 Et malgré mes cris l'emporta;
 C'est que Blaise n'était pas là.

LISETTE.

Mon troupeau paissait dans la plaine;
 Nous étions près d'une fontaine;
 Un de mes agneaux y tomba:
 Je n'en vis rien; car Lucas était là.

THÉRESE.

Comment me défendre seulette?

LISETTE.

Quand je le vois, je suis distraite.

THÉRESE.

C'est sa faute; il n'était pas là.

LISETTE.

Il a grand tort; il était là.

ENSEMBLE.

THÉRESE. C'est sa faute; il n'était pas là.

LISETTE. Il a grand tort; il était là.

BERTHE.

Pour que Lisette
 Sois moins distraite,
 Sans différer qu'elle épouse Lucas,
 Pour fixer Blaise
 Près de Thérèse,
 Nous ordonnons qu'il ne l'épouse pas.

SCÈNE QUATRIÈME.

ROBERT, L'HUISSIÈRE, BERTHE, LES
CONSEILLÈRES, *Les Acteurs précédens.*

L'HUISSIÈRE.

ROBERT accusé par Marton.

BERTHE.

Son sort me fait pitié.

UNE DES CONSEILLÈRES.

J'en ai l'âme faisie;

UNE AUTRE CONSEILLÈRE.

J'aime sa physionomie.

UNE AUTRE CONSEILLÈRE.

Il mérite sa grace, étant si beau garçon.

BERTHE.

Approchez, Chevalier; votre air noble & modeste

Me fait gémir sur la nécessité

Qui m'a dicté

Une Sentence si funeste;

Il n'est qu'un seul moyen d'éviter votre Arrêt.

Chevalier pouvez-vous résoudre

La question qui va vous perdre ou vous absoudre?

En un mot avez-vous trouvé ce qui nous plaît?

LA FÉE URGELE,

ROBERT.

ARIETTE.

Ce qui plaît à toutes les Dames ,
 N'est pas facile à définir.
 Il faudrait pénétrer leurs ames ;
 Et comment y parvenir ?
 A chaque instant leur goût varie :
 Un seul point flatte leur envie ,
 Un point qui doit les réunir ;
 Je vais le dire : [bis.]

Plaire , charmer , séduire ,
 Est un bonheur dans leur printems ;
 Mais gouverner , avoir l'empire ,
 Est leur plaisir dans tous les tems.

BERTHE *avec le Chœur.*

Il triomphe : qu'il soit absous ;
 L'Amour le réserve pour nous.

L'AVOCATE.

Nouvel Edipe , dans ce jour ,
 Votre esprit pénétrant vous a sauvé la vie.

BERTHE.

Modèle glorieux de la Chevalerie ,
 Soyez l'ornement de ma Cour.

ROBERT.

Avec ma liberté je reprends mon armure ;
 J'emploierai l'un & l'autre à servir votre État.
 C'est par des actions d'éclat
 Que, de mon zèle ardent, je veux vous rendre sûre.

SCÈNE CINQUIÈME.

LA VIEILLE, *Les Acteurs précédens.*

LA VIEILLE à Robert.

ARIETTE.

TOUT doucement ;
Plus lentement :
Mon cher enfant ,
Vous êtes triomphant ,
J'en ai toute la gloire ;
Et vous devez ,
Si vous avez
Bonne mémoire ;
Beau Chevalier ,
M'en bien payer .
Oyez ,
Ayez
Reminiscence.
Sans vous fâcher ;
Je viens chercher
Ma récompense.

L'AVOCATE.

Comment donc ! que vient nous conter
Cette figure surannée ?

ROBERT à l'Avocate.

Gardez-vous de la maltraiter.

(A la Reine.)

Grande Reine , elle seule a fait ma destinée :

LA FÉE URGELE,

LA VIEILLE.

Oui, par mes soins, l'affaire est terminée.

L'AVOCATE.

On ne voit point ici Marton;

On lui doit réparation;

LA VIEILLE.

Oh ! Marton ! Marton est contente.

J'ai son désistement, sa procuration;

Et c'est moi qui la représente.

L'HUISSIERE.

Paix là ; faites attention.

LA VIEILLE.

Un premier mouvement se passe.

Marton, en l'accusant, voulait qu'on lui fit grace.

Qui ne la ferait point à ce preux Chevalier ?

Jeunesse est une excuse ; on doit tout oublier.

ROBERT.

Que ne vous dois-je pas, ma bonne & chere amie ?

BERTHE.

Apprenez moi par quel moyen

Elle a pu, du péril, garantir votre vie ?

LA VIEILLE.

Je vais vous dire tout & sans supercherie ;

J'aime à parler, c'est tout mon bien.

Quand j'ai sçu l'affreuse disgrâce,

Qui de ce Chevalier causait le désespoir,

Je m'en suis approchée exprès pour le mieux
voir.

C'est le profit de ceux dont la vue est trop basse.

Mon ame fut toujours facile à s'émouvoir :

Son

Son trouble, son air doux, & son gentil langage
 M'ont fait sentir que ce serait dommage
 De laisser mourir sans secours
 Un beau Chevalier dont les jours
 Pour ceux d'autrui seraient un avantage.
 Jurant de déférer à ce qu'il me plairait,
 (Serment de Chevalier ne peut être frivole :)
 • Il a tiré de moi notre secret,
 Et je viens le fommer ici de sa parole.

BERTHE.

Qu'avez-vous à répondre à ce beau Plaidoyer ?
 Parlez, illustre Chevalier.

ROBERT.

La Vieille, en cet instant, vient de dire à la lettre
 L'exacte & simple vérité :
 Quand je sçaurai quelle est sa volonté,
 Ma gloire & mon devoir seront de m'y soumettre.

LA VIEILLE.

Eh bien donc ! réjouissez vous,
 Mon doux ami ; vous serez mon époux.

ROBERT.

Quelle horreur !

LA VIEILLE.

Cette épithalame

N'est pas fade ; mais vous verrez
 Qu'avec le tems vous m'aimerez.
 Prenez donc par la main votre petite femme.

D

50 LA FÉE URGELE,

ROBERT.

Sur cet affreux objet jeter un seul regard !
Ah ! j'aime mieux subir ma première Sentence.

BERTHE.

Bonne mère, à vos droits la Cour ayant égard,
Vous adjuge la récréance.

ROBERT, *en sortant.*

O Ciel ! à quel malheur me trouvais-je réduit

LA VIEILLE, *en le suivant.*

Tu n'échapperas pas : va, ta Vieille te suit.

BERTHE.

C'en est assez ; terminons la Séance,
Et de nos Provençaux que la Fête commence.

DIVERTISSEMENT

DES PROVENÇEAUX.

Pendant le Divertissement on voit ROBERT qui traverse le Théâtre comme un homme troublé. Un groupe de jeunes Filles l'entoure pour le dérober aux yeux de la Vieille qui paraît en même tems. La Vieille interrompt la Fête par la Romance qui suit.

L'avez-vous vu, mon bien Aimé ?

Il a ravi mon ame.

Mon tendre cœur s'est ranimé,

D'amour je sens la flamme.

COMÉDIE.

51

Gentils objets, charmans & doux ;

Il est peut-être parmi vous.

Rendez-le moi ,

Il a ma foi.

C'est moi qui suis sa femme :

Rendez-le moi ,

Il a ma foi.

Je suis sa noble Dame.

Sans doute vous le charmerez ;

Mais, *toutes tant* que vous ferez ;

Vous ne ferez ,

Vous ne pourrez

L'aimer , l'aimer d'amour extrême ;

Et tout ainsi que je l'aime.

L'avez-vous vu , mon bien-Aimé ?

Il a ravi mon ame.

Mon tendre cœur s'est ranimé ,

D'amour je sens la flamme.

Est-il ici ,

Mon seul souci ?

Est-il ici ,

Mon bel Ami ?

Si vous l'oyez ,

Si le voyez ,

Vous en aurez envie.

Hélas ! hélas !

Ne m'ôtez pas

Le bonheur de ma vie.

Dans ses regards est la fierté ,

Noble franchise & loyauté.

Fleur du matin

Est sur son tein ,

Et dans son cœur est l'honneur même :

C'est aussi vrai que je l'aime.

D ij

52 LA FÉE URGELE

L'avez-vous vu , mon bien-Aimé ;

Il a ravi mon ame.

Mon tendre cœur s'est ranimé ;

D'amour je sens la flamme.

Pourquoi ces ris

Et ces mépris ?

Eh bien ! eh bien !

Ce n'est pas bien :

Mais j'ai l'espoir

De le revoir,

C'est ce qui me console ;

Oui, je m'en vais :

Il est Français ,

Il tiendra sa parole (*).

*A ce mot ROBERT s'avance vers la Vieille , lui
présente la main & se retire avec elle.*

(La Fête continue.)

(*) En ce tems-là les Chevaliers Français tenaient leur parole ex
amour.

*On peut retrancher, si l'on veut , cette Romance , qui n'est placée
ici que pour couper le Divertissement.*

Fin du troisième Acte.



ACTE QUATRIEME.



Le Théâtre représente l'intérieur d'une pauvre Chaumière : on voit, d'un côté, une vieille table à demi rampue ; quelques escabeaux délabrés , & dans le fond un grabat () entouré d'une mauvaise courtine (**)*

SCENE PREMIERE.

ROBERT, LA HIRE.

Robert est au bout de la table, la tête appuyée sur ses deux mains.

LA HIRE.

CETTE maison n'est ni riche ni vaste ;
Et notre Vieille ne doit pas
Redouter le soupçon de donner dans le faste.

(*) Châlit, Couchette.

(**) Rideaux.

54 LA FÉE URGELE,

ROBERT.

Quelle est ma destinée ! hélas !

LA HIRE.

Je ne vous trouve point à plaindre.
N'êtes vous pas heureux, ayant eu tout à craindre ?
Allons, montrez un esprit fort :
Beaucoup de jeunes gens envieraient votre sort.
Pour qui n'a rien, une Chaumière
Devient la demeure d'un Roi ;
Une lampe est un lustre éclatant de lumière.
Ne trouve pas qui veut des vieilles.

ROBERT.

Eh ! pourquoi
Combles-tu mes chagrins en y joignant l'outrage ?

LA HIRE *avec attendrissement.*

Ah ! bien loin de vous affliger,
Je voudrais de grand cœur pouvoir vous soulager ;
Votre épouse paraît, le devoir vous engage.....
Mon cher maître, prenez courage.



SCENE SECONDE.

LA VIEILLE , ROBERT , LA HIRE.

LA VIEILLE *portant un panier à son bras,*

N ARIETTE.

Nous allons ici
Souper tête-à-tête,
Mon doux Ami.

Pour moi quelle fête !
J'apporte à mon bras
Le petit repas.

Ces mets
Sans apprêts
Ne sont pas

Délicats ;
Mais

Un repas frugal
Est un régal ,

Quand l'Amour l'affaïsonne ;
Le Plaisir donne

Du goût

A tout.

Ah ! ah !

Voilà

La petite bouteille

De fine liqueur ,

Qui réveille , réveille ;

Réveille le cœur.

Après le repas ,

Ah ! ah ! (n'est-ce pas ?)

La petite bouteille

De fine liqueur ,

Réveille , réveille ,

Réveille le cœur.

Div.

56 LA FÉE URGELE;

ROBERT,

Madame,...

LA VIEILLE.

Quel air froid! seriez-vous un ingrat?

Vous, vous qui sur l'honneur êtes si délicat.

LA HIRE.

Ah! si mon maître a peine à rompre le silence;

C'est qu'il ne trouve point de termes assez forts

Pour. & n'en trouvant point alors....

L'excès de sa reconnaissance....

Lui coupe la parole.

LA VIEILLE.

Eh! je l'en aime mieux;

Mais je voudrais qu'il eût une autre contenance,

Le jour qu'on se marie, on doit être joyeux.

Soyez gai, Chevalier.

(*La Vieille tire de son panier les provisions ;
& prépare la table.*)

ROBERT.

Je suis né sérieux.

(*A la Hire.*)

Prends mon cheval & mon armure,

La Hire; je t'en fais présent.

LA VIEILLE, *continuant d'arranger la table.*

Un plat de buis sert comme un plat d'argent...

ROBERT,

Announce à mes pareils ma funeste aventure,

L'état affreux où je suis à présent.

LA VIEILLE, *toujours occupée aux apprêts
du repas.*

Et lorsqu'on est heureux, on n'est point indigent.

COMÉDIE.

57.

LA HIRE.

Quand on croit tout perdu , la Fortune seconde.

ROBERT.

D'un maître qui t'aimait , mon ami , souviens-toi.
Il n'est plus de Robert au monde.

LA VIEILLE.

Vous soupirez , & je ne sçais pourquoi.

LA HIRE.

Cette aventure enfin n'est pas des plus cruelles ;
Où ne désesperez de rien.

Je ne veux pas troubler votre entretien ;
Je reviendrai bientôt sçavoir de vos nouvelles.

ARIETTE.

Un Chevalier plein de courage
Doit affronter tous les dangers ;
Les vents , la tempête & l'orage ,
Pour lui sont des maux passagers.
Au-dessus d'une ame commune ,
Par sa mâle intrépidité ,
Il doit ramener la Fortune ,
Et subjuguier l'Adversité.

Un Chevalier plein de courage , &c.



SCENE TROISIEME.

ROBERT, LA VIEILLE.

LA VIEILLE.
MON ami , mettons-nous à table ;
 Nous allons faire un repas agréable.

Cà , placez-vous à mon côté.

Vous vous obstinez à vous taire ?

Je n'aime point la taciturnité ,

Et je prétends , sans vous déplaire ;

Refondre votre caractère :

Vous êtes un enfant gâté.

{ Tout en lui parlant , elle lui attache un bouquet. }

ROBERT.

L'entreprise , à mon âge , est un peu difficile.

LA VIEILLE.

Eh ! bon ! bon ! votre âge n'est rien.

Si je pouvais changer le mien ,

Je vous trouverais plus docile.

ROBERT.

Je pense que vous feriez bien.

LA VIEILLE.

Sachez que notre âge est le même ;

Et qu'on est jeune tant qu'on aime.

Qui dit vieillesse , dit insensibilité.

Si nous n'avons reçu qu'une ame languissante ;

COMÉDIE.

59

Nous tombons , en naissant , dans la caducité ;
Mais cette flamme active & pénétrante ,
L'Amour, ce vrai présent de la Divinité ,
Dans nos cœurs qu'il échauffe , arrête la jeunesse ;
Il conserve , il nourrit le feu de nos beaux ans ,
Et sçait soustraire la vieillesse
A la rapidité du tems.

ROBERT , *à part.*

Ce paradoxe est vraisemblable ;
Elle pourrait persuader ,
Si l'on pouvait ne la pas regarder.

LA VIEILLE.

Si votre esprit est équitable ,
Vous êtes de mon sentiment ;
Qu'avez-vous à répondre à mon raisonnement ?

ROBERT , *avec un peu plus de douceur.*
Que vous êtes fort respectable.

LA VIEILLE.

Une Vieille pleine d'égards ,
A son époux adresse ses regards ;
Pour lui plaire , fait la moindre circonstance.
Sa maison seule occupe tous ses soins :
Elle épargne , l'époux dépense ;
Elle n'est pas coquette , & comme on lui doit
moins ,
Elle a plus de reconnaissance.

60. LA FÉE URGELE;

ROBERT.

Oui ; mais je crois qu'on l'en dispense.

LA VIEILLE.

Je ne suis pas si fort à rebuter.

ROBERT, *à part.*

J'ai du plaisir à l'écouter ;

(*Haut , avec sentiment.*)

On peut avoir pour vous l'amitié la plus grande.

LA VIEILLE.

Eh ! mon enfant , voilà tout ce que je demande.

Dans l'âge de l'amour fait-on en profiter ?

Le Plaisir à nos yeux brille pour disparaître ;

On dissipe le tems souvent sans le connaître ,

Quand on s'en aperçoit on ne peut l'arrêter :

L'âge de l'amitié , c'est l'âge où l'on moissonne ;

C'est l'âge d'un bonheur qui ne peut nous quitter.

Le tems augmente encor les préiens qu'elle donne,

Et sans cesse on jouit au lieu de regretter.

ROBERT.

Oui , mais.

LA VIEILLE.

Votre Marton vous tourne la cervelle ;

Vous voudriez lui consacrer vos jours.

Si j'étais jeune & jolie autant qu'elle ,

Vous feriez le serment de m'adqrer toujours.

COMÉDIE.

61

ROBERT.

Ah ! oui , toujours , toujours.

LA VIEILLE.

Oui ; mais si quelque orage
Flétrissait , détruisait la fleur de mon printems ;
Si j'essuyais des ans l'infailible ravage ,
Que deviendraient tous vos sermens ?

ROBERT.

Alors. . . .

LA VIEILLE.

Brûleriez-vous du feu qui vous possède ,
Et scrupuleusement garderiez vous la foi
A Marton , devenue aussi vieille , aussi laide
Que je le suis ? regardez-moi.

ROBERT *la regarde & détourne les yeux
aussitôt.*

Cette épreuve serait terrible. . . .
Si Marton devenait . . . la chose est impossible.

LA VIEILLE.

Ah ! j'entends ; pour vos feux , l'écueil serait fatal.
Voilà ce Chevalier généreux & loyal ,
Devenu parjure & volage.

ROBERT.

Eh ! . . .

Votre gloire en souffrirait ;
 Mais si vous me rendiez hommage ,
 Songez à tout l'honneur que cela vous ferait.

ROBERT.

Il est vrai..... mais.....

LA VIEILLE.

Toutes les bonnes Dames
 Qui de la Reine Berthe embellissent la Cour ,
 Graveraient votre nom dans le fond de leurs ames,
 Placeraient votre buste au Temple de l'Amour.
 Votre fidélité célébrée & chérie

Annoncerait en tout pays

Le modèle parfait de la Chevalerie.

Hem ! m'entendez-vous , mon cher fils ?

ROBERT , *se levant.*

Ah ! ma Bonne , pourquoi me forcer à vous dire
 Que Marton sur mon cœur conserve son empire ?
 Pour attaquer mes jours , je sçais ce qu'elle a fait ;
 Mais malgré sa trame cruelle ,
 Son ascendant l'empërte & triomphe toujours ;
 Vous avez conservé mes jours ,
 Je ne les chéris que pour elle.

LA VIEILLE.

C'en est trop , je ne puis endurer tes mépris :
 Je pourrais te citer au Tribunal de Berthe.

De ta déloyauté tu recevrais le prix ;
Mais j'aime mieux mourir que de causer ta perte.

ROBERT.

Non, vos jours me sont chers ; mais songez.....

LA VIEILLE.

Laisse-moi.

(*La Vieille va s'asseoir sur le grabat.*)

Ne me fuis pas ; va , je te rends ta foi :
Applaudis-toi de ton ouvrage.
Je cède à mon destin affreux ;
Je m'affaiblis.... la mort vient obscurcir mes yeux.

ROBERT.

Tous mes sens sont émus de cette triste image.

LA VIEILLE.

Tu ne reverras plus ta bonne Vieille, hélas !
Elle souhaite , au lieu de venger son trépas ,
Qu'une autre t'aime davantage.

ROBERT.

Qu'entends-je ?

LA VIEILLE.

Gardez-vous de le punir , grands Dieux !
Il termine mes jours , rendez les siens heureux.
Adieu, cruel , adieu : j'expire & je t'adore ,
Lorsque tu me perces le cœur.

64 LA FÉE URGELE,

Dans mes derniers momens, j'ai la faiblesse encore
De craindre que ma mort ne te porte malheur.

(*La Vieille fait tomber la Courtine pour se cacher
aux yeux de Robert.*)

ROBERT.

Vivez, vivez, ma respectable Bonne;
La perte de vos jours causerait mon trépas.
Disposez de mon sort... Marton que j'abandonne...
La pitié, le devoir, l'honneur, tout me l'ordonne;
Oui, je jure....

LA VIEILLE.

N'achevez pas.

SCENE CINQUIEME.

ROBERT, LA FÉE URGELE *sous les traits de*
MARTON, ROBINETTE, NYMPHES
de la Suite D'URGELE.

(*Le Théâtre change au bruit du Tonnerre, la
Chaumière est transformée en un Palais ma-
gnifique, & la Fée Urgele paraît sur un trône
brillant, environnée de Nymphes de sa suite.*)

O ROBERT.
Ciel ! quel éclat m'environne !

LA

COMÉDIE.

85

LA FÉE URGELE.

ARIETTE.

Fidèle Amant, soyez heureux.
Mon cœur est satisfait de votre obéissance ;
Vous avez rempli tous mes vœux.
Venez, partagez ma puissance.

Fidèle Amant , soyez heureux , &c.

ROBERT.

Que vois-je ! c'est Marton ! ô Dieux ! par quel prodige ! ...

SCENE SIXIEME & dernière.

LA HIRE ET DES CHEVALIERS *amis de*
ROBERT. LA FÉE URGELE *sous le nom*
de MARTON , ROBINETTE. *Les*
Acteurs précédens.

LA HIRE *suivi des Chevaliers errans , amis*
de ROBERT.

J'AMENE ici vos Chevaliers.... où suis-je ?

LA FÉE URGELE *à Robert.*

J'ai trop joui de ton erreur.
La Vieille était Marton, & Marton est Urgele,

E

66 LA FÉE URGELE;

Des braves Chevaliers, protectrice fidelle.

Depuis long-tems j'admirais ta valeur,
Et je sentis bien-tôt qu'en admirant on aime.
Sous des traits différens, quand j'éprouvais ton
cœur,

En te cachant mon rang & ma grandeur,
Je voulais ne devoir mon amour qu'à moi-même.

LA HIRE.

Ce n'est pas jouer de malheur.

ROBERT.

Vous avez commencé par me paraître aimable;
Et mes feux sont plus forts que mon ambition;
A mes regards surpris la Fée est respectable :
Mais je suis plus content de retrouver Marton.

LA FÉE.

A la Beauté tout rend les armes;
Mais il est des biens plus flatteurs.
Pour fixer, enchaîner les cœurs,
L'esprit, les sentimens valent mieux que les
charmes;
Les fruits durent plus que les fleurs.

(Robert présente la main à la Fée pour la conduire
à son trône, & se place à côté d'elle.)

ROBINETTE.

La Hire, je suis Robinette.

COMÉDIE.

67

LA HIRE.

Un peu sorcière aussi : qu'importe ? je t'entends.

ROBINETTE.

Reçois ma main.

LA HIRE.

L'aventure est complète.

ROBINETTE.

Oui , mais ne soyez plus des Chevaliers errans.

D U O.

ROBERT, LA FÉE.

Jouissons d'un bonheur suprême ;
L'Amour couronne notre ardeur.

CHŒUR.

Jouissez d'un bonheur suprême ;
L'Amour couronne votre ardeur.

LA FÉE.

A tous les biens je préfère ton cœur ;
C'est pour toujours , oui , pour toujours que j'aime.

ROBERT.

J'ai tous les biens lorsque j'ai votre cœur ;
C'est pour toujours , oui , pour toujours que j'aime.

ROBINETTE.

La Hire m'aime , & la Hire a mon cœur.
Je l'aimerai toujours , toujours de même.

LA HIRE.

Vous nous trompiez pour avoir notre cœur :
Attrapez-nous toujours , toujours de même.

LA FÉE.

ROBERT.

ROBINETTE.

LA HIRE.

{ Jouissons d'un bonheur suprême ,
{ L'Amour couronne notre ardeur.

CHŒUR à Robert.

Jouissez d'un bonheur suprême ;
L'Amour couronne votre ardeur.

Vous n'avez point dédaigné la laideur ;
Vous méritez que la beauté vous aime.

Jouissez d'un bonheur suprême ;
L'Amour couronne votre ardeur.

[*Les Chevaliers Errans dansent avec les Nymphes de la Suite de la FÉE URGELE, & viennent rendre hommage à ROBERT & à la FÉE; ce qui forme un Ballet qui termine la Pièce.*]

F I N.

A P P R O B A T I O N.

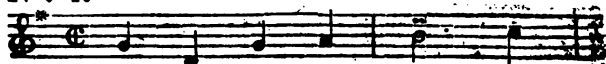
J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *la Fée Urgele, Comédie-Ballet* ; & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 29 Novembre 1765.
MARIN.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent aux Oeuvres de l'Auteur.

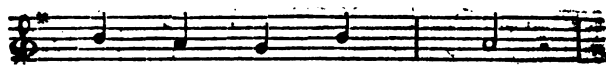
AIRS.

N^o. I.

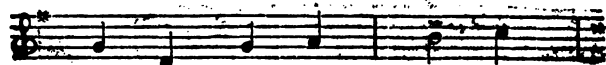
De la Fête d'Argel.



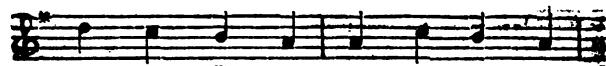
C'EST u - ne mi - se - re



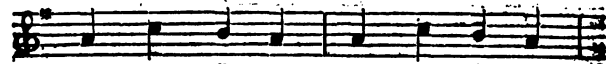
Que nos jeu - nes Gens,



L'a - ge dé - gé - ne - re,



Ah ! le pau - vre tems, le pau - vre



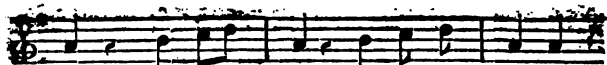
tems, le pau - vre tems, le pau - vre



tems ! Quand j'é - tais dans ma jeu -



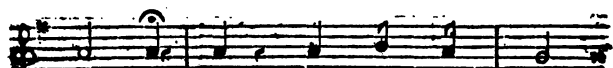
nes-se Que les A - mans Etaient char -



mans ! Qu'ils a - vaient de po - li - tes - se !



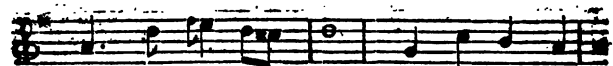
Ils é - taient ardens , ardens , Preffans , pref -



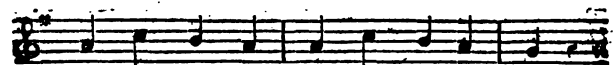
fans . Ah ! ah ! On n'en voit plus



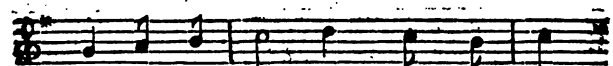
de cette es - pe - ce , On n'en voit



plus de si ga - lants . Ah ! le pauvre



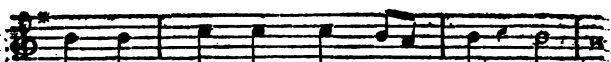
tems , le pauvre tems , le pauvre tems !



Chacun di - sait ! Ah ! qu'elle est belle !



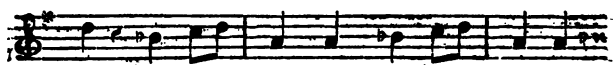
Et me ju - rait Amour fi - de - le ;



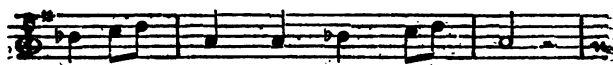
A pré-sent. Eh ! bien, eh ! bien, On



ne me dit plus rien, rien,



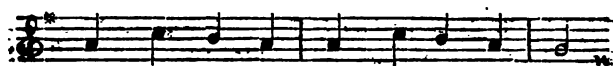
rien, Il n'est plus d'amour fin - ce - re,



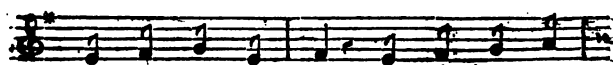
Il n'est plus de cœurs conf - tans,



L'âge dé - gé - ne - re, Ah ! le pau - vre



tems, le pauvre tems, le pauvre tems !



Tout est va - ni - té. Faf - te sans lar -

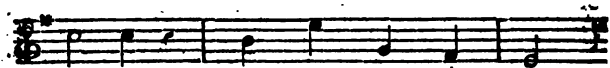


ges - se, Plai - sir sans gai - té,

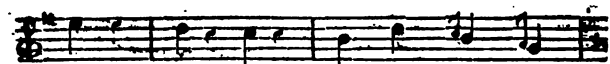
44



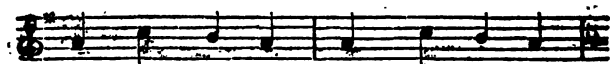
Amour sans tendresse ; Leur dé-li-ca-



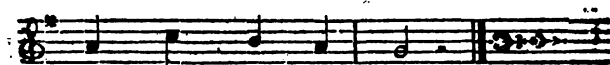
tes, se Est dans la fan - tē.



Ah! ah! ah! ah! fur mes vieux



ans Quel pauvre tems , quel pauvre

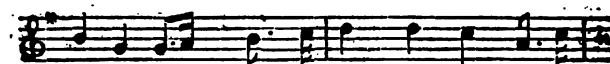


tems, quel pau-vre tems!

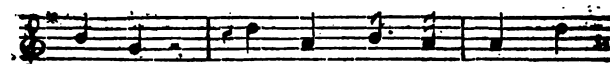
Nº. 2.



Nous al-lons i-ci Sou-per tête à

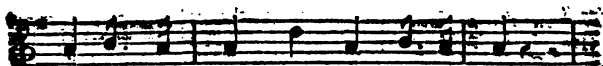


té-té, Mon doux Ami, Pour moi quelle

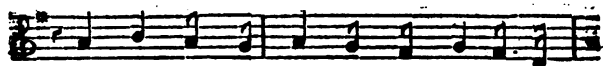


fe - te ! J'ap- porte à mon bras Le

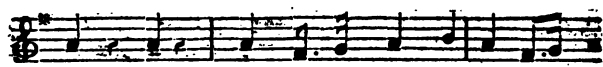
[5]



pe-tit re - pas, le pe-tit re - pas



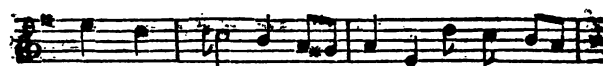
Ces mets Sans apprêts Ne sont pas dé - li -



cats, Mais, mais un re-pas frugal Est



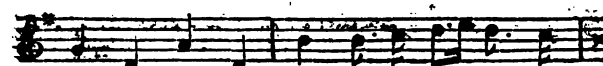
un ré-gal Quand l'amour l'a-fai-sonne,



Quand l'amour l'a-fai-sonne, Le plai-fir



- don-ne du goût A tout. Ah! ah! Voi-

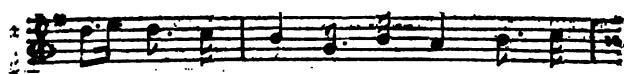


- là, voi-là, voi-là la pe-ti - te bou-



...teil-le De fi - ne li-queur Qui ré-

[6]



veil-le, ré-veil-le, ré-veil-le Le



cœur Après le repas, N'est-ce pas? n'est-ce



pas? Voi-là, voi-là, voi-là la pe-



ti-te bou-teil-le De fi-ne li-



queur Qui ré-veil-le, ré-veil-le, ré-



veil-le Le cœur, Qui ré-veil-le, ré-

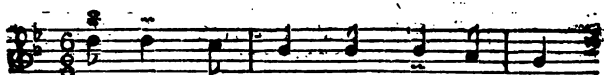


-veil-le, ré-veil-le Le cœur, Qui ré-



veil-le, ré-veil-le, ré-veil-le le cœur

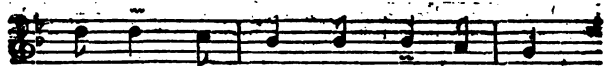
ROMANCE.

N^o. 3.

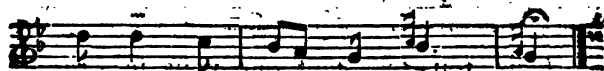
L'AVEZ-VOUS vû mon bien-ai-mé?



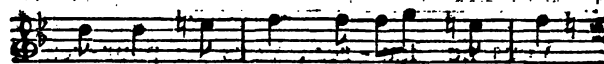
Il a ra-vi mon a-me!



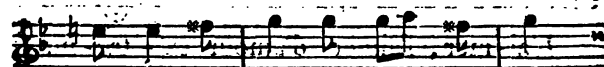
Mon ten-dre cœur s'est ra-ni-mé,



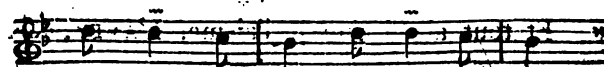
D'a-mour je fens la flam-me.



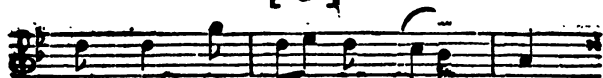
Gen-tils ob-jets, charmans & doux,



Il est peut-ê-tre par-mi-vous?



Ren-dez-le moi, Il a ma foi,



C'est moi qui suis fa - sem - me.

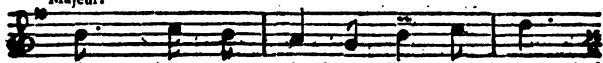


Ren - dez - le moi, Il a ma foi,

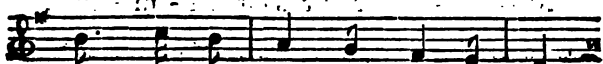


Je suis fa - no - ble Da - me.

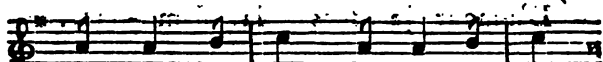
Majeur.



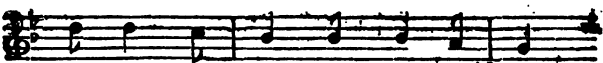
SANS dōu - te vous le char - me - rez,



Mais tou - tes, tant que vous se - rez



Vous ne sau - rez, Vous ne pour - rez



L'ai - mer, l'aimer d'amour ex - trê - me,



Et tout ain - si que je l'ai - me. L'AVEZ, &c.

Ce Caractère de Musique est gravé par M. FOURNIER le Jeune,
& imprimé chez BARBOU, rue des Mathurins.

Favart, Mme. Marie Justine Benoitte
(Auronceray)

LA
FÊTE D'AMOUR;

O U

LUCAS ET COLINETTE;
PIECE EN VERS ET EN UN ACTE.

Par Madame FAVART.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens Ordinaires du Roi, le 5 Décembre 1754.*

NOUVELLE ÉDITION,

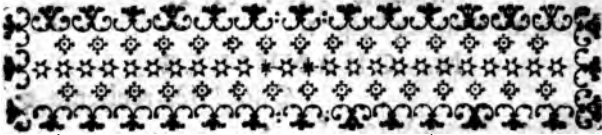
Augmentée de la Musique.



ACTEURS DU PROLOGUE.

Madame FAVART.

M. CHANVILLE.



PROLOGUE.

M. CHANVILLE.

OUe faisons-nous dans le Foyer?
Allons nous habiller, afin que l'on commence.

Madame FAVART.

Pour un instant encor je demande quartier :
Si vous sçaviez... je suis dans une transe...
En vérité je meurs de peur.

M. CHANVILLE.

Ah ! vous voulez jouer l'Auteur !

Madame FAVART.

Je ne le suis que trop peut-être, pour ma gloire.

M. CHANVILLE.

Çà, parlons sérieusement ;
Vous voudriez me faire accroire
Que la Piece est de vous ?

Madame FAVART.

Je vous en fais serment.

M. CHANVILLE.

Tant pis ; je crains qu'elle ne tombe.

A ij

P R O L O G U E.

Madame FAVART.

Vous me tournez l'esprit.

M. CHANVILLE.

Quoi ! très-réellement
Vous en êtes l'Auteur ?

Madame FAVART.

Eh ! oui.

M. CHANVILLE.

Gare la bombe !

Madame FAVART.

J'en tomberai malade de chagrin ;
Il vaut mieux ne la pas donner.

M. CHANVILLE.

Quelle folie !

Après tout , il n'est pas certain
Qu'elle soit si mal accueillie ;
Par-ci , par-là , je crois qu'elle est assez jolie :
Est-elle bien de vous ?

Madame FAVART.

Ah ! voilà le refrain.
Oui sans doute : parlez , peut-elle être risquée ?

M. CHANVILLE.

Oui.

Madame FAVART.

D'ailleurs pour ce soir nous l'avons affichée.

M. CHANVILLE.

Elle pourroit fort bien ne pas l'être demain.

Madame FAVART.

Vous vous plaisez à me voir affligée.

M. CHANVILLE.

Point du tout ; & je suis un ami consolant.

PROLOGUE.

1

(*A part.*)

Elle, une piece !

Madame FAVART.

Eh bien ?

M. CHANVILLE.

Vous avez du talent ;

Votre mari du moins l'a corrigée.

Madame FAVART.

Mais quand cela feroit ainsi ;

Penseriez-vous que ce fût un grand crime ?

On doit consulter ceux qu'on aime & qu'on estime.

Où pourrois-je trouver un plus sincere ami ?

M. CHANVILLE.

Un époux pour ami ! votre Piece est mauvaise ;

Et cela n'est pas théâtral.

Madame FAVART.

Qu'a-t-elle donc qui vous déplaît ?

Ce n'est qu'un rien.

M. CHANVILLE.

Un rien pour le Public est mal.

Que pensez-vous des vers ?

Madame FAVART.

Je vous les abandonne.

M. CHANVILLE.

Et par quelle raison ?

Madame FAVART.

Ils ne sont pas de moi.

M. CHANVILLE.

Eh bien ! cela m'étonne.

Madame FAVART.

Je suis toujours de bonne foi :

A ii)

P R O L O G U E.

Je n'ai point ce talent ; aussi quand je compose ,
 Je cherche quelque Auteur docile & complaisant ;
 Qui veuille bien donner des graces à ma prose ,
 En y jettant des vers le charme séduisant.

M. CHANVILLE.

De trouver des rimeurs vous devez être sure ,
 Et l'essain poétique à vous plaire excité ,
 Attend l'ordre de vous : vous avez la bonté
 D'écrire quelques traits jettés à l'aventure ,
 Et vous dites après d'un ton de dignité :
 Qu'on porte cette prose à la manufacture ,
 Et qu'on la mette en vers.

Madame FAVART.

Vous voilà bien content

De pouvoir me railler ; mais convenez pourtant
 Que le plan d'une Piece est le plus difficile.

M. CHANVILLE.

Et celui-ci vous a donc bien couté ?

Madame FAVART.

Vous le trouvez mauvais ?

M. CHANVILLE.

Oh ! non , en vérité ;

Je ne suis pas assez habile

Pour critiquer ce qui n'existe point.

Madame FAVART.

Il faut prouver cela ; j'insiste sur ce point.

M. CHANVILLE.

Votre Piece est sans fond ; c'est un ouvrage étiéque :

La Scené est au village ; & sans sçavoir pourquoi ,

Vous y campez l'Amour qui n'y fait nul emploi :

Un personnage aussi métaphysique ,

P R O L O G U E.

7

Avec trois payfans , n'est-il pas déplacé ?

MADAME FAVART.

Je crois que pour ce Dieu c'est un choix très-sensé ;
Dans les cieux il s'endort à côté des Déeses.

Croit on que sur la terre il soit plus respecté ?

Vous sçavez qu'à la ville on n'a que des foiblesses

Que l'on prend pour la volupé.

A la Cour il se trouve encor plus maltraité ;

Sans être né sensible , on affecte de l'être ;

On jure par son nom souvent sans le connoître ;

On l'y traite à peu près comme la vérité.

Ayant donc le dessein de le faire paroître ,

J'ai cru que le village étoit l'unique lieu

Où l'on pût décentement faire passer ce Dieu.

M. CHANVILLE.

Ces personnages-là sont rebattus , nous lassent :

Présque toujours ils sont froids à glacer.

Croyez que de l'Amour vous pouviez vous passer.

MADAME FAVART.

Jamais les femmes ne s'en passent.

M. CHANVILLE.

Jé leur en fais mon compliment.

MADAME FAVART.

Vous autres , vous avez Phœbus qui vous inspire ;

Vous l'invoquez pompeusement.

Pour nous qui ne sçavons parler que simplement ,

Nous supplions l'Amour d'accorder notre lyre.

Chacun s'adresse au Dieu de son département.

M. CHANVILLE.

J'espère qu'on lui fera grâce ,

Puisque de votre esprit il est le précepteur ;

A iv

C'est un très-bon Régent : un pareil Professeur
Doit faire désirer d'être toujours en classe.

Madame FAVART.

Vous voulez m'effrayer par votre ton railleur.
Mais je réussirai peut-être.

M. CHANVILLE.

Par adresse.

Je gagerois que vous avez eu soin
De donner des billets pour applaudir la Pièce.

Madame FAVART.

De cet expédient un Auteur a besoin,
Lorsqu'il craint qu'on ne cherche à lui faire la
guerre.

Un tel soupçon ne peut m'être permis ;
J'éprouve chaque jour les bontés du Parterre ;
Ses applaudissemens sont pour moi des avis ;
La reconnoissance m'éclaire :
Plus il est indulgent , plus mon esprit soumis
S'efforce de trouver les moyens de lui plaire.

M. CHANVILLE.

Croyez-vous pour cela qu'il soit fort nécessaire
De devenir un médiocre Auteur ?

Madame FAVART.

En ce cas , si l'on m'épilogue ,

Je vais citer un Apologue

Qui parlera peut-être en ma faveur.

M. CHANVILLE.

Moi, je vais m'habiller ; ma foi, c'est votre ouvrage ;
Le risque est pour vous seule ; & je ne suis qu'Ac-
teur.

P R O L O G U E.

9

Madame FAVART, au Public.

Une jeune Fauvette , un jour , dans un bocage ,
Des differens oiseaux entendoit le ramage :
Elle écoute , elle admire , elle prend des leçons.
Son gosier peu flexible , & begayant des sons ,
Manqua d'abord les traits de mélodie ;
Mais le desir d'être applaudie
Lui donna l'art de moduler ses tons.

Je crois que cette fable est faite pour m'instruire.
Les oiseaux que j'entends chanter
Sont les Auteurs que l'on admire ,
Et que je voudrois imiter ;
Contenter le Public est ce que je desire :
A mes premiers essais s'il daigne se prêter ,
A faire mieux un jour je parviendrai peut-être :
Par mon peu de talent je n'ose m'en flater ;
Mais le desir de plaire est toujours un grand maître.

Fin du Prologue.



ACTEURS DE LA PIÈCE.

L'AMOUR.

LUBIN, *Jardinier.*

COLINETTE, *Fille de Lubin.*

LUCAS, *garçon Jardinier de Lubin ,*
& Amoureux de Colinette.

La Scene se passe dans le Jardin de Lubin.



L A
FÊTE D'AMOUR,
O U
LUCAS ET COLINETTE.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *seul.*

L'AMOUR sous cet habit va regner au village :
Voici le jour où, tous les ans ,
De ce hameau les heureux habitans ,
Pour me faire agréer le plus sincere hommage ,
Du plus digne d'entre eux ont soin de faire choix ;
Je l'inspire aussi tôt , je parle par sa voix ;
L'événement répond à tout ce qu'il présage ;
De toute part on vient le consulter :
Moi-même j'ai voulu jouer ce personnage ,
Et Colinette en pourra profiter.
De son cœur-ingénu je réclame la dette :

La maniere de la payer
Est jolie , & l'Amour est un Dieu qui se prête ;
On porte envie à ceux qui l'ont pour créancier.
Sans oser décider , ni former ses demandes ,

Ce jeune cœur avec naïveté ,
M'adresse chaque jour de nouvelles offrandes
Sans le sçavoir. Veillons à sa félicité ;

Ma gloire paroît en dépendre.
Rien ne fait plus de tort à ma divinité ,
Que le malheur d'une ame tendre.

Colinette est l'objet que désire Lucas :

Je veux le prévenir contre elle ;
Si de sa passion l'ivresse est bien réelle ,
Tout ce que je ferai ne l'arrêtera pas.
Quelqu'un vient en chantant ; justement c'est Lucas.

S C E N E I I.

L'AMOUR , LUCAS , *chante
dans la coulisse.*

L'AMOUR.

BON ! voilà de la joie , & c'est-là ce que j'aime.

LUCAS.

Tatigué , pourrions-nous être triste en ce jour ?
Je chantons d'tout not' cœur ; morgué , chacun fait
d'même ;

C'est aujourd'hui la fête de l'Amour ;
Vous y présiderais : les Bangers de ç'village

D' A M O U R.

13

Entr'eux s'disputoient ç't'avantage ;
Mais du moment qu'ous vous êt' présenté,
A vous choisir j'n'avons point hésité.

L' A M O U R.

Oh ! c'est bien de l'honneur.

L U C A S.

J'ons queuqu' chose à vous dire :
On prétend qu'en ce jour heureux ,
Pour not' bonheur l'Amour inspire
Le jeun' garçon qui doit li présenter nos vœux.

L' A M O U R.

Il est vrai , son esprit m'éclaire.

L U C A S.

Tant mieux ! morguene , aux amoureux
Vor' secours s'ra bian nécessaire ;
Je fis du nombre , n'sonnais mot.
J'aim' Colinette , alle est not' vrai ballot :
Mais moi je n'sis pas l'sian morgué , quoiqu'al' soit
l'nôtre.

C'est la fille d'Monsieu Lubin ,
L'maître Jardinier de ç'jardin :
On m'envarroit biantôt au piautre ;
Alle est riche , all' n'est pas pour moi.

L' A M O U R.

Que t'importe son bien ? Laisse le pour un autre ,
Et prends Colinette pour toi.

L U C A S.

J'n'entendons rian à tout ç'bian tripotage ;
J'nous bornons à la bian r'luquer :

L' A F F E S T E

Mais j'noserions nous expliquer ,
Pis qu'je n'pouvons l'aimer en but de mariage.

L' A M O U R.

Va, mon pauvre Lucas, tu n'es qu'un franc nigaud.

L U C A S.

Pour ne l'être pas tant, dit' nous donc ce qu'i' faut.

L' A M O U R.

Écoute mes conseils, afin que tu les suives.

Cé jardin-ci n'est pas à toi.

L U C A S.

Non.

L' A M O U R.

Cependant c'est toi qui le cultives.

L U C A S.

Qu'en pourrais-je conclure ?

L' A M O U R.

Quoi !

La conséquence en est certaine.

Le maître d'un jardin aimant l'oisiveté ,
Jouit en paresseux de sa propriété ;
De travailler lui-même il ne prend pas la peine ;
Ses Garçons en font tous les frais.

Et les maris . . .

L U C A S.

J'entends, sont de même à peu près.
Morgué, qu'd'esprit ! comm' ça dégoise !

L' A M O U R.

On n'épouse que ceux que l'on veut attrapper.

D' A M O U R.

15

L U C A S.

Colinette n'est pas capable de m' tromper.

L' A M O U R.

Cependant elle a l'air d'une fine matoïse.

L U C A S.

J'en courrerions l' risque d' bon cœur.
Ses charmes à mes yeux avont tant de douceur ;
J' disons toujours, quand j' la voyons paroître ;
Ah ! queu plaisir, si d' tout ça j' étions maître !
Alle auoit biau me bailler du bonheur.,
J' n'en aurions jamais trop.

L' A M O U R.

On doit louer ton zèle.
En ferois-tu jaloux ?

L U C A S.

Nenni : mais j' l'épirlions.

L' A M O U R.

Et si l'on tournoit autour d'elle.

L U C A S.

Pour l'empêcher, je la renfermerions.

L' A M O U R.

Ce feroit une mal-adresse :
Colinette pour lors perdrait son agrément ;
Il feroit effacé bien-tôt par la tristesse.
La beauté de bien près tient à l'amusement.
Je n'apporterai pour exemple ,
Qu'un oranger jeune & chargé de fleurs :
Avec plaisir on le contemple ;
Il parfume les airs de ses douces odeurs :

S'il est trop renfermé , cette fleur tombe à terre ;
 Les feuilles perdent leurs couleurs ;
 L'arbre jaunit , dessèche & languit dans la serre ;
 Et bien loin d'en jouir , le triste Possesseur
 Honteux de sa méprise , & devenu docile ,
 Se donne bien souvent une peine inutile ,
 Pour rendre à l'Oranger la vie & la fraîcheur.

L U C A S.

Vous m' baillais de l'intelligence.
 Eh ! bian , j'aurions la complaisance ,
 Qu'on n' renfarmât pas l'Oranger.

L' A M O U R.

Tu tomberois dans un autre danger.
 Un tourbillon de vent peut-être
 Un beau matin viendrait tout ravager :
 C'est l'image d'un Petit-maître.
 Tu le verrois avec douleur
 Arracher ce qu'un autre cueille ,
 Il ôteroit toute la fleur ,
 Et ne laisseroit que la feuille.

L U C A S.

Ça m'rend encor pus incertain :
 Faut donc vous croire comme un d'vin ?

L' A M O U R.

Si de te marier la fureur te possède ,
 Pour devenir un sot , je te promets mon aide.

L U C A S.

Oh ! vous voulais rire , je crois :
 Ne s'aim'-t-on pas , quand on est en minage ?

L' A M O U R.

D' A M O U R.

17

L' A M O U R.

C'étoit la méthode autrefois :
Mais ce siècle a changé l'usage ;
On aime un mois peut-être , & jamais d'avantage.

L U C A S.

Oh ! ventreguenne , j' vous entends :
J' voulons être aimé pus long-tems :
J' devons agir en garçon sage.
Vous riais de voir mon embarras ?

L' A M O U R.

Point du tout ; je prévois que tu te marieras.

L U C A S.

Non, morguenne: il voudroit déjà qu'on me fit pièce.

L' A M O U R.

Tu consens donc qu'un autre épouse ta maitresse ?

L U C A S.

Non , ratigué , je n' voulons pas.

L' A M O U R.

Il faut pourtant que ce soit l'un ou l'autre.

L U C A S.

Eh ! bian , c'est mon affaire , & ce n'est pas la vôtre.
J' voulons là-d'ssus ruminer à part-moi.

L' A M O U R.

Si le sort des maris te cause de l'effroi ,
Si tu crains d'être dans leur classe ,
Pour les tromper tu sçauras mes secrets ;
Tu verras que je sçais jouer des gobelets ,
Et je te montrerai mes tours de passe-passe,

B

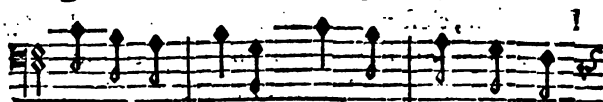
SCENE III.

LUCAS, *seul.*

ÇA n'laîs' pas qu'd'être embarrassant :
 Colinette à ç' point-là seroit-elle maleigne ?
 Son minois est pourtant bian doux , bian caressant :
 Oui mais gny a pas trop d'fiatè à juger par ce seigne ;
 Si j'en croyons ç' garçon , l' mari n'est pas. heureux :
 Stapendant j'avons peine à croire
 Qu'on ait un mauvais cœur & de si jolis yeux :
 Avec tout ça n'épousons point , c'est l' mienx ;
 Mais charçons à li plaîre ; i' m'viant eune avifoire ;
 Alle viandra ratisser avant peu ;
 Prévenons-la , permons la ratissoire ;
 Ça la fatiguerait , & pour nous c'est un jeu.



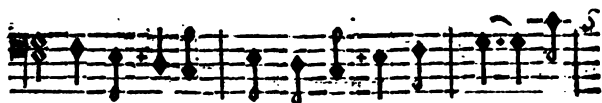
Sou- vent l' tra- vail dé- plaît, Quand rian



n'en dé- dom- mage ; Mais quen' plai- sir , si- ?



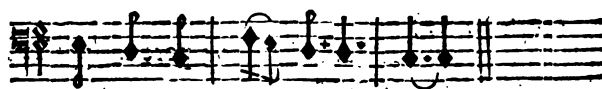
c'est Pour un - gen- til - vi- sa- ge ! On en fait



davan- tage , Et l'on en est plus gai ; Mor-



gué , Ce n'est qu'un ba- di- na- ge ,



Ce n'est qu'un ba- di- na- ge.

Morgué, ça va tout seul ; j'en fis surpris moi-même ;

En travaillant pour moi , mon râteau paroît lourd ;

En travaillant pour ce que j'aime ,

C'est une plume de l'Amour.

J' voyons v'nir Colinette à travers ce feuillage ;

Quand j'envisageons son maintien ,

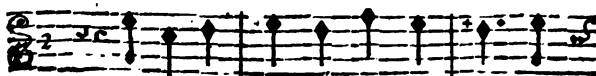
Alle me fait perdre le mian :

Retournons vite à notre ouvrage.

S C È N E I V.

COLINETTE, LUCAS.

COLINETTE, *chante dans la Couliſſe.*



J' m'en al- lais de- dans nos près , Je

B ij



m'en al- lais de-dans nos près ; Mes moutons j'al-



lois gar-dais, Toure loure, Lon lan la, toure loure.

(Elle parle.)

Eh ! mon p'tit frer' Janot, si mon pere m'appelle,
Dis que j' vas travailler.

L U C A S.

A' m'torne la çarvella.

COLINETTE, *chante.*

Je m'en allois dedans nos près. (bis.)

J'apportoais mon déjeuner,

Toureloure,

Lon lan la, toureloure.



(Elle parle.)

Oh ! oh ! déjà Lucas est au jardin !

Stapendant il est bien matin,

Et je fis à peine éveillée ;

Mais hier j' n'eus pas l' tems d'achever mon allée,

Et je vians la finir. Ah ! mon ouvrage est fait.

L U C A S, *à part.*

De son étonnement j'avons l'âme ravie,

Alle y met un charme parfait.

COLINETTE.

Lucas, Lucas.

D' A M O U R.

21

L U C A S.

Quoi ?

COLINETTE.

J' vous r'marcie.

L U C A S.

Et ~~qu~~ quoi donc not' Bourgeoise ?

COLINETTE.

Mais

De ç' que pour moi vous v'nais de faire.

L U C A S.

Bon ! bon ! j' crois que vous vous moquais.

C'te b'fogn' là n'est que d' la misere ;

Je ne fais pas à biauoup près

Toute stella que je vourois.

COLINETTE.

Il en faut demander davantage à mon pere.

L U C A S.

Ç'n'est qu'à vous que j'en d'manderions ;

COLINETTE.

Mais j' n'en ai point.

L U C A S.

Oh ! ça vous plaît à dire.

COLINETTE.

Je n' vous entendons pas.

L U C A S , *en riant.*

Eh ! bian , la , j' vous croyons.

COLINETTE.

Je n' vois pas là l' petit mot pour rire.

L U C A S.

C'est que vous n'avais pas de si bons yeux que nous :

Ils sont pus biaux pourtant ; mais la , la , patience ;

Ça vianra : l'on n' peut pas avoir tout' not' science.

B iij

L A F Ê T E

COLINETTE.

J'en croyons sçavoir autant qu'vous.

LUCAS.

Allons, vous vous vantais.

COLINETTE.

Peur que mon per' ne s'fiche,

T'nais. Lucas, nous f'rions biaticoup mieux

De n' pus babiller tous les deux ;

Allons putôt à note tâche ;

On doit tantôt danser dans not' jardin ;

Il faut l' mettre en état.

LUCAS.

J'allons tailler ç' jasmin.

COLINETTE.

Et moi, ce myrthe.

LUCAS, à part.

Ah ! j'aurions bian envie

D' li parler d' mon amour.

COLINETTE.

Que dis-tu là tout bas ?

LUCAS, à part.

All' seroit, tatigué, le bonheur de ma vie.

Mais je n' fis pas heureux, ça n' m'arrivera pas.

COLINETTE.

Il s' parl' tout seul, quand on le questionne :

Voyais donc qu'il est impoli !

LUCAS, à part.

J' la trouvons agriable en toute sa personne ;

Ça vous joura pourtant des tours à son mari.

Tatigué, qu'une femme est un rian bian joli !

COLINETTE.

Pourquoi tant me r'garder ?

D' A M O U R.

23

L U C A S.

C'est... c'est qu'vous êtes bonne
A voir ; ça réveille le goût.

COLINETTE.

Mais je n' travaillons point du tout.

L U C A S , *à part.*

Il faut pourtant li dir' que j' l'aime :
Mais j' vouderions trouver un startagème ;

(*A Colinette.*)

Pour am'ner ça. Tout doux ! tout bellement !
Ça n'est pas bian !

COLINETTE.

Comment ?

L U C A S.

Comment !

Vous alliais retrancher des branches amoureuses.

Ne remarquais- vous pas qu'alles s'entrelacont ?

Voyais comme alles s'embrassont !

COLINETTE.

Il est vrai ; queuqu' ça signifie ?

L U C A S.

Que la nature les instruit ,

Qu'alles s'aimont , & qu'il s'ensuit

Qu'alles méritont bian qu'on leux laisse la vie.

COLINETTE.

Tu parles bian au moins.

L U C A S.

C' n'est point là l'embarras.

C'est sur l'instinct que ma raison se fonde :

Tout ce qui s'aime est nécessaire au monde ;

Il n'en faut retrancher que ce qui n'aime pas.

S C E N E V.

LUBIN, COLINETTE, LUCAS.

LUBIN.
V'LA donc vrament comme on travaille ?
 COLINETTE.

Mais c'est mon pere : ah ! j' somm' pardus !

LUBIN.
 J' nous doutions de s'te belle trouvaille :
 Puisque Lucas ne chantoit pus
 A part-nous j'ons û défiance
 Qu'ï' faisoit mieux.

COLINETTE.

Je vous jurons

LUBIN.

Silence:

LUCAS.

C'est vous qui nous troublais, lorsque je commen-

cions

A li donner queuques instructions
 Dessus ces arbrissiaux & dessus leux tonture ;
 J'étions à li tourner des explications

Toutes prises dans la nature :

Vous méritais que j' la r'noncions.
 Je ne prétendons pus en faire note élève :

Alle gâtoit tout ; qu'alle acheve ,
 Qu'alle coupe au hazard branches, fleurs & bour-
 geons ;

Ce jardin ne sera plein que de sauvageons.

(Il sort.)

SCENE VI.
LUBIN, COLINETTE.

COLINETTE.

Vous voyais bian d'quoi vous êt' cause !
Je ne sçaurons jamais la moindre chose ;
Lucas vouloit m'instruire , & nous l'décourageons.

LUBIN.

Hom ! Colinette , Colinette !

COLINETTE.

Vous avais biau fair' vos gros yeux ;
Ils ne m'apprenont rian , ceux de Lucas font mieux.

LUBIN.

Sur quoi te parloit-il ?

COLINETTE.

Mais.

LUBIN.

Quoi ?

COLINETTE.

Sur ma sarpette.

LUBIN.

Prends garde à toi ; Lucas est enriché d'amour ,
J'avons vu ça sur son visage.

COLINETTE.

L'amour . . . mais queu qu' c'est qu' ça ?

LUBIN, *à part.*

Faisons queuqu' varbiage

Pour la dépaïser , & perçons un détour.
 Tjian , l'amour . c'est... tu vas en être effarouchée =
 C'est eune bête à craindre, & qui doit faire horreur.

COLINETTE.

Aga ! que m' dit' vous-là ? Mais je n' s'rois pas fâ-
 chée

De la connoître un peu , pour éviter l' malheur
 D'en être à mon tour entichée.

LUBIN.

Pour en v'nir à ses fins , douce les premiers jours ,
 All' flatte , all' fait la patte d'v'lours ;
 Mais en d'ssous la griffe est cachée.

Drès qu'alle voit que d'elle on n'a pus peur ,
 A vous saisir alle s'apprête ,

Pis tout d'un coup all' vous prend à la tête ,
 Pis all' se boute après au biau mitan du cœur ;
 Et pis quand eune fois alle s'est là campée ,

Alle s'y tiant , alle est là dans son fort ;
 L'on va , l'on viant , l'on crie , alle pince pus fort ;
 Et si par la piquié queuqu' fillette attrapée
 Approche de trop près un homme atteint de ç' fort,
 Alle le gagne tout d'abord.

COLINETTE.

Et vous croyais qu'Lucas...

LUBIN.

Oui , l'amour le dévore :
 Peut-être stapendant que li-même il l'ignore.

COLINETTE.

On dit qu' l'Amour est l' Dieu de ce canton ;
 A l'adorer chacun ici s'accorde.

LUBIN , à demi-voix.

Ça ne prouve pas qu'il soit bon ;

On veut l'amadouër de crainte qu'il ne morde ;
En v'là justement la raison ,
Pis qu' tu veux tout sçavoir.

COLINETTE.

Mon pere , i' faut vous croire :
Mais avec vous pourtant vous n'êtes pas d'accord ;
Vous m'avais dit cent fois (j'en ons bonne mémoire)
Que l'Amour ç'te bêt'-là qu'vous nous faites sinoire,
Doit s'rrouver en minage.

LUBIN.

Oh ! oui : j' n'avons pas tort ,
J' te l'avons dit cent fois , & j' te l' disons encor ;
Pour en venir à bout , c'est là le startagème ;
Drès qu'alle est en minage , alle n'est pus la même,
Et c'est avec ça qu'on l'endort.

COLINETTE.

Oh ! bian , oh ! bian , laissais-nous faire ;
Allais , n' vous embarrassais pas ,
J' l'endormirons avec Lucas :
Mariais-nous ensemble , mon pere.

LUBIN.

Fi donc.

COLINETTE.

C' garçon vous fart avec fidélité :
S'il mouroit , ce s'roit bian dommage :
Faut bian avoir d' la charité.

LUBIN.

Oh ! qu'i' crève , s'il veut ; j' ferions un biau mariage !
Un garçon jardignier !

L A F É T E

C O L I N E T T E.

Eh ! bian ;

N'appellais-vous donc cela rian ?
De plus il est l' fillot du Seigneur du village.

L U B I N.

Il en est bian pus gras avec ç' bel avantage !
Si c' Garçon étoit riche , encor passe.

C O L I N E T T E.

Mais...

L U B I N.

Tian ;

Si tu m'en parles davantage ,
Hom ! sçais-tu bian ç' qu'il en arrivera ?
J'entrerons dans le grand vartige ;
J'assommerons Lucas , afin qu'il se corrige ,
Et je varrons après s'il te regardera.

C O L I N E T T E.

Je n' li parlerons pus , mon pere.

L U B I N.

Ça t'afflige ?

C O L I N E T T E.

Nennin , mon pere.

L U B I N.

Oh ! j' n'aurions qu'à voir ça.

Occupe-toi du jardinage :
Ces plantes languissent par faute d'arousage ;
Si tu ne les cultives pas ,
Tian , ça t' port'ra guignon , ma fille , & c'est dom-
mage :

Prends-y garde , ou tôt ou tard tu verras ;
Je n' t'en difons pas davantage.

SCENE VII.

COLINETTE, *seule.*

QU'ENTEND-il donc?i' me fait presque peur.
 Travaillons, arrosons pour éviter malheur.
 Jamais l'iau de ç' ruisseau ne me parut si claire ;
 Ce s'roit un mal de la troubler :
 Ma coëffure est bian simple ! il y fauroit mêler
 Queuqu' petite fleur printaniere.
 Ah ! qu' ça m' fait bian ! alles m'embellissent :
 Je sis jeune , & ces fleurs ne font que d'éclore ;
 Si j'en croyons ç' que nos Bangers disent ,
 Deux jeunesses qui s'approchont ,
 Paroissent pus jeunes encore.

SCENE VIII.

L'AMOUR, COLINETTE.

L'AMOUR, *tenant un bouquet.*

A (*Apart.*)
 AH ! voici Colinette ; il faut nous amuser ;
 Développons son cœur en la faisant jaser :
 Cette pauvre petite ignore
 Ce que c'est que l'Amour ; mais elle en sent l'effet.

(*A Colinette.*)

Il en faudroit aussi dans le corcet.

COLINETTE.

Ah ! ne m'approchais pas.

L'AMOUR.

Qui vous rend si peureuse ?

Vous devriez être plus courageuse ;

Vous savez que l'Amour me dit tout en secret.

COLINETTE.

C'est pour ça , v'là justement l'fait.

J'avons peur de l'Amour , & j' sçavons sa malice ;

Vous êt' amis , ainsi j' vous croyons dangereux.

L'AMOUR.

Que voilà bien un discours de novice !

COLINETTE.

V'là-t-i' pas qu'j' me tiant des discours outrageux !

On est ç' qu'on peur , voyais-vous.

L'AMOUR.

Quoi ! ma vue ?

Vous cause de l'effroi ! vous détournez les yeux !

Souffrez...

COLINETTE.

Laissez-moi-là.

L'AMOUR.

Vous voilà toute émue !

Je venois seulement vous offrir un bouquet.

COLINETTE.

Si ç' n'est pas Lucas qui me l' donne ,

Sçachais que j' n'en r'cevons d' parsonne.

L'AMOUR.

Que ce Lucas doit être satisfait !

D'AMOUR.

31

COLINETTE.

Mais c'est un bon garçon.

L'AMOUR.

Et qui vous intéresse ?

Qui trouvez-vous le plus beau de nous deux ?

COLINETTE.

Vos traits avont pus de délicatesse ;

Ceux de Lucas pourtant me plaisont mieux.

L'AMOUR.

(Il feint de s'en aller.)

C'en est assez ; je dois céder à son mérite.

(Il revient.)

Dans le fond, ce bouquet a bien de la fraîcheur.

COLINETTE.

C'est vrai.

L'AMOUR.

Je veux le voir auprès de votre cœur ;

Mal à propos la crainte vous agite ;

Laissez-moi l'attacher.

COLINETTE.

Eh ! mais... mais... mais vraiment !

L'AMOUR.

Laissez-moi faire, ma petite.

COLINETTE.

Ah !

L'AMOUR.

Vous ai-je fait mal ?

COLINETTE.

Oh ! que nanni.

L'AMOUR.

Comment !

L A F É T E

Qu'avez-vous donc ?

COLINETTE.

Rian , rian ; c'est qu'il palpite.

L' A M O U R.

Bon ! bon ! c'est une idée.

COLINETTE.

Oh ! non , non ; je le sens :

Mais ça me fait plaisir , & je vous en r'marcie.

L' A M O U R.

J'aime à trouver des cœurs reconnoissans.

COLINETTE.

Je n'sçavons ç'que ça signifie ;

Mais j'n'ons pus peur de vous , & j'sentons la de-
dans

Queuqu'chose qui parle , & qui nous çartifie.
Que vous n'voulais qu'mon bian.

L' A M O U R.

Oui : vous avez raison ;

Et je vous ferai favorable ,

Aussi-bien qu'à Lucas.

COLINETTE.

Ça s'roit bian agriable :

Mais là , Monsieu , parlais tout d'bon ;

Dir' moi , j'vous prie , êt'-vous bien véritable ?

Dame , escufais , j'vous demande pardon ;

Mais n'feriais-vous pas queuqu'frapon ?

Vous riais.

L' A M O U R.

Ne craignez rien ; pour vous je suis sincere.

Aimez-vous bien Lucas ?

COLINETTE.

D' A M O U R.

33

COLINETTE.

Oh ! oui :

Mais ce n'est point d'amour.

L' A M O U R.

L'Amour est si joli !

COLINETTE.

En vérité ?

L' A M O U R.

Je veux vous le faire connoître ;
Vous éprouvez son feu sans le sçavoir.

COLINETTE.

Hélas !

Tenez , cela pourroit bien être.

L' A M O U R.

Parlez ; que sentez-vous quand vous voyez Lucas ?

COLINETTE.

Dam , je s'rois fort embarrassée ,
Tout franc , à vous expliquer ça :
Quand je l'voyons , j'n'ons pus d'pensée ;
C'est comme un voulvari , ma tête est bouleversée ;
Je n'comprendons rien à ç'mal-là ;
D'un tas d' soupirs ma poitrine oppressée
N'peut renfermer mon cœur ; i' trotte , i' va ,
I' vian ; un moment i' s'arrête ,
Pour galoper après pus fort :
Si c'étoit queque effet de ç'te maleigne bête...
Car en bonn' foi c'est pis qu'un sort !
J'm'sens pâlir ; après çal'rouge m'monte ;
J'ons du courage , j'ons d'la honte ;

C

J'le r'gardons en m'cachant; j'voudrions approcher,
 J'voudrions fuir, & je n'pouvons marcher;
 J'voudrions li parler, & je n'pouvons rian dire;
 J'avons envi' d'pleurer, & j'avons envi' d'rire;
 Je n'sçavons si j'devons êtr' bian aise, ou m'fâcher :
 Mon esprit est toujours dans l'doute;
 Enfin finale j'n'y vois goute.

L' A M O U R.

Moi j'y vois clair : vous avez de l'amour.

COLINETTE.

Assurément ?

L' A M O U R.

Oui : depuis plus d'un jour.

COLINETTE.

Et lui ? Dit'-moi de queu maniere
 Pensais-vous qu'il nous aime ?

L' A M O U R.

Eh ! pourroit-il se faire
 Que pour vos sentimens il n'eût pas de retour ?
 L'amour & l'amitié rarement se répondent,
 On voit bien peu naître un accord si doux :
 Mais leurs couleurs & leurs traits se confondent,
 Lorsque l'on peint tout ce qu'on sent pour vous.

COLINETTE.

I' m'aim' donc bian ? J'en voudrions un gage.

L' A M O U R.

L'épreuve en est facile.

COLINETTE.

Et dir'-nous donc comment ?

L' A M O U R.

Il vous aime sincèrement,

S'il vous parle de mariage ;
Mais il éludera , s'il ne veut être amant
Que pour le simple amusement.

COLINETTE.

I' n'demand'ra pas mieux que j' soyons en minage :
Mais mon pere y voudra bouter empêchement.

L' A M O U R.

Je me fais fort de son consentement.

COLINETTE.

Le v'là , faites donc notre affaire.

S C E N E I X.

L'AMOUR , LUBIN , COLINETTE ,
LUCAS.

LUBIN , à *Lucas*.

A C H E V E ton ouvrage ; il faut qu'ces lieux
soient prêts
Dans eune heure au pus tard.

LUCAS.

J'allons nous mettre après.

LUBIN , à *Colinette*.

Acheve itou ç'qui t'reste à faire.

COLINETTE.

Oui , mon pere.

LUBIN , à *l'Amour*.

Ah ! j'vous trouvons à propos ;

C ij

Vous avais tant d'esprit, dit-on, qu'c'est un miracle.

Chacun vous r'garde ici comme un oracle,
Et j'vians vous consulter : voici l'fait en deux mots;
C'est au sujet d'Colinette.

COLINETTE.

Ah ! ma fine ,

J'lons déjà consulté.

L'AMOUR.

Qu'elle a l'oreille fine !

C'est un présage heureux.

LUBIN , à *Colinette*.

Va travailler pus loin ,

J'voulons li parler sans témoin.

[*À l'Amour.*]

Palsangué , c'est eun' petit' fille

Qui m'baille déjà du tintoin ;

A peine all' sort de la coquille ,

Et déjà , pargué , ça babille

Tout comme eun' grand' parsonne ; alle veut tout
sçavoir ,

Qui l'a pōndu , qui l'a couvé. Ça veut tout voir ,

Tout entendre ; morgué , du matin jusqu'au soir ,

All' nous fait des questions où je n'pouvons ré-
pondre.

Eh ! mon per' , d'où viant ci ? Eh ! mon per' , d'où
viant ça ?

J'n'entendons pus que ç'jargon-là ;

Jarni , ça commence à m' confondre.

L'AMOUR.

Elle cherche à s'instruire , & c'est bon signe.

LUBIN.

Oh ! non.

All' a donc bian du goût pour la science ?

Tout ça n'm'annonce rian de bon.

COLINETTE, à Lucas.

J'acoute.

LUBIN *se tourne, Colinette passe derriere son dos,
& se remet vite à sa place sans en être vûe.*

Hem !

L' A M O U R.

Plait-il ?

LUBIN.

Rian ; c'est qu'j'avons d'la défiance.

Avec eune fillette, ici, darnièrement

J'cautions, nous croyant seul.

L' A M O U R.

Eh bien ?

LUBIN.

Apparemment

Colinette s'étoit cachée ; alle m'attrappe,

Alle fait eun éelat de rire, & prestement

Comm' eun éclair alle s'échappe.

Qu'est-ç'que ça signifie ? Allons, instruisais-nous.

L' A M O U R.

Qu'un jour elle sçaura se cacher mieux que vous.

COLINETTE.

Oh ! j'vous répons bian d'ça.

LUBIN.

N'v'là-t-y pas pas qu'alle écoute ?

COLINETTE.

Je n'vous acoutons point, j'répondons à Lucas

Qui m'dit d'bian travailler.

L U C A S.

Sans doute ;

I' n'faut pas s'amuser.

L U B I N.

Parlons un peu pus bas :

Seroit-elle amoureuse ?

L' A M O U R.

Elle est assez gentille.

L U B I N.

Oh ! biau coup ; je n'pouvons la renier pour ma fille :

Queuqu'ça conclut ?

L' A M O U R.

Elle sçait tout charmer ;

Dès qu'on est en âge de plaire ;

On est en âge d'aimer.

Colinette est vive , elle est tendre ;

Un cœur que l'on contraint est souvent excité.

C O L I N E T T E.

Ah ! vous avais bian d'la bonté

D'parler pour nous.

L U B I N.

All' viant de tout entendre ,

La petit' Masque ! allons d'eun aut' côté.

[*A Lucas & Colinette qui se font des mines.*]

M'est avis que tous deux vous vous faites des meines

C O L I N E T T E.

Mon pere , point du tout.

L U C A S.

Oh ! je n'l'oserions point.

LUBIN, à Lucas.

Acoute , j'n'aimons pas les parsonnes si feines ;
Prends-y garde , Lucas , sois exact en ce point ;
Avec les yeux j'voyons que tu badeines ;
Mais moi j'plaisante avec mon poing.

COLINETTE.

Tout fin dret devant vous j'allons marcher , mon
pere.

LUBIN.

Non , non ; j'vous défendons de v'nir ;
Vous vouderias vrament jafer , & ne rian faire :
Reprenais vot' ouvrage , il est tems de l' finir :
Venais ici ; vous là : mais chantais l'un & l'autre ;
Ce sera feigne alors que vous n'vous dirais rian ,
Et qu' vous travaillerais.

COLINETTE.

Je ne chantons pas bian ,
Et je pardons la voix , quand j'entendons la vôtre.

LUBIN.

Oh ! ne barguignons point , ou sinon je varrons ,
Je serons à portée , & je vous entendrons :
Un seul instant si l'on s'arrête ,
Je r'vians avec un bon bâton :
Lucas , je te parlons d'eune magniere honnête :
Mais on n'est pas toujours aussi doux qu'un mouton.



SCENE X.

COLINETTE, LUCAS.

LUCAS.
COMMENT ferons-nous, Colinette ?
 COLINETTE.

J'nous regard'rons.

LUCAS

Ça n'fait pas d'bruit.

COLINETTE.

I' m'viant eun expédient ; l'occasion instruit.

LUCAS.

J'gagerions qu'il est bon à ra meine finette.

COLINETTE.

Je chanterons tout haut , & j'parlerons tout bas.

LUCAS.

C'est bian trouvé.

LUBIN, *dans la coulisse.*

Pourquoi ne chantais-vous donc pas ?

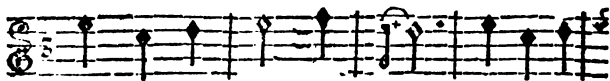
COLINETTE.

Nous charchons des chansons , mon pere.

LUBIN, *dans la coulisse.*

Allais toujours , point tant d'mistere.

LUCAS.



NE m'enten- dais- vous pas , Ma pe-ti-

D' A M O U R.

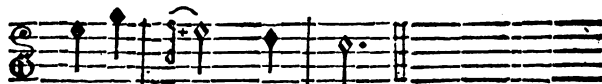
41



te Breu- net-te ? Si ma bouche est mu-

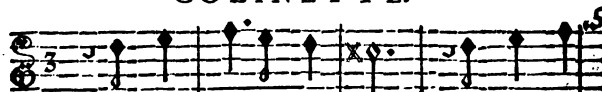


ette, Mes yeux ne le font pas : Ne

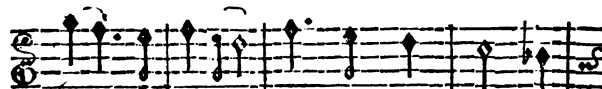


m'enten- dais- vous pas ?

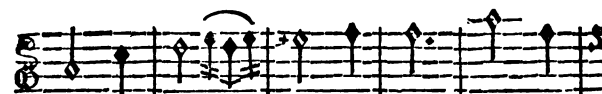
COLINETTE.



LE lan- gage des yeux Est d'un char-



mant u- fa- ge ; A deux cœurs bien é-



pris il offre mls ap- pas ; Mais à



quoi fait ç'lan- ga- ge ? (On parle.)

LA FÊTE

LUCAS.

Il est parti.

COLINETTE.

Non, le v'là qui nous r'garde.

LUCAS.

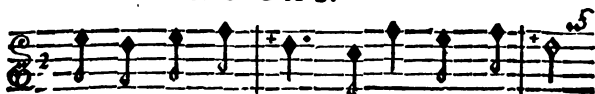
Oh ! ventreguenne !

COLINETTE.

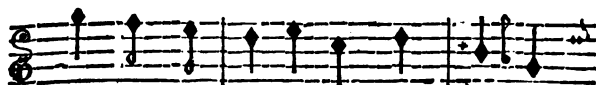


Prenons gar- de si l'on n'nous entend pas.

LUCAS.



L'Amoureuse ar- deur, L'argent & l'honneur,



Sont les trois mo- bi-les du monde,



Et sur eux tout notre es- poir se fon- de.



L'avare, en ferrant son ar- gent, Dit...

D A M O U R.

43

[*A demi-voix en parlant.*]

Ah ! Colinette , que t'es jolie !
T'es mon trésor , t'es ma folie.

[*Il chante.*]



L'ambi- tieux en dé-fi- rant....

[*Il parle à demi-voix.*]

Ah ! Colinette , queu bonheur ,
Si l'on trouvoit place en ton cœur !

[*Il chante.*]



Et l'Amou-reux en fou-pi- rant....

[*Il parle à demi-voix.*]

Colinette , si tu m'aimais bian ,
Tians , je n'vourois jamais d'autr' bian.

LUBIN *rouffe dans la coulisse.*

Hem, hem.

LUCAS *chante.*



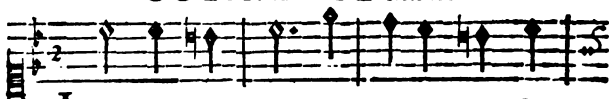
Tu-re , lu-re , lure & flon , flon , flon ,



Chacun a son ton & son al- lu, re.

LA FESTE

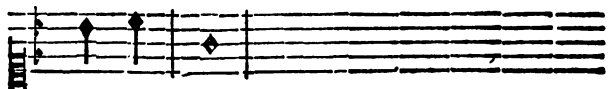
COLINETTE chante.



L'Aut'jour Ca- tin ap- parce- vant Guil-
Fu- rent s'ca- cher dar-riere un gros tas



laume ; L'aut'jour Guillaume ap- parce-
d'chaume ; Et pis tout bas Guillaum' dit

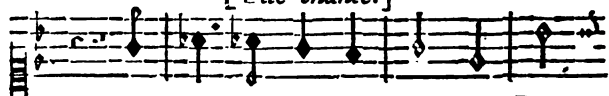


vant Ca- tin,
à Ca- tin.

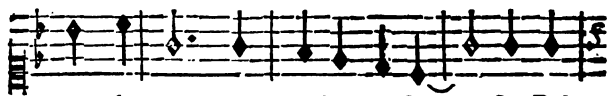
[*Elle parle à demi-voix.*]

Tians , Lucas , on a biau m'défendre
De m'trouver feulette avec toi ;
Je n'pouvons obéir , & je n'savons pourquoi
J'avons tant d'plaisir à t'entendre.

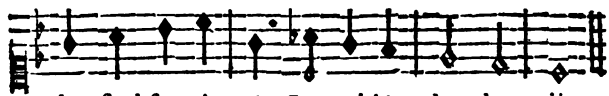
[*Elle chante.*]



Pis tout d'un coup Guillau- me D'un



peu plus près veut parler à Ca- tin : La Bel-



le fit d'fon cô- té , La moitié du che- min.

D' A M O U R.

45

L U C A S *chante.*

Même air , second Couplet dérimé.

Avanç' ta main.

COLINETTE.

Avance aussi la rienne.

L U C A S.

Morgué la v'là.

COLINETTE.

Tians , v'là la mienne itou.

L U C A S.

Tians , j'vourois bian , si tu voulois , ma chere.

COLINETTE.

Que vourois-tu ?

L U C A S.

J'vouderions la baiser.

[*Il parle à demi-voix.*]

Mais ça t'fâch'ra , peut-être.

COLINETTE *parle aussi à demi-voix.*

Oh ! non ;

Bais'-là , si tu veux , mon garçon.

L U C A S *baissant la main de Colinette ,
dit à demi-voix.*

Ah ! la jolie petit' menon !

Par la morguene , qu' v'là qu'est bon !

[*Il chante.*]

Pis tout d'un coup Guillaume
S'avance encor pour li baiser la main.

COLINETTE.

La Belle fit d'son côté la moitié du chemin.



[Elle donne encore sa main à Lucas en disant,
pendant qu'il la lui baise :]

Est-ce bian mon per' ?

LUBIN.

Fort bian : chantais toujours comm' ça.

COLINETTE , à Lucas.

Tu vois bian qu'il est toujours là :

N'badinons pas , il nous observe.

LUBIN.

Continuais donc.

LUCAS , baisant encore la main de Colinette.

Oui , nous y v'là.

COLINETTE.

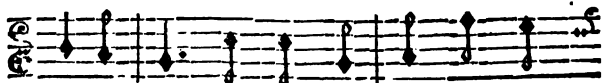
Finis , faut qu'j'ayons d'la réserve.



AH ! que l'a- mour paroît charmant , Quand on



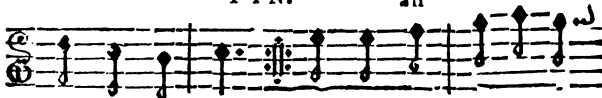
s'aime bien rendre- ment ! Tout devient un a-



mu'e- ment ; Pour un A- m t Un jour

F I N.

an



n'est qu'un mo- ment Cent & cent fois on se

D' A M O U R.

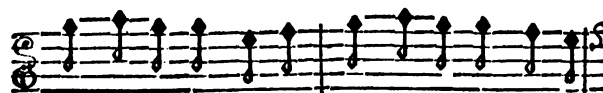
47



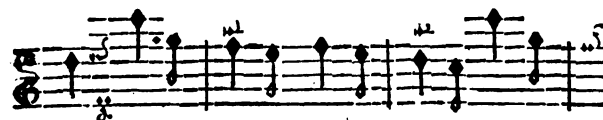
dit qu'on s'a- dore ; Nous en dou- tons pour qu'on



le dise encore : C'est un ra- vissement , Lorf-qu'a-



vec senti- ment Les re- gards prononcent le ser-



ment. L'élo- quence Du si- lence, Un fou-



rire Veut tout dire ; L'Amour , en bé- gay-



ant deux mots , Sçait te- nir les plus



jo- lis pro- pos. Ah ! que l'amour , &c.

L A F E S T E

L U C A S.

Même air.

N'envions point le sort des Grands ;
 Leurs plaisirs nous sont indifférens :
 On peut aimer dans tous les rangs ;
 L'Amour suffit au bonheur des Amans.

En blanc corcet , en petite cornette ,
 En jupon court , j'aime à voir ma brunette ;
 Un tas d'ajustemens ,
 Et de vains ornemens

Cacherait ses gentils agrémens.

COLINETTE ET LUCAS.

N'envions point , &c.

L U C A S.

La fortune

Importune :

Les Duchesses ,

Les Princeses ,

Pour jouer avec les Amours ,
 Se débarrassent de leurs atours.

COLINETTE ET LUCAS.

N'envions point les sort des Grands ;
 Leurs plaisirs nous sont indifférens :
 On peut aimer dans tous les rangs ;
 L'Amour suffit au bonheur des Amans.



L U C A S.

J'pouvons parler , ayons l'esprit tranquille.
 V'là ton per' tout là-bas au bout de ç't'espallier
 Avec l'jeune homme.

COLINETTE.

D A M O U R.

49

COLINETTE.

Oh ! oh ! ç'jeune homme est bian habile !

Par ma fi , j'crois qu'il est forcier :

Sçais-tu qu'il a d'viné que j't'aime ?

L U C A S.

Tu m'aimes , Colinette ! quoi ! ...

COLINETTE.

Eh ! oui, vraiment ; je n'm'en doutois pas , moi.

I' dit qu'tu m'aim' itou tout d'même ,

I' dit que j'nous aimons d'amour.

L U C A S.

I' r'a dit ça ?

Jarnigué j'en sommes bian aise !

COLINETTE.

I' dit qu'l'Amour est bian joli.

L U C A S.

Oui dà!

COLINETTE.

Et qu'i me l'f'ra connoître.

L U C A S.

Oh ! ne vous en déplaise ,

Ce s'ra moi.

COLINETTE.

Toi ! tu l'connois donc ?

L U C A S.

Aga !

Si je l'connois ! drès qu'j'ons vû Colinette ,

J'avons connu l'Amour.

COLINETTE.

Dis donc à la franquette.

Comme il est fait

L U C A S.

Tians , il est dans mes yeux.

D

**LA FESTE
COLINETTE.**

O ciel !

LUCAS.

Et dans mon cœur.

COLINETTE.

Avec ça t'es joyeux ?

LUCAS.

Oui, quand j'te vois, autrement ça m'fait rage.

COLINETTE.

J'savons un r'mède à ça.

LUCAS.

Quel est-il ?

COLINETTE.

C'est l'mariage.

LUCAS, à part.

On m' l'avoit dit : aye ! alle a lâché l'mot

Que j'craignons tant.

COLINETTE.

Qu'as-tu donc ?

LUCAS.

Ça m'assomme.

Parler d'mariage avec un honnête homme ;

[*A part.*]

Je m'souvians bian d'la l'çon , morgué je n'fis pas
fot.

COLINETTE.

Mais qu'as tu donc ? J'n'y pouvons rian con-
noître.

LUCAS.

Vous n'm'aimais pas.

COLINETTE.

Si fait.

LUCAS.

Nanni.

D'AMOUR:

51

COLINETTE.

Moi j'te dis qu'si :
Je l'dois sçavoir mieux qu'toi , peut-être.

LUCAS.

T'nais , quand on aim' queuqu'un , on n'agit pas
ainsi ,

Mademoiselle ; ou c'est qu'on a l' cœur traître.

COLINETTE.

Tu n'me crois donc pas ?

LUCAS.

Non.

COLINETTE.

Ah ! le vilain ingrat !

Il a r'fusé l'mariage ; i' n'fait d'moi nul état.

Eh bian ! oui , je n' t'aim' pas.

LUCAS.

Oh ! v'là c'en qu' c'est qu' les femmes !

Palsanguene avec leux doux yeux ,

All' sçavont allumer des flammes ,

Et c'est pour s'en gauffer : hom , je sis furieux ,

Je r'prends ma b'fogne , & je n' veux pus rian
dire.

COLINETTE , à part.

Eh bian ! la , n'v'là-t'y pas qu'à présent je soupire ?

Et j' sis fâchée itou d' le voir fâché :

A li mon cœur s'est attaché ,

Je n'le sens qu'trop. Ah ! queu martyrre !

[*Haut.*] Lucas.

LUCAS , à part.

Bon ! all' reviant ; tenons nor' fiar.

COLINETTE.

Lucas ,

Lucas.

D ij

LA FESTE

LUCAS, à part.

Morgué ! n'répondons pas.

[Lubin paroît dans le fond du Théâtre ,
& les écoute.]

COLINETTE.

Peur que mon pere n'nous surprenne ,
Chante donc.

LUCAS.

Non ; j'n'ons pus envi' d'chanter.

COLINETTE.

Eh bian ! il faut qu'j'en prenn' la peine.

Ait : L'autre jour le gros Colas.

Qu'j'aurons d'plaisir à sauter

A la fête du Village !

[Elle parle.]

Quoi ! tu ne veux pas répéter ?

Comment, tu boudes ?

LUCAS.

Oui ; j'enrage.

COLINETTE.

Va, Lucas, c'est que j'badinions.

LUCAS, sans regarder Colinette.

Tu me trompes.

COLINETTE.

Non.

LUCAS, sans la regarder.

Si.

COLINETTE.

Mais du moins l'on regarde.

LUCAS.

J'nous en baillerons bian de garde ;

J'te croirions, si j'te r'gardions.

COLINETTE.

R'aime ta Colinette ; allons , Lucas.

L U C A S , *sans la regarder.*

Friponne.

COLINETTE.

Eh ! bian ! je nous en allons donc.

L U C A S , *à part.*

S'en iroit-elle ? Au fond elle n'est pas trop bonne.

COLINETTE *fait semblant de s'en aller ,
passe de l'autre côté , & se trouve vis-à-
vis Lucas.*

Le nigaud qui croyoit que j'm'en allionstout d'bon!

L U C A S.

Tu m'attrapes toujours ; mais va, tians, j'te l'par-
donne ;

Pour fair' la paix , baill'-nous un p'tit baiser.

S C E N E X I I.

COLINETTE , LUBIN , LUCAS.

(LUBIN qui s'est approché doucement , avance
la tête au moment qu'ils vont s'embras-
ser , de façon que Lucas rencontre sa joue
au lieu de celle de Colinette.)

COLINETTE.

Miséricorde !

L U C A S.

Où fuir ?

LUBIN , *à Lucas.*

Je pense

D i i j

Que ça t'a paru bon.

COLINETTE.

Pourquoi vous aviser
D'nous acouter , aussi ?

LUBIN.

J'ons vû la manigance.

LUCAS *chante.*

Mi , mi , fa , re , mi ,

Chantais , mon ami.

LUBIN.

Oh ! c'est assez chanter ; i' faut maint'nant qu'tu
danse.

Oh ! n'espere pas échapper.

LUCAS.

Oh ! qu'nanni.

COLINETTE , *voulant fuir.*

Stapendant j'n'avons rien d'mieux à faire ;

LUBIN , *courant après Colinette.*

Tu prétends fuir itou ?

COLINETTE.

J'vous craignons , mon cher pere.

LUCAS , *voulant fuir.*

Sans doute.

LUBIN.

Doucement , je sçaurons t'attraper.

COLINETTE.

Quand vous vous bourais en colere ,
Tenais , vous n'êtes pas si biau que d'ordinaire.

LUBIN.

Enfin j'vous t'nons tous deux ; contais-nous vos
raisons.

Monsieu Lucas , c'est donc là l'jardinage

Dont vous baillais de si bonnes leçons ?

Eh ! mais ; alle promet pour son apprentissage.

D' A M O U R.

55

COLINETTE.

Est-ç'qu'i'gni avoit du mal à ce que je faisons ?

LUBIN.

La bonne piece avec son doux langage !

Ah ! si gni avoit du mal ?

COLINETTE.

Dam', ça s'roit bien dommage ;

Car c'est bian amusant.

LUCAS.

Mon bourgeois.

LUBIN.

Sans façon ;

Qu'on détaie d'ici.

LUCAS.

Mon maître.

LUBIN.

Ais-en eua autre.

COLINETTE.

Ah ! mon pere , Lucas est un si bon garçon !

LUBIN.

Oui , c'est le tian à toi ; mais ce n'est pas le nôtre.

SCENE XIII. & derniere.

**L'AMOUR, LUBIN, LUCAS,
COLINETTE.**

L'AMOUR.

QU'AVEZ-VOUS donc ? D'où vient tout
ce fracas ?

LUBIN.

All' se gobarge de son pere ;

D iv

J l'avons surprise encôr jasant avec Lucas.

LUCAS.

V'là bian d'quoi se mettre en colere !

LUBIN.

Que l'on décampe.

LUCAS.

Eh ! bian ! j'en ons peu d'embarras ;

Ici je n'fis r'venu que pour voir Colinette ;

Car morgué , ma fortune est faite.

LUBIN.

Comment ?

LUCAS.

Sur vous j'aurons le pas.

Mon parrein , l'Seigneur du village ,

Me fait son maître Jardignier ;

Tantôt en vous quittant j'ons trouvé ç't avantage.

L'AMOUR , à *Lubin*.

Lucas n'est plus à dédaigner :

Donnez-lui Colinette.

LUBIN.

Oui-dà , ça s'pourroit faire.

COLINETTE , à *Lubin*.

Vous voyais qu'à présent il est bian établi.

LUBIN.

Dans l'fond , Lucas , j'goutons assez ton caractère ;

Tu sçais vivre , d'ailleurs t'es un garçon polr ,

Et si tu m'as dit vrai , j'veux bian t'bailler ma fille.

COLINETTE.

Mon pere , grand merci.

LUCAS , à *part*.

(*A l'Amour*.)

Jarni qu'alle est gentille !

Je m'sens bian tenté.

L'AMOUR , bas à *Lucas*.

Songe à ce que tu feras.

L U C A S.

(Bas à l'Amour.) (Haut.)

Oui. Je n'somm' pas encor pressé d'être en famille.

L U B I N.

Tu n'en veux point ?

L U C A S.

Non morgué , j'n'en veux pas.

C O L I N E T T E.

Ah ! j'n'y tians pus , ça m'désespere.

L U B I N.

Comment ! morgué , quand j'te préfere. . .

L' A M O U R , à *Lubin*.

Si vous voulez qu'elle ait un époux de ma main ;

J'en connois un plus riche.

L U B I N.

L' l'épous'ra drès d'main ;

L' A M O U R , à *Colinette*.

En serez-vous bien aise ?

C O L I N E T T E , *en pleurant*.

Oh ! oui.

L U B I N.

Ç'pendant tu pleure.

C O L I N E T T E , *en pleurant*.

C'est d'plaisir ; mais n'faudra pas que j'demeure

Avec Lucas , déjà.

L U B I N.

Pourquoi ?

C O L I N E T T E.

T'nais , c'est que j'l'aimerions toujours maugré
moi-même ;

J'veux m'en aller bian loin , bian loin.

L U C A S.

Oh ! jarnigoi !

[A Colinette.]

N'souffrons pas ça. Vous sçavais que j'veus aime.

COLINETTE, *en sanglottant.*

A tes ... à tes discours j'avois ajouté foi.

Je n'oublierons jamais ta ... ta ... par ... parfidie ;

Ça fait l'malheur de ... de ... d'ma vie.

LUCAS.

Ouf ! je n'parmetterons pas qu'on fasse ç'mariag'-là :

J'fronseun' forise, on l'dit ; mais ça n'importe :

Qu'il en arrive ç'qui pourra ,

Sur les dangers mon amiquié l'emporte.

Sans Colinette enfin je n'vivrois pas content :

L'mariage n'a pus rian que j'craigne ;

J'épous'rons Colinette, & morgué j'l'aim'rons tant,

Qu'il fauroit qu'all' fût bien maleigne ,

Et qu'all' fût d'un penchant

Bian traître , bian méchant ,

Pour me jouer queuqu' tour indeigne.

L'Amour est un secret qui rend toujours chéri ;

Et c'est toujours la faute du mari ,

Lorsque sa femme le dédaigne ;

Tant qu'j'aim'rons bian , ce s'ra not' régne.

L' A M O U R , à Lucas.

Quelque jour tu feras fâché.

LUCAS.

Je n'vous entendons pus , morguene j' fis lâché :

Si j'avons Colinette , & qu'un galant l'approche ,

Tatiguene ... je n' dirons mot ;

A not' moitié je n'frons aucun reproche ,

A not' rival je n'baill'rons point taloche ;

Mais j'n'agiron pas comme un sot ;

D'amour & d'amiquié je r'doublerons la dose ;

Qu'un nouviau courtisan s'présente après, s'il ose ,

D' A M O U R.

59

Colinett' varra , jarnigoi ,
Si queuqu'un peut l'aimer mieux qu'moi.

L U B I N.

Je n'comprends rian à ça.

L' A M O U R.

(*A Lucas.*) De tout je suis la cause.
C'est où je t'attendois : va , Lucas , ne crains rien :
Colinette est sensible , & son ame est sans feinte ;
Avec simplicité sa tendresse s'est peinte ;

Je lui devois un cœur digne du sien :
J'ai voulu t'effrayer , pour éprouver le tien.

A présent il est tems de me faire connoître ;

Je suis l'Amour sous cet habit champêtre :
Faites votre bonheur , & vous ferez le mien.

L U B I N.

Oh ! pour stila c'est not' maître.

C O L I N E T T E.

Mon cher per', c'est donc là ç'te bêt' qui mord ?

L U B I N.

Sans doute.

C O L I N E T T E.

Alle paroît sous eune aimable forme.
Mon p'tit Lucas , éveillons-la si fort
Que jamais alle ne s'endorme.

L U B I N.

J'voyons vot' joie avec ravissement :
J'allons charcher les filles du village ,
Et les garçons itou , pour célébrer gaiment
L'heureux jour de vot' mariage.

L U C A S.

Ne perdais donc pas un moment,

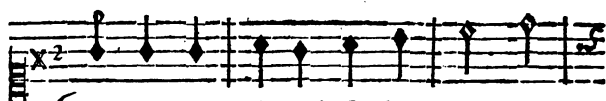
Du bonheur le plus pur devenez les modèles ;
Fixez-moi près de vous pour filer vos momens :

C'est bien souvent la faute des amans ,
Si je me ressouviens que je porte des aîles.

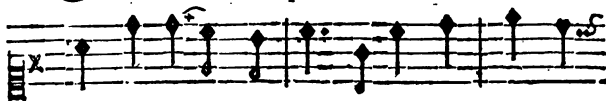
D I V E R T I S S E M E N T .

[*Les habitans du village & des hameaux voisins
viennent rendre hommage à l'Amour. Lucas &
Colinette paroissent en habit de noces ; l'Amour
les unit.]*

V A U D E V I L L E .



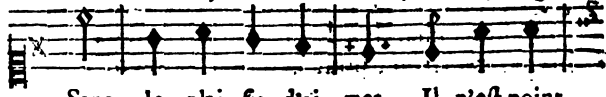
Chançons tous le plai-sir d'ai-mer : Ah !



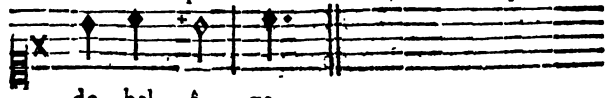
quel plaisir d'ai-mer ! Fil-le qui craint de



s'enflam-mer, Est bien de son villa-ge.



Sans le plai-sir d'ai-mer, Il n'est point



de bel â-ge.

D' A M O U R.

61

On voit Gothon se gendarmer :

Ah ! quel plaisir d'aimer !

Un Berger va bientôt calmer

Une humeur si sauvage.

Sans le plaisir , &c.

Pourquoi , dir-il , vous allarmer !

Ah ! quel plaisir d'aimer !

L'Amour a sçu tout animer ,

Et tout lui rend hommage.

Sans le plaisir , &c.

Le Bailli veut tout réprimer :

Ah ! quel plaisir d'aimer !

Quand il va chez lui s'enfermer ,

Il change de langage.

Sans le plaisir , &c.

Le Magister qui veut blâmer

Le doux plaisir d'aimer ,

Et d'autres qu'on n'ose n'ommer ,

Vont chanter à l'ombrage ;

Sans le plaisir , &c.

Gothon se laisse défarmer :

Ah ! quel plaisir d'aimer !

Et sent le desir s'allumer ;

Son Berger l'encourage.

Sans le plaisir , &c.

Leurs yeux ne font plus qu'exprimer ;

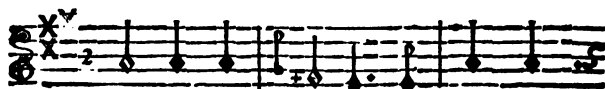
Ah ! quel plaisir d'aimer !

Ils chantent jusqu'à s'enrhumer ,

Chaque soir , au boccage ;

Sans le plaisir , &c.

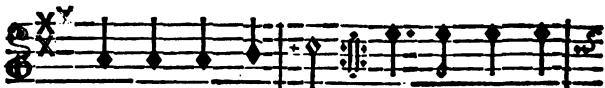
A U T R E.



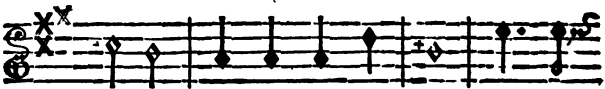
PAR un Di- manche, Mar- got, drès



le ma- tin, En cotte blan- che, Sus



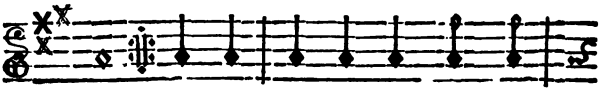
l'prunier d'not' voi- fin, Y croquoit la



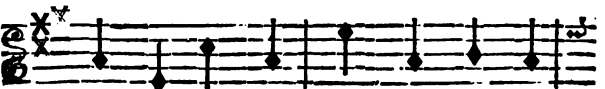
preune; Le voi fin paf- fa: Oh! la



belle Breune! Oh! que faites- vous



là? Se couons l'arbre, Secouons la



branche, Eh! oh! l'pied, haut, Ma p'tit' m'a-

D' A M O U R.

63

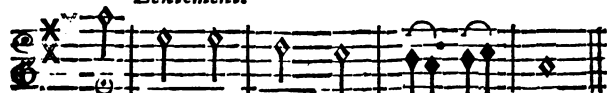


mi', Ma p'tit' cot' blai', Ma p'tit' Mar-



g'rit, Ma p'tit' Mar-got, Le fruit tom- b'ra.

Lentement.



Ah ! Ne j'tez pas Marg'ritte à bas.

Ah ! la friponne !
 Ah ! vous nous volais donc !
 Mais j'te pardonne,
 Et de tout j'te fais don ;
 Pour tout je n'te d'mande
 Qu'un baiser mignon,
 Et la p'tit' friande
 Ne répondit pas non.
 Secouons l'arbre , &c.

Vlà la fillette
 Qui tombe dans ses bras ;
 Mais la pauvrete ,
 All' ne se blessit pas :
 Oh ! Monfieu , dit-elle ;
 J'vous pri' de m'laisser :
 La voyant si belle ,
 I voulit l'embrasser.
 Secouons l'arbre , &c.

54 LA FESTE D'AMOUR.

On se fatigue
De résister en vain ,
Et moitié figue ,
Et puis moitié raisin ,
All' rendit l'oreille :
Deux baisers il prit ;
Et plein eun' corbeille ;
Al' remportit du frit.

Secouons l'arbre ,
Secouons la branche.
Éh ! oh ! l'pied , haut ,
Ma p'tit' , m'ami' ,
Ma p'tit' cor' blanche ,
Ma p'tit' Marg'rit' ,
Ma p'tit' Margot ,
Le fruit tomb'ra , ah !
Ne j'tez pas Marg'rit' à bas.

F I N.

Le Privilège général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1755 , & a été enregistré le 16 Mai suivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N^o. 321. fol. 356.

LA FÊTE
DE PLUTON,
DIVERTISSEMENT,
EN TROIS ACTES ET EN PROSE,
MÊLÉ DE VAUDEVILLES:

Représenté pour la première fois le 6. Mars 1765.
sur le Théâtre du Sieur NICOLET
A LA FOIRE S. GERMAIN.

Par M.^{G.}_A DELAUTEL, premier Violon de
son Orchestre.



A PARIS;

Chez CLAUDE HERISSANT, Imprimeur-Libraire,
rue neuve Notre-Dame, aux trois Vertus,

M. DCC. LXV.
Avec Approbation & Permission.

PERSONNAGES.

PLUTON,	<i>M. Constantin.</i>
PROSERPINE,	<i>Madame Houffet.</i>
MINOS,	<i>M. Houffet.</i>
EAQUE,	<i>M. Dutac.</i>
CARON,	<i>M. le Roux.</i>
COULEUVRINE,	<i>Mlle Dormesson.</i>
ORPHÉE,	<i>Mlle Duhamel l'aînée.</i>
EURIDICE,	<i>Mlle Duhamel la jeune.</i>
UNE PROCUREUSE,	<i>Mde Nicolet.</i>
UN HOMME en béquilles,	<i>M. Dubut.</i>
Un autre en béquilles & jambe de bois,	<i>M. Becquet.</i>
UN DISSIPATEUR,	<i>M. Sallé.</i>
DEUX POISSARDES,	<i>Mlles Devillé & Duhamel.</i>
UN GASCON,	<i>M. Leger.</i>
LUCRECE,	<i>Madame le Clerc.</i>
UN FINANCIER, Amant rebuté,	<i>M. le Roux.</i>
UNE PRUDE,	<i>Mlle d'Aubigny.</i>
LINDOR,	<i>M. Leger.</i>
SAMAITRESSE,	<i>Mlle Coqueret.</i>
UNE FEMME rebutée,	<i>Mlle Garnier la jeune.</i>
UN HUISSIER-AUDIENCIER,	<i>M. Leger.</i>
GUEULARDET, Avocat,	<i>M. Dubut.</i>
UN HUISSIER à baguette,	<i>M. Sallé.</i>
UN GREFFIER,	<i>M. Lionnois.</i>
NICOLAS, Payfan grossier,	<i>M. Becquet.</i>
MICHAUT, Charlatan,	<i>M. le Roux.</i>
UN POETE,	<i>M. Houffet.</i>
UN MUSICIEN,	<i>M. le Roux.</i>
ASTAROT,	<i>M. Sallé.</i>
LES TROIS FURIES.	
LES TROIS PARQUES.	
CERBERE.	
Troupes d'OMBRES mâles & femelles.	

La Scène est aux Enfers.

PIECES DE THEATRE.

COMEDIE ITALIENNE.

De M. SEDATINE.

L'Anneau perdu & retrouvé, le 20 Août 1764. . . 1 liv. 4 f.

Rose & Colas, Comédie, le 8 Mars 1764. . . 1 liv. 4 f.

Le Roi & le Fermier, 3 Actes, en Nov. 1762. 1 liv. 4 f.

Le Jardinier & son Seigneur, . . . 1 liv. 4 f.

L'Huitre & les Plaideurs, . . . 18 f.

On ne s'avise jamais de tout, . . . 1 liv. 4 fols.

Le Diable à quatre, Opéra-Comique, . . . 1 l. 4 f.

Blaise le Savétier, Opéra-Comique, . . . 1 l. 4 f.

De M. GARNIER.

L'Inconstant fixé, Août 1764. . . 1 liv. 4 f.

De M. ANSEAUME.

Mazet, Comédie en deux Actes, . . 1 liv. 4 fols.

L'Isle des Foux, Comédie en deux Actes, 1 liv. 4 fols

De M. QUENTANT.

Le Maréchal ferrant, avec les Airs gravés. . . 1 l. 4 f.

De M. ***

Le Bucheron ou les trois Souhairs, Comédie en un Acte, mêlée de chant. La musique de M. Philidor, 1 l. 4 f.

L'Ouvrage du cœur, au sujet de la Paix, Juin 1763, . . 12 f.

De M. FRAMERY.

Nannette & Lucas, Comédie en un Acte, . . 1 l. 4 f.

De M. DE LA GRANGE.

Le bon Tuteur, Comédie, , , . . 1 liv. 4 fols.

Phaëton renversé, in-12. . . 1 l. 4 f.

De M. LE MONNIER.

La Matrone Chinoise, Comédie, . . 1 liv. 4 f.

Catalogue de Musique qui se trouve chez HERISSANT, rue Notre-Dame.

De M. MONCENY.

Le Roi & le Fermier, Partition, . . . 15 l.

Les airs détachés, . . . 1 l. 16 f.

Rose & Colas, Partition, . . . 12

Les airs détachés, . . . 1 l. 16 f.

De M. B.

L'Anneau perdu & retrouvé, Partition, . . 12 l.

Les airs détachés, . . . 1 l. 16 f.

De M. PHILIDOR.

Les airs détachés de *L'Huitre & les Plaideurs*, . . 12 f.

Théâtre de la Poire & des Boulevards.

De M. DELAUTEL.

- La Fête de Pluton*, - - - - - 1 l. 4 s.
Les deux Commères, - - - - - 1 l. 4 s.
Le Forgeron, Opera bouffon, Parodie du Maréchal. 1 l. 4 s.
Finfin & Lirette, ... 15 sols.
Le départ interrompu, ou les Amours nocturnes, 12 s.

De Mlle DUHAMEL.

- L'Agnès*, le 26. Avril 1763. 12 sols.

De M. TACONET.

- L'Ecole Villageoise*, le 10 Décembre 1763. . . .
Le Bon Ami, ou le Bal de Vincennes, en Décembre 1763.
Les Rivaux heureux, ou les caprices de l'Amour, 12 s.
L'Anglois à la Foire, en 1763. 12 sols.
Les bonnes Femmes mal nommées, 7 Mars 1763. . . 12 sols.
Le Compliment de Nicette, représenté le 3 Févr. 1763. 12 s.
Le Bouquet de Louison, ou la Sérénade de Village, 1 l. 4 s.
Le Juge d'Anieres. 15 sols.
L'impramptu du jour de l'An. 15 sols.
Le Savetier Avocat, en Octobre 1763. 15 sols.
Mémoires d'un Frivolite, en deux parties. . . . 1 l. 4 s.

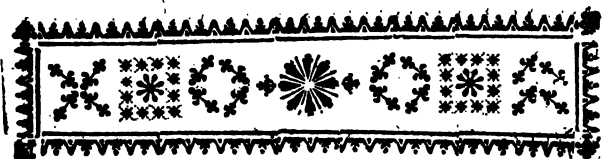
De M. ARNAUD.

- Le Savetier dupé, ou les Amours de Jérôme*, 12. sols.

De M. LE CHEVALIER DE L'AIGLE.

- Les Revers de l'Amour*, 3. Février 1764. 1. liv. 4. s.
Pierrot, Roi de Cocagne, - - - - - 12 sols.
Le Bienfait récompensé, ... 12 sols.
Alequin Soldat Magicien, ou le Canonier, 12 sols.
La Vie & les Aventures surprenantes de Robinson Crusoe,
nouvelle Edition avec figures in-12. 3 vol. 7 liv. 10 s.
Le Bachetier de Salamanque ou les Mémoires & Aventures
de Dom Chérubin de la Ronda, par M. Le Sage, nou-
velle Edition avec figures in-12. 3 vol. 7 liv. 10 s.
Histoire de Mademoiselle Laure, ou la Fille devenue raison-
nable, 1764. 2 vol. in-12. broché, ... 2 l. 10 s.
Le Code de l'Amour, ou les Décisions de Cithère, in-12.
2 vol. broché, ... 2 l. 10 s.
Chimerande ou Antigrec, ... 1 liv. 4 s.
L'Eclipse moderne, ... 1 liv. 4 s.
Le Pêcheur cru Norvégien, - - - - - 12 sols.
Nouvelle Méthode curative pour les Maladies vénérienne,
in-12. 1 liv. 4. s.

Le Chanonnier Français, ou Recueil de Chansons & Vaudevilles & autres Couplets choisis, avec les Airs notés, à la fin de chaque Recueil, (in-12.)



LA FÊTE
DE PLUTON,
DIVERTISSEMENT.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente l'entrée des Enfers.
On voit le fleuve Achéron & la barque
de Caron. Cerbere enchaîné est auprès
de la porte.*

CARON.

AIR : *Une jeune Batelière.*

JE suis du sombre rivage
L'impitoyable Nocher ;
Songez à vous dépêcher ,
Mortels , pour le grand voyage ,
Qui veut passer l'Achéron ?
Voici la barque à Caron.

A

2 **LA FESTE DE PLUTON,**

Mais il faut me satisfaire....
Que l'or a d'emplois divers !
Pour entrer même aux Enfers
Ce métal est nécessaire.
Qui veut , &c.

Tour à tour ici je passe
Jeune ou vieux , Prince ou Manant :
Chacun paye également ;
Et je ne fais point de grace.
Qui veut , &c.

C'est pour aller à Cithère
Qu'à Paris on passe l'eau :
Quand on vient dans mon bateau ;
C'est bien pour une autre affaire.
Qui veut , &c.

Personne encore ! Je ne fus jamais si désœuvré ;
A quoi diable s'amusent les Médecins là - haut ?
Il faut qu'ils soient tous en ribotte... Ah ! voici
des chalands à la fin.

S C E N E I I .

**CARON, TROUPE D'OMBRES mâles
& femelles.**

(Les femmes poussent de longs soupirs.)

CARON.

AIR : Talaleri , talaleri.

Pourquoi donc toutes ces alarmes ?
Vous pleurez ; vous baissez les yeux.
Bon, bon, vous secherez vos larmes ;
Lorsque vous connoîtrez ces lieux.

DIVERTISSEMENT.

3

Bientôt je vous entendrai dire :
Talaleri , talaleri , talalerire.

AIR : *C'est à toi, mon Camarade.*

CE séjour , on peut m'en croire ,
Est le centre du repos ;
De plus on vient pour y boire ,
Boire , boire :
On vient pour y boire l'oubli de ses maux.

Quand vous aurez bû seulement deux ou trois
verres du fleuve d'Oubli , je veux vous voir aussi
gaillards que moi. Par ma foi , vous ne pouviez
arriver plus à propos. C'est justement aujourd'hui
qu'on célèbre la naissance de notre bon Roi.

UNE FEMME.

AIR : *Mon cœur t'engage ici sa foi.*

PUIS-JE , hélas ! me voir loin de vous ,
Cher époux , cher époux ,
Vous que mon cœur adore ?
Ah ! je n'aimois que vous ,
Qui , cher époux
Que j'aime encore.
Puis-je , hélas ! me voir loin de vous.

CARON *brusquement.*

Allons , allons , finissez toutes ces jérémiades ,
& partez.

L'OMBRE *apercevant Cerbere.*

Ah ! quel monstre affreux ! Par où passer ?

CARON.

Vous n'avez que deux chemins à choisir. Cette
porte ou ce sentier.

A ii

4 LA FESTE DE PLUTON,

L'OMBRE.

Cette porte ?

CARON *plaisantant.*

Oui , si vous avez été exactement fidelle à votre mari : sans cela monsieur Cerbere pourroit bien ne faire qu'une bouchée de votre personne.

(Elle prend le sentier. Les autres femmes la suivent.)

CARON.

Haï, haï.

L'OMBRE.

Ce n'est pas que j'aye rien à me reprocher, !

CARON.

Oh ! non.

L'OMBRE.

Mais que sçait-on ? S'il alloit se méprendre,

(Elles entrent aux Enfers.)

S C E N E III,

CARON , OMBRES grotesques , BE-
QUILLARDS, JAMBES DE BOIS ,
MANCHOTS , &c.

CHŒUR.

ET vogue la galere ,
Tant qu'elle , tant qu'elle ;
Et vogue la galere ,
Tant qu'elle pourra voguer.

DIVERTISSEMENT.

CARON.

Oh ! oh ! voici des figures grotesques qui n'engendrent pas de chagrin. Comment , diable ! ce sont de vrais boure en trait : ils feront les héros de la fête.

UNE OMBRE *en béquilles.*

AIR : *Et vogue la galere.*

Quand on vient sur la terre ,
C'n'est que pour en sortir ;
Riche , ou dans la misère ,
Il faut toujours partir.
Et vogue la galere , &c.

L'homme opulent enrage
A son dernier moment.
Le pauvre bien plus sage
S'en moque , & part gaiement.
Et vogue , &c.

UNE OMBRE *en béquilles , avec une jambe de bois.*

Ma femme étoit un diable ,
Grondant soir & matin.
Quel sort plus misérable !
M'en voilà quitte enfin.
Et vogue , &c.

Je suis mort de détresse ,
Et parti guillieret.
Moins on a de richesse ,
Moins on a de regret.
Et vogue la galere , &c.

(*Ils entrent tous.*)

5 LA FESTE DE PLUTON;

SCENE IV.

CARON, L'OMBRE d'un Dissipateur.

CARON.

AIR : *Belle brune*

Quelle audace ! (*bis.*)
Vouloir passer sans payer !

L'OMBRE.

Hélas ! Caron , fais-moi grace.

CARON.

Quelle audace ! (*bis.*)

L'OMBRE.

Je n'ai pas un double.

CARON.

Tant pis pour toi.

L'OMBRE.

AIR : *Une nuit ronflant à merveille.*

J'eus pourtant jadis des richesses ;
Mais , hélas ! mes sottes largesses
En ont bientôt trouvé la fin.
J'aimois le jeu , le vin , les femmes :
J'avois pour amis des infâmes ,
Qui jour & nuit les dez en main
S'enrichissoient de mon butin.
De plus un jour une maîtresse ,
Pour qui j'étois plein de tendresse ,

DIVERTISSEMENT.

7

M'emportant deux cent mille francs ,
Me laissa sec & sur les dents :
Et moi , malgré ce coup funeste ,
Je m'en fus jouer de mon reste
Mais j'éprouvai que le plaisir
N'est qu'à deux pas du repentir.

Je découvris une Nymphe dont je m'entêtai.

AIR : *La Fustemberg.*

APRÈS cette découverte ,
Loin de pouvoir songer
A me corriger ,
Chaque jour de perte en perte
Il fallut encore me plonger.
Pour nipper la Princesse ,
J'empruntai , je fis biller , promesse :
Bientôt en effet
J'eus le secret
De lui donner cabriolet.
Je bravai même deux ans
Huissiers , Sergens ;
Mais vainement.
Certain Marchand ,
Las d'attendre sans cesse ,
Me fit sans façon
Mettre en prison ;
C'est-là qu'enfin
J'ai fini mon destin.

CARON.

Qu'est-ce que cela me fait à moi ?

L'OMBRE.

J'espère , mon cher Caron , que tu auras quel-
que égard....

2 LA FESTE DE PLUTON,

CARON.

Hors d'ici.

L'OMBRE.

Eh voilà tant qui te payent. Laisse-moi passer par dessus le marché.

CARON.

Par la morbleu, si tu m'as fais prendre ma raine....

SCENE V.

CARON, troupe d'OMBRES.

UN GASCON *se tirillant avec deux Poissardes qui lui disputent le passage.*

EH ! sandis, monfu Macaron, boyez un peu qui l'on put être, & faites diligence.

CARON.

Et quel es-tu, chetif mortel, pour me parler de la sorte ?

LE GASCON.

Jé suis lé Vicomte de Bravagnac. Cape de bious cela crie vengeance. Eh quoi ! lé Saigneur Pluton n'a-t-il pas lé moyen dé faire construire une barque pour les gens dé qualité ?

CARON.

Que né disiez-vous cela plutôt ? il y auroit songé.

LE GASCON.

DIVERTISSEMENT.

LE GASCON.

Jé né puis mé voir plus long-tems és main dé cette canaille. Cadédis ! mon cher , j'aimérois mieux , Diou mé damne , être à la place dé vostre monsieur Iquecion.

I^{RE} POISSARDE.

Eh bien , vas y , perroquet de Montfaucott.

II. POISSARDE.

Ah ! Javotte, t'es une mal apprise. Est-ce ti comme ça qu'on accueille un Vicomte ?

I^{RE} POISSARDE.

Lui, Vicomte ! tiéns, tu nē remets pas ce marlan de la rue de la Mortellerie, qui en attendant une succession qui est encore à venir , mangeois là à l'auberge à trois sels par tête ?

II. POISSARDE.

Ah mon guieu , combien il a usé de cure-dents !

LE GASCON.

La maudité race qué ces pérites gens !

II. POISSARDE.

N'vous fâchez donc pas comme ça , Monsieur. Vous êtes si genti quand vous riez.

I^{RE} POISSARDE.

Oui , il est beau comme un puits ; il ne lui manque plus qu'une corde.

10 LA FÊTE DE PLUTON,

II. POISSARDE.

Eh tai-toi donc. Il est venu par cette voie-ture-là.

CARON.

Partez , partez , vous aurez tout le loisir de disputer là-bas. (*Appercevant Proserpine.*) Oh ! oh ! voici la daronne.

(*Il va auprès de sa barque.*)

S C E N E VI.

PROSERPINE , COULEUVRINE.

COULEUVRINE.

Non , Madame , je ne me tairai point que vous ne parliez. Votre discrétion m'offense. Vous doutez de la mienne apparemment.

PROSERPINE.

J'aurois tort ; je l'ai trop éprouvée pour cela.

COULEUVRINE.

Eh bien , que n'en usez-vous encore ?

AIR : *Que je suis à plaindre !*

Je ne conçois rien à votre tristesse.

Qui peut causer vos regrets ?

D'une fête qui tous nous intéresse ,

Je ne vois ici que les apprêts.

DIYERTISSEMENT.

41

PROSERPINE.

Ah ! ma chere Couleuvrine, que le sort d'une femme entraîne après soi de disgraces

COULEUVRINE.

Mais c'est selon l'emploi qu'elle en fait. Le vôtre n'est ni bon ni mauvais. Monsieur Pluton votre mari vous idolâtre. Il est vrai que c'est toujours un mari, & même fort laid : mais enfin ses complaisances vous dédommagent, il ne vous gêne en rien ; vous commandez en Reine.

PROSERPINE.

Pas toujours.

COULEUVRINE.

Jusqu'à présent je n'ai point encore vu . . .

PROSERPINE.

Non ; mais tu vas peut-être voir aujourd'hui mon autorité bien déchue.

AIR : Du Cap de Bonne-Espérance.

BELPHEGOR devoit sur terre
Eprouver pendant dix ans,
Si l'état d'époux peut plaire . . .
Il revient avant le tems.
Vexé par certaine Dame,
Qu'il a pris là-haut pour femme,
Il vient d'en faire un rapport
Qui va nous faire grand tort.

Comme on n'attendoit que son arrivée pour

B ij

72 LA FESTE DE PLUTON;

juger cette affaire, qui traînoit depuis long-tems, si-tôt que mon mari l'a apperçu, tous les préparatifs de sa fête ont été suspendus. Il vient de faire convoquer tous les Etats du Royaume; & dans une heure au plus tard il va tenir séance. Quel affront pour moi, si cette malheureuse cause est jugée à notre désavantage!

COULEUVRINE.

Non, non, je crois le Seigneur Pluton trop galant pour cela.

PROSERPINE.

Tu ne le connois pas comme moi. Depuis la tentative qu'a faite Pyrrhoüs pour m'enlever d'ici, il n'est mauvais procédé que sa jalousie ne lui suggere contre moi; & comme il me soupçonne d'avoir eu part au projet de cet enlèvement, il va, pour se venger, saisir avec joie cette occasion de m'humilier.

COULEUVRINE.
Voici déjà un troupeau de femmes qui s'assemblent.



S C E N È VII

PROSERPINE, COULEUVRINE,
L'OMBRE D'UNE PROCUREUSE,
troupe d'OMBRES.

L'OMBRE DE LA PROCUREUSE.

AIR: *Già che ti vuol sì misero.*

Dans quelques instans,
Aux époux mécontents

DIVERTISSEMENT. 13

Pluton donne audience.

Ils espèrent d'avance.

Gagner la cause avec dépens.

Grande Reine, daignez prendre notre défense.

PROSERPINE.

Mes enfans, la cause est commune, & me tient
peut-être plus au cœur qu'à vous ; mais je ne vous
donnerai point une fausse joie. Les terns sont chan-
gés ; & depuis certaine aventure . . . mon crédit
est bien tombé. Je ne puis du tout compter sur
mon mari.

LA PROCUREUSE.

Il est jaloux peut-être ?

PROSERPINE.

A l'excès.

LA PROCUREUSE.

Ah, quelle joie !

PROSERPINE.

Pourquoi donc ? Je vous dis que mon mari est
un mauffade.

LA PROCUREUSE.

De mieux en mieux.

PROSERPINE.

Mais point du tout.

LA PROCUREUSE.

Vous avez des Juges-ici-bas ?

PROSERPINE.

Oui, Trois.

16 LA FESTE DE PLUTON,

PROSERPINE *jouant la pudeur.*

Ciel ! que me proposez-vous ?

LA PROGUREUSÉ *riant.*

Ah, ah, le trait est charmant : j'aime assez cependant la pudeur dans les Enfers. Ecoutez-moi. Je ne dis point que le parti violent soit toujours le meilleur ; il n'est pas de règle sans exception , mais il peut le devenir selon l'exigence des cas. Il est quelquefois dangereux de vouloir s'élever, ou du moins de le faire trop paroître. Quand une femme veut dominer, c'est alors qu'elle doit, pour parvenir à ses fins, en témoigner moins d'envie. Dans les combats, la ruse a souvent gagné plus de batailles que la force ouverte. Ces distinctions dépendent des différens esprits auxquels on a affaire. Vrai Caméléon, une femme doit savoir prendre toutes les formes que l'occasion requiert ; tantôt commander, tantôt supplier, sur tout avoir le don des larmes. Ah, le merveilleux talent pour une femme ! Un mari vous refuse-t-il une partie projetée avec des amis, aussitôt une migraine, une toux, une vapeur de commande viennent à votre secours. Votre voix est foible, vos yeux battus, vous jouez le tragique ; il s'attendrit ; une larme vous échappe, voilà mon benêt au désespoir de ses refus ; il sanglote lui-même, & vous conjure d'accepter cette partie, que pour lors vous feignez de rejeter vivement, quoiqu'au fond vous en mouriez d'envie. (*finement.*) Hem ?...

COULEUVRINE

COULEUVRINE *étonnée.*

AIR : *Nous jouissons dans nos hameaux.*

QUEL esprit vif & lumineux !

PROSERPINE *enchantée.*

Quel trésor de science ?

Personne en ce genre épineux

N'eût tant de connoissance.

LA PROCUREUSE.

L'art de gouverner les maris

N'est point un art frivole.

PROSERPINE.

Qui vous l'apprit si bien ?

LA PROCUREUSE.

Paris.

C'est-là la grande école.

Je veux, à mes heures perdues, vous donner quelques leçons.

PROSERPINE.

Ah ! ma chère amie, que ne vous ai-je connue plutôt ? vous auriez été, comme vous allez l'être désormais, mon conseil & mon oracle. Que vos sages avis m'auroient épargné de traverses ! Car enfin j'étois si jeune lorsque Pluton m'enleva, qu'il n'est pas étonnant que je sois encore neuve sur bien des matières. On n'acquiert pas ici grande expérience. Mais je ne veux plus vous quitter ; vous serez ma compagne, ma directrice, ma...

LA PROCUREUSE.

Vous m'honorez infiniment. Pardon si je vous

18 LA FESTE DE PLUTON.

interromps ; mais le temps presse , songeons à nous. De grace encore un petit éclaircissement touchant notre affaire. Que pensez-vous de nos Juges ? Quelle espèce d'êtres croyez-vous qu'ils soient ?

PROSERPINE.

Assez singuliers.

LA PROCUREUSE.

Peut-on faire quelque fond sur eux ? Ont-ils un cœur qui donne quelque signe de vie ?

AIR : *Où allez-vous , M. l'Abbé.*

Parmi ces trois graves Messieurs ,
Ici comme par-tout ailleurs ,
N'est-il point quelque dupe....

PROSERPINE.

Hé bien ,

LA PROCUREUSE.

Partisan de la jupe ?
Vous m'entendez bien.

PROSERPINE.

Eaque ne s'occupe que de sa place.

LA PROCUREUSE.

Tant pis vraiment.

PROSERPINE.

Rhadamante est fort souvent absent. Comme son district est sur les frontières , il y est presque toujours relégué. Pour Minos , il y a moins à dé-

seespérer. Le sexe ne lui déplaît point. Je dirai plus, je le soupçonne d'être fort sensible.

LA PROCUREUSE.

Hom. Soupçonner n'est qu'une conjecture, & vous pourriez bien vous tromper à l'apparence.

PROSERPINE.

Eh bien, puisque vous m'arrachez mon secret, vous le sçavez. Mais soyez discrète. Minos m'adore. Il m'en a fait avant-hier la déclaration. J'ai pensé en pâmer de rire.

LA PROCUREUSE.

Ah, quel bonheur ! Nous voilà sauvées.

PROSERPINE.

Que dois-je faire ? Allons, conseillez-moi.

LA PROCUREUSE.

Au fait, au fait, Madame. Mandez sur le champ, & vite, un tête à tête avant l'audience, en tout bien & tout honneur s'entend.

PROSERPINE.

Couleuvrine, cours chez lui de ce pas. Qu'il se rende ici, je l'attends.

LA PROCUREUSE aux Ombres.

Vous, laissez-nous un moment.

SCENE VIII.

PROSERPINE , LA PROCUREUSE.

LA PROCUREUSE.

OH ça , Madame , parlons à cœur ouvert ; je crois mériter votre confiance. Il s'agit ici de gagner notre cause , ou d'être couvertes d'un opprobre éternel.

AIR : *L'autre nuit j'aperçus en songe.*

Je sens que l'entreprise est grande,

PROSERPINE.

Vraiment je ne le *sens* pas moins ;
Aussi je *compte* sur vos soins.

LA PROCUREUSE.

D'accord ; mais pour vous j'appréhende...

PROSERPINE.

Et quoi ?

LA PROCUREUSE.

Qu'un scrupule indiscret
Ne gâte ce que j'aurai fait.

PROSERPINE.

Moi , du scrupule en pareil cas !

LA PROCUREUSE.

Eh , eh ! Minos va sentir l'étendue du service
qu'il vous rendra. Toute peine vaut salaire. Il

DIVERTISSEMENT, 11

exposera ses clauses. La pudeur d'abord se gendarme....

PROSERPINE.

Oh que non.

LA PROCUREUSE.

On se rappelle qu'un mari nous aime.

PROSERPINE.

Lui m'aimer !

AIR : Reçois dans ton galetas

Il est trop indifférent.

LA PROCUREUSE.

Craignez cette inférence.

C'est un piège qu'il vous tend.

PROSERPINE.

Non , non.

LA PROCUREUSE.

J'ai de l'expérience.

Cette froideur ne part jamais

Que d'un principe fort mauvais.

Ainsi , croyez-moi. Si elle est feinte , il veut vous éprouver ; défiez-vous. Si elle est réelle , il aime ailleurs ; vengez-vous.

PROSERPINE.

Et de qui ?

LA PROCUREUSE.

Il n'est ici de créature vivante que Couleuvrine votre soubrette , que vous vous êtes donnée en dépit de tous les Poètes de l'antiquité.

22 LA FESTE DE PLUTON.

PROSERPINE.

Que voulez-vous ? Ils ont jugé à propos de ne me laisser aucune confidente , pas même Aréthuse , qui sur terre étoit mon intime : il a bien fallu créer moi-même ce nouvel office dans la Mythologie.

LA PROCUREUSE.

Il n'y a qu'elle par conséquent sur qui vos soupçons puissent tomber. Vous fîtes un hibou d'Ascalaphe , vous ferez de Couleuvrine une chouette. Mais revenons au plus pressé. Vous allez donc voir Minos ? C'est ici le moment de bien ménager nos intérêts. Souffrez ce petit mot d'avis.

AIR : *Pargoleti foretrati.*

MAÎTRISEZ-bien votre penchant :
Tâchez de ne rien permettre.
Sachez bien promettre.
Femme qui fait l'art de promettre,
Bientôt même sans rien permettre,
Fait de son Juge un suppliant.
De l'adresse ,
Flattez adroitement ;
Risquez même une caresse ,
Mais n'allez pas plus avant :
Point de faiblesse.
Maîtrisez-bien , &c.

PROSERPINE.

Sur ce pied-là , cela vaut fait.

LA PROCUREUSE.

Il n'est donc pas à craindre ?

PROSERPINE.

Jamais soupirant ne le fut moins. Son âge, ses manières gauches, ses discours ampoulés ; tout cela forme un assemblage si bizarre, que le cœur le plus combustible est auprès de lui très en sûreté.

LA PROCUREUSE.

Je crois que le voici.

PROSERPINE.

Oui.

LA PROCUREUSE.

Je vous laisse.

SCENE IX.**MINOS. PROSERPINE.**

MINOS *marchant d'un pas grave & lent.*

AIR : *Que je regrette mon amant.*

MADAME, à vos ordres j'accours.
Quel bonheur près de vous m'appelle !
Que n'y puis-je être tous les jours
A vous manifester mon zèle !

Vous me mandez,

Commandez,

Décidez,

Imposez,

Proposez,

Disposez

A votre gré,

Et je serai trop honoré.

24 LA FESTE DE PLUTON,

PROSERPINE.

Vous êtes bien galant. Je n'en attendois pas moins de votre part.

MINOS.

Eh ! Madame , peur-on trop l'être pour une Déesse telle vous ? Pour moi , plus je vous considère , plus je découvre en vous de nouveaux prodiges.

PROSERPINE.

Vous me flattez.

MINOS.

Oui , les Dieux de l'Olympe , au jour de votre naissance , ont épuisé sur vous toute leur prodigalité. Ils semblent qu'ils ayent pris plaisir à réunir en vous seule , par un accord merveilleux , les charmes de mille autres Divinités , la tête de Vénus , la chevelure de Bérénice , les bras d'Omphale , la taille de Pallas

PROSERPINE.

Vous raillez , Minos.

MINOS.

Non , la peste m'étouffe.

PROSERPINE.

A la bonne heure. Mais trêve de complimens pour aujourd'hui. (*tristement.*) Je ne me sens point dans une situation

MINOS.

En effet , je remarque sur votre visage une altération qui empire à vue d'œil.

AIR :

DIVERTISSEMENT.

25

AIR : *Des vapeurs.*

Qui peut troubler votre belle ame ,
Madame ?

Expliquez-vous

Vous vous taisez ; votre silence
M'offense.

Est-ce courroux ?

Tranquillisez-moi , je vous prie :

De grace , pourquoi
Cet effroi ?

PROSERPINE.

Hélas ! je suis anéantie.

J'ai des vapeurs ,

Je me meurs.

(*Elle se laisse aller dans les bras de Minos.*)

MINOS.

Mais c'est tout de bon. Ne me voilà pas mal.
Encore je n'ai sur moi ni odeur , ni fâchet. Ah ,
qu'un Abbé feroit ici d'un grand secours ! (*Il ap-
pelle.*) Couleuvrine , Couleuvrine.

PROSERPINE.

N'appellez pas ; je me sens mieux.

MINOS.

Et moi , Madame , je ne me sens plus. D'où peut
provenir une révolution si subite ? Est-ce le plaisir
de ma présence ?

AIR : *Mon Pere , je viens devant vous.*

Ou bien quelque chagrin secret

Dont vous me feriez un mystère ?

Vous auriez tort. Je suis discret.

Parlez.

D

26 **LA FESTE DE PLUTON,**

PROSERPINE.

Mais serez-vous sincère ?

MINOS.

Oui , confiez-moi vos ennuis ;

Et vous verrez que je le suis.

PROSERPINE.

AIR : Un Cordelier.

IGNOREZ-VOUS ce qu'ici l'on apprête ?

MINOS.

Eh bien , c'est la fête

Que nous donnons tous

A Pluton votre époux.

PROSERPINE.

Oui ; mais aussi cette cause funeste...

MINOS.

Ah ! j'entens le reste ;

C'est un point d'honneur

Que vous avez à cœur.

PROSERPINE.

AIR : Des Feuillantines.

Que dit-on au tribunal

Infernal

De nos Pièces ?

MINOS.

Bien du mal.

Chacun les honnit d'avance.

Moi seul j'en (*bis.*) prends la défense.

DIVERTISSEMENT.

27.

AIR : *D'une main je tiens mon pot.*

C'EST de la part des maris
Chaque jour nouveaux cris,
Nouveau rapport, plainte nouvelle,
Un bruit à tourner la cervelle.
C'est pourquoi Pluton sans délais
Veut finir ce procès.

PROSERPINE.

Vous voyez si j'ai lieu de m'alarmer.

AIR : *Le Seigneur Turc a raison.*

HELAS ! je n'en puis douter,
Notre perte est sûre :
Les maris vont l'emporter.

MINOS.

Que votre cœur se rassure ;
Je puis être assez adroit
Pour donner à leur bon droit
Toute une autre tournure.

PROSERPINE.

Vous, Minos ! vous me rendriez un service de
cette importance !

MINOS.

Madame, en douter c'est me faire une injure.
Vous savez mon crédit sur l'esprit de votre mari.
Laissez parler les Avocats, nous opinerons nous.
Reposez-vous sur moi. Mais aussi...

AIR : *L'autre jour le gros Colas.*

Si vous sortez d'embarras,
A mon cœur pour son salaire,
Que permettrez-vous, hélas ?

PROSERPINE.

Je permettrai... qu'il espere.

D i

28 **LA FESTE DE PLUTON,**

MINOS.

Quand je mœurs pour vos appas.
Espérer ! . . . vous n'm'aimez guere,
L'espoir ne me suffit pas :
Hélas ! vous n'm'aimez pas.

PROSERPINE.

Vous êtes un peu despotique. Il faut avoir de
la raison.

MINOS.

AIR : Je n'eus pour tout héritage ;

Non , non , la raison s'honore
Du sentiment le plus vif ;
Et l'amour qui me dévore ,
En honneur est excessif.
Les brasiers du Ténare ont moins de violence ,
Que l'ardeur que mon cœur éprouve en ce moment,
Pensez-vous que l'espérance
Soit un grand soulagement ?

AIR : Et tant , & tant.

De moins que je voye en ces yeux
Si l'excès de mon feu vous touche :
Laissez-moi , pour le prouver mieux ,
Sur cette main coler ma bouche.
Et tant , & tant.

PROSERPINE.

Comment donc ! je me fâcherai.

MINOS.

Et moi je recommencerai.

DIVERTISSEMENT.

29

PROSERPINE.

AIR : Ça n'se fait pas.

FINISSEZ, petit badin.

Ah , quel mutin !

Voulez-vous être plus sage ?

MINOS.

Peut-on l'être , & voir ce bras ?

PROSERPINE.

Finissez ce badinage,

MINOS.

Mais je ne badine pas,

PROSERPINE.

Ça n'convient pas,

Ça n'se fait pas.

AIR . Depuis qu'amour t'a sçu réduire.

Proserp. Ce ton commence à me déplaire.

Minos. Mon feu pourroit-il vous déplaire ?

Proserp. C'est fort mal me respecter,

Minos. Oui , je dois vous respecter,

Proserp. Songez qu'un amant téméraire,

Minos. Pardon si je fus téméraire.

Proserp. Ne saura jamais que m'irriter.

Minos. Non , je ne veux point vous irriter.

PROSERPINE.

Soyez donc à l'avenir plus raisonnable , si vous prétendez à mon estime.

S C E N E X.

COULEUVRINE, PROSERPINE,
MINOS.

COULEUVRINE *accourant.*

MAdame, je viens vous donner avis que votre mari va sortir. Comme vous êtes ici sur son passage....

PROSERPINE.

N'as-tu rien appris de nouveau?

COULEUVRINE.

Tout ce que je fais, c'est que les maris espèrent beaucoup. Il vient encore de redoubler leur espérance. Ils sont tous dans son appartement. Ils vont, viennent, se trémoussent, font des caquets dont nous rougirions nous-mêmes.

PROSERPINE.

Minos, si vous avez à me servir, voilà le moment de l'exécution. (*Avec un sentiment enjoué.*) Devrois-je vous y *faire* penser?

MINOS.

Il est vrai que le plaisir d'être auprès de vous, me fait oublier tout le reste. Je vous quitte, & vole où vos intérêts m'appellent.

COULEUVRINE.

Voici, je pense, vos adversaires. Quelle gaieté! Ils viennent en dansant.

PROSERPINE.

Retiron -nous.

(*Une troupe d'Ombres danse, & finit l'Acte.*)

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Tartare. Au milieu d'une grande place est le Trône sur lequel Pluton a coutume de juger les Ombres.

CHŒUR qu'on ne voit pas.

AIR : Canon. Grégoire est mort.

Viens, triste mort ,
Finir mon sort.
Toujours languir !
Toujours souffrir !
A mon destin
Viens mettre fin.

SCENE II.

Plusieurs OMBRES entrent de côté
& d'autre.

L'OMBRE DE LUCRECE un poignard à la main.

AIR : C'est ce qu'on ne voit guere.

Qu'une femme jeune & bien faite
D'un galant goût la fleur,ette,

92 **LA FESTE DE PLUTON;**

Et cède à ses tendres discours ,
C'est ce que l'on voit tous les jours :
Mais qu'une femme prude & fière ,
Pour se défendre d'un amant ,
Se poignarde barbarement ;
C'est ce qu'on ne voit guère.

AIR : Le démon malicieux & fin.

Et pourtant c'est là ce que j'ai fait,
Maintenant que j'en ai de regret !
Peste soit de ma sorte sagesse !
Avois-je peur d'échapper au trépas?...
Ah ! sans se hâter , pauvre Lucrèce ,
On vient toujours assez tôt ici-bas.
(Elle s'éloigne.)

S C E N E III.

Troupe d'HOMMES & de FEMMES.

UN FINANCIER à une Femme qu'il suit par-tout.

AIR : Grimaudin.

EH quoi ! quand je vous suis sans cesse ,
Vous me fuiez.
Répondez , répondez , tigresse.

LA FEMME.

Vous m'ennuyez.

L'HOMME.

Pour vous plaire , épargnai-je rien ?
Il m'en a coûté tout mon bien.

AIR :

DIVERTISSEMENT

33

AIR : *Tes beaux yeux , ma Nicole.*

Je vous donnai des fêtes.

LA FEMME.

Pourquoi les donniez-vous ?

L'HOMME.

Des cadeaux fort honnêtes.

LA FEMME.

Je les ai reçu tous.

L'HOMME.

N'ayant plus fol , ni maille.

LA FEMME.

Peut-être aucun crédit.

L'HOMME.

Je suis mort sur la paille.

LA FEMME.

Et moi sur un bon lit.

AIR : *Vos y perdez vos pas , Nicolas.*

Si je ne fus point tendre

Là haut quand je vous vis ,

N'étant plus qu'une cendre

Ici c'est encor bien pis.

Vous y perdez vos pas , Nicolas.

C'est tous pas perdus pour vous.

34 LA FESTE DE PLUTON,

UNE OMBRE *rebutée de tous les hommes*
s'approche, & lui dit tendrement.

AIR: *La fille de Nanterre.*

POUR venger votre flâme,
Je fais un bon moyen.

L'HOMME *avec humeur.*
Cela se peut, Madame;
Mais je n'en ferai rien. *(Il s'éloigne.)*

UN AUTRE HOMME *à sa maîtresse.*

AIR: *Ma Reine, mon cœur.*

NON, *Lindor constant*
D'aucune autre belle
Ne fut point l'antant.

LA FEMME.

Je te vois fidèle!

L'HOMME.

Je n'eus point d'autres amours,
Et te veux aimer toujours. *13*
Tous les deux ensemble.

AIR: *Je n'entens plus dessous l'ormeau.*

(L'Ombre rebutée reconnoît pendant ce
couplet l'homme pour avoir été un de
ses amans, & le regarde avec jalousie.)

AIMONS, aimons-nous constamment
Dans ce royaume sombre.
L'amour est un bien si charmant,
Qu'on en aime encor l'ombre.

DIVERTISSEMENT.

33

Même au défaut du plaisir des sens ,
Pour le cœur il est encore ,
Quand on s'adore ,
Des plaisirs innocens.

L' O M B R E rebulée.

A I R : *Ma chere Colombine.*

Oui, monstre que j'abhorre ,
Tu me l'as dit cent fois.

L' H O M M E.

Et le dirois encore ,
Si j'étois sous vos loix :
Mais toujours de mes peines
Vous avez ri ,
En prenant d'autres chaînes
Je fus guéri.
(*Il s'éloigne avec sa maîtresse.*)

L' O M B R E rebutée.

A I R : *Toi dont le ramage tendre.*

L'INGRAT, le traître m'évite ,
Lui qui m'aima tendrement...
Il a raison ; je mérite
A mon tour ce traitement.
J'ai trop pris plaisir aux larmes ,
Que répandoient pour mes charmes
Mes plus fidèles soupirans.
A présent, retour funeste !
En proie à mes feux ardens ,
Je chéris qui me déteste ,
Et nul ne plaint mes tourmens.

E ii

16 LA FESTE DE PLUTON,

AIR : *Le fameux Diogène.*

O vous , beautés fameuses ,
Qui toujours dédaigneuses
Maltraitez vos amans ,
Sur moi prenez exemple ...

S C E N E IV.

UN HUISSIER à baguette *l'interrompant.*

AIR : *Place à Messieurs.*

Rangez-vous tous , gare donc , gare , gare :
Rangez-vous tous , paix donc , paix , la bagarre.
Voici Pluton , suivi de son Sénat.
Place au Sabbat. (*1er.*)



S C E N E V.

**PLUTON , MINOS , EAUQUE , HUIS-
SIER audiencter , HUISSIER à ba-
guette , GUEULARDET , troupe
d'HOMMES , troupe de FEMMES , à
la tête desquelles est la PROCUREUSE.**

TROUPE D'HOMMES ET DE FEMMES.

CHŒUR : Ah ! Madame Anrou,

LES HOMMES.

DEs pauvres maris
Exauce les cris,
Roi de cet empire.
Des pauvres maris,
Roi de cet empire,
Exauce les cris.

LES FEMMES.

Ah ! protége-nous
Contre nos époux,
Roi de cet empire.
Ah ! protége-nous,
Roi de cet empire,
Contre nos époux.

PLUTON , MINOS , EAUQUE.

AIR : Canon. Laissez-moi m'enivrer en paix.

JUGEONS enfin ce grand procès.

*(A ces mots les femmes vont auprès de
Pluton & de ses Juges leur faire des
caresses , pour se les rendre favora-
bles.)*

**Mais quel tumulte en ce Palais !
Laissez-nous , (bis.) laissez-nous en paix.**

98 LA FESTE DE PLUTON;

(Après le Canon l'Huissier à baguette conduit Pluton jusqu'aux marches du Trône, puis revient. Minos & Éaque se placent à ses deux côtés. Le Greffier dans le milieu. Gueulardet est à la gauche de Pluton avec la troupe des hommes, & la Procureuse à la droite avec la troupe des femmes.)

L'HUISSIER à baguette, après que tout le monde est placé, crie en nazonnant :

Silence, silence.

PLUTON.

Appellez la cause.

L'HUISSIER-AUDIENCIER placé du côté des hommes ouvrant un des papiers qu'il tient.

Entre le corps & communauté des Individus du sexe féminin demandeur, & le corps & communauté du sexe masculin défendeur.

PLUTON.

Cela est-il contradictoire ?

TOUTES LES FEMMES.

Contradictoire !

PLUTON.

Oui. Les Avocats sont-ils présents ?

UNE FEMME.

Monseigneur, nous n'en avons point.

UNE AUTRE FEMME.

Aucun n'a voulu se charger de notre cause.

GUEULARDET.

Bonne cause, morbleu !

UNE FEMME à Pluton.

Plusieurs nous l'avoient promis ; mais soit amour propre, soit crainte de dire des hommes quelque vérité qui vous déplût, ils nous ont manqué de parole.

LA PROCUREUSE.

Eh bien, il y a un expédient à cela.

PLUTON.

C'est....

LA PROCUREUSE.

De plaider nous-mêmes.

PLUTON.

Ah, grands Dieux ! quelle oreille y pourroit tenir ?

LA PROCUREUSE.

Je veux dire l'une de nous, Monseigneur. Chacune plaidera pour les femmes de son état.

PLUTON.

Passé pour cela. En faveur de la rareté je l'accorde.

GUEULARDET à son parti.

Voilà les loix tombées en quenouille.

(Toutes les femmes se font entre elles des signes pour s'exciter à commencer, & à la fin donnent la primauté à la Procureuse, en lui disant :)

Non, non, commencez.

LA PROCUREUSE.

Messieurs, vous ne devez pas attendre de moi un discours complet avec les quatre parties : exorde, proposition, confirmation & péroraison. Non, Messieurs, je déteste trop ce genre de plaidoyer, océan de paroles fleuries où se noie la vérité, dédale de formules captieuses où s'égare le bon droit, champ de bataille d'où l'athlète le mieux huilé sort victorieux. Notre cause, Messieurs, n'aura d'autre ornement que la vérité des faits, que je vais narrer en quatre paroles & sans figures.

GUEULARDET avec un ris moqueur.

En quatre paroles !

L'HUISSIER à baguette.

Silence, silence.

LA PROCUREUSE.

Messieurs, je parle pour mon sexe, & particulièrement pour le corps des Procureuses contre tous les maris. Mes conclusions sont à ce qu'il plaise à la Cour déclarer l'accusation par eux contre nous intentée, calomnieuse ; ordonner que les accusateurs seront tenus de déclarer pardevant tel nombre de personnes qu'il nous plaira choisir, qu'ils nous reconnoissent pour non enlacées, & incapables des faits qu'ils nous imputent, qu'ils s'en repentent, & nous en demandent pardon ; ordonner en sus que l'Arrêt à intervenir sera lû, imprimé, publié & affiché par tous les coins, recoins & carrefours de ce Royaume, jusqu'à concurrence de quarante-sept millions huit cents

ens quatre-vingt-dix-neuf mille exemplaires ,
nombre auquel notre modestie veut bien se res-
treindre.

PLUTON.

Avocat , au fait.

(*Il s'apperçoit de l'équivoque , & en rit.*)

LA PROCUREUSE.

Messieurs, voici le fait. Nos maris nous accu-
sent d'être l'unique cause de leur perdition. Ils
en portent la plainte jusqu'à vous. Votre tribu-
nal en retentit mille fois. Cette plainte répétée
vous affecte. Curieux de savoir pourquoi l'on voit
tomber ici-bas , non par flocons , mais menu
comme pluie , ceux que l'Hymen fait de sa confré-
*rie , ** pour me servir des termes du Factum ;
curieux, dis-je, de le savoir, vous députez là-haut
Belphégor : il s'y marie. Mécontent de sa femme,
il revient, fait notre satire, on l'écoute ; & si
nous ne savons nous justifier, nous voilà mena-
cées, victimes, hélas ! trop innocentes, de perdre
à jamais la parole.

Quelque aversion, Messieurs, que notre sexe
ait naturellement pour tout ce qui peut être ou
dispute, ou controverse, il faut rompre malgré
nous un silence que notre prudence s'obstinoit à
garder jusqu'à ce jour. On attaque notre honneur,
le voilà lésé, flétri. Nous sommes donc entraînées
à le défendre, si c'est le défendre que de venir
nous-mêmes combattre sans aucune préparation,
& avec les armes de notre sexe, qui ne sont,

* *Belphégor , Fables choisies de la Fontaine , Liv. XII.
page 253. vers 267.*

42 LA FESTE DE PLUTON,

hélas ! que des soupirs & des pleurs, armes bien différentes de celles de notre Partie , aguerries dès long-tems aux combats , & signalée par mille victoires. C'est donc à vous , Messieurs, qui voyez la vérité assiégée , de lui faire un rempart de votre justice.

GUEULARDET *aux hommes , ironiquement.*

Et sans figures !

LA PROCUREUSE.

Nous sommes , disent nos maris , l'unique cause de leur perdition. Je leur demande en quoi. Est-ce par le sacrifice que nous leur faisons de notre liberté, quand ils nous épousent ? Car enfin que fait une fille qui se marie dans ce tems-ci où l'intérêt fait tous les mariages ? Que fait-elle ? Elle prend un maître , souvent un tyran , quelquefois un bourreau. C'est donc cette liberté , le plus précieux de tous les biens , que nous vous immolons. Mais pourquoi vous l'immolons-nous ? N'est-ce pas à condition que vous nous accorderez en échange ces égards , ces complaisances , ces attentions continuelles , qui peuvent seules dorer la chaîne que nous portons ? Oui , n'en doutez point , ce n'est qu'à ces conditions. Cependant , loin de chercher à nous dédommager , qu'ont fait les hommes ? Tout ce qu'ils ont pu pour nous rendre la vie ennuyeuse. Ils nous ont d'abord fait un crime des passe-tems les plus innocens. La facilité de notre intelligence pouvoit nous conduire aux plus hautes connoissances. Pour nous en détourner , ils ont mis chez nous le savoir au nombre

des plus grands ridicules. Quel mépris plus visible ! Quel affront plus piquant ! N'étoit-ce pas nous donner à entendre que nous ne sommes propres à rien ? Tous les siècles , Messieurs , n'ont pas eu la barbarie du nôtre. Dans des tems plus justes Lycurgue ne dédaigna pas de nous admettre au gouvernement de l'Etat. Platon , dans sa République , s'honore de nous voir revêtues des premières charges. Qui donc vous a donné ce despotisme sur nous ? Est-ce la raison ? Non , c'est vous-mêmes qui l'avez usurpé par la force , & non par aucun droit naturel. C'est vous qui nous regardant comme des êtres d'une nature bien inférieure à la vôtre , vous êtes arrogé cette autorité. Et dites-moi , je vous prie , quel est le motif de votre présomption ? Est-ce la culture de votre esprit , la connoissance des loix , celle des sciences & des beaux-arts ? Si cela est , votre gloire vis-à-vis de nous est peu de chose. Elle tient de celle d'un homme armé qui en terrasse un autre sans armes. En effet , croyez-vous , s'il nous eût été permis de nous livrer à l'étude de ces mêmes sciences , que nous aurions eu de moindres succès que vous ? Vous devez être persuadés du contraire ; puisque même dans la position où nous sommes , c'est encore chez nous que vous venez tous les jours puiser le bon goût , l'élégance , la politesse. Car qui possède mieux qu'une femme cette délicatesse d'esprit , don de nature qui ne s'acquiert point ? Ce seroit me flatter , & j'aurois honte de le dire , si une foule d'Auteurs ne l'eût dit avant moi. Enfin , avec toute votre étude , qu'êtes-vous sans notre commerce ? Des machines organisées , des automates , des statues que nous

44 LA FESTE DE PLUTON,

animons. Voyons au contraire quels avantages nous retirerons de votre société. Les voici : la servitude & les regrets. Car , quels sont aujourd'hui les maris auxquels on nous vend impiroyablement ? Ce sera un misantrophe dont la bile noire empoisonne tous les instans de notre vie. C'est un jaloux , qui déchiré de ses injustes soupçons , est une ombre vengeresse attachée à tous nos pas. C'est un avare , qui dans le sein de l'opulence nous retranchera même le nécessaire. C'est un agréable débauché , que le goût de la frivolité , la dissipation & le libertinage ont arraché à ses devoirs. Entraîné par le torrent de la mode , il donne avec excès dans tous les travers. Il court de belle en belle. Il est de toutes les promenades , de toutes les fêtes. Pilier né de toutes les Académies , il défie les plus gros joueurs ; perd souvent , emprunte toujours , ne rend jamais , & se voit assailli de créanciers , (*tendrement*) tandis qu'une épouse tendre & plaintive , pour se consoler de la perte d'un ingrat qu'elle ne peut ramener , a pour toute compagnie deux petits enfans aussi malheureux qu'elle , qui partagent ses larmes , & n'apprennent d'elle qu'à gémir. Est-il de tels monstres , me direz-vous ? Ne nous peignez-vous point quelque être de raison ? Non , Messieurs , mon pinceau est fidèle , il copie d'après nature , il diminue même de la vérité. Il est de ces monstres , vautours cruels , affamés de l'honneur féminin. Ma patrie en fourmille. Il en est , j'en ai vu ; que dis-je ? En voici devant vos yeux. (*Elle montre les maris qui font un mouvement d'indignation.*) Oui , vous-mêmes , perfides , qui ne respirez que pour nous séduire ; qui tous les jours nous

poussez vous-mêmes dans le précipice au-lieu de nous tendre une main secourable ; qui vous faites gloire d'élever des trophées insolens sur les débris de notre honneur ; qui non contents d'être là haut les auteurs de notre perte , voulez être ici notre fléau. Et vous prétendez nous faire encore fléchir le genou devant l'idole ? Non , ne l'espérez point : votre règne est passé. L'auguste Sénat devant qui je parle , est prêt à vous le confirmer. J'ose me le promettre , puisqu'il est juste & impartial , & que ma bouche est véridique & sincère. Oui , Messieurs , plaider pour la vérité devant des Juges équitables , c'est d'avance avoir gain de cause. Partant par ces raisons je persiste dans mes conclusions , & me réserve la réplique.

GUEULARDET.

Messieurs , le long & emphatique discours de mon confrere s'est donc enfin borné à une peinture pathétique , par laquelle il prétend conclure contre nous. Mais la conclusion de cet argument est-elle bien renfermée dans les prémisses ? C'est ce que nous allons voir. Oh , oh ! vous nous ferez des peintures vagues & idéales , & nous donnerez cela pour des solutions. Je les refuse , & vous demande d'abord : Est-ce , Mesdames , par la droiture de votre conduite que vous vous êtes acquis le droit d'attaquer la nôtre ? Permettez-moi de vous observer que voilà ce qu'il falloit prouver. Mais vous vous êtes sauvées par les mauvais , & n'avez point osé entrer dans le détail.

LA PROCUREUSE.

Qui m'en eût empêchée ?

46 LA FESTE DE PLUTON,

GUEULARDET *riant.*

L'évidence claire comme le jour. Mais laissez-moi dire.

LA PROCUREUSE.

L'évidence de notre mauvaise conduite ! Et qui nous la démontrera cette évidence claire comme le jour ?

GUEULARDET.

Ah ! vous me faites rire. Qui démontrera à une Procureuse l'évidence de son inconduite ? Mais jusqu'aux plus petits atômes de l'univers, les murs de vos maisons, s'ils pouvoient parler, testeroient contre vous... Mais ne m'interrompez pas,

LA PROCUREUSE.

Et que diroient-ils, encore une fois ?

GUEULARDET.

Oh ! que diroient-ils, que diroient-ils ? Dès choses que le cahos de nos affaires peut bien quelquefois nous laisser ignorer, mais que nos Clercs, de par tous les diables, savent mieux que nous.... Laissez-moi continuer.

LA PROCUREUSE.

Oh voici encore ce lieu commun que vous ne vous lasserez jamais de rebattre.

GUEULARDET *se gratant le front.*

Parbleu, Madame, c'est que nous gratons où il nous démange.

LA PROCUREUSE.

Eh si, Messieurs, de telles minuties...

GUEULARDET.

Laissez-moi donc dire. Si vous parlez toujours ,
infailliblement vous aurez raison.

LA PROCUREUSE.

C'est que nous voici justement à ce que je disois
tantôt , que vous nous faisiez un crime des passe-
mens les plus innocens.

GUEULARDET.

Oh parlez donc toujours.

LA PROCUREUSE.

En effet , quand un mari passe les trois quarts
du jour & de la nuit dans une étude ; quand il
prévient à l'audience le lever du soleil , une femme
pendant ce tems s'ennuie , c'est tout simple. Un
grand Clerc , victime de l'usage , vient partager
la solitude , c'est tout naturel. Il assiste quelque-
fois à la toilette , se rend complaisant , utile , né-
cessaire. Il rend mille petits soins : on les reçoit.

GUEULARDET.

Et c'est ce que vous ne devriez point faire.

LA PROCUREUSE.

Mais la politesse

GUEULARDET.

La politesse n'a que faire là , ni votre Clerc
non plus. Qu'il se tienne à son étude , & vous
dans votre appartement.

LA PROCUREUSE.

Ah ! Monsieur Gueulardet , vous êtes barbare.

48 LA FESTE DE PLUTON,

Vous voulez qu'une petite femme jeune, aimable, belle, renonce à toutes les douceurs de la société. Enterrez-nous plutôt toutes vives.

GUEULARDET.

Oui, mais ces petites douceurs de société on y prend goût, on s'y habitue; l'habitude dégénère en nécessité, & voilà mon grand Clerc devenu nécessaire. Je vous prends par vos paroles. Vous l'avez dit vous-même : & pourquoi l'avez-vous dit ? C'est que la force de la vérité, & le souvenir de l'expérience vous ont emportée.

LA PROCUREUSE.

Monsieur Gueulardet, plaidez votre cause, & point de calomnie, je vous prie.

GUEULARDET.

Ce n'est qu'une médisance, puisque je dis la vérité.

LA PROCUREUSE.

Autre impertinence ! la vérité. Et qui prouvera cette vérité ? Est-ce vous, Monsieur Gueulardet ?

GUEULARDET.

Oui, moi, nous.

LA PROCUREUSE.

Vous êtes encore de plaisans visages de vouloir nous empêcher de fréquenter nos Clercs, & de les trouver aimables quand ils le sont. Cela est admirable. Si vous ne voulez pas qu'ils nous plaisent, plaisez-nous donc vous-mêmes.

GUEULARDET.

DIVERTISSEMENT.

49

GUEULARDET.

Qu'ont-ils besoin de vous plaire ou non ? Est-ce à eux que vous avez promis solennellement d'aimer toute votre vie, ou nous ?

LA PROCUREUSE.

Ou vous, ou vous : mais je vous dis, aimez donc des figures comme celle-là. En vérité il faudroit être bien tentées du diable.

GUEULARDET *de sang froid.*

Et vous vous réservez encore la réplique !

PLUTON.

Avocat, concluez.

GUEULARDET.

Monseigneur , je ne puis attraper la parole.

SCENE VI.

ASTAROT, & les précédens.

ASTAROT *accourant.*

Arr : *De nécessité nécessitante.*

AH ! Seigneur , malgré ma vigilance ,
Un mortel vient d'entrer , & s'avance.
D'une certaine Ombre il se réclame ,
Et vient , m'a-t-il dit , chercher sa femme.

TOUTES LES FEMMES *ensemble.*

Un mari qui vient chercher sa femme !

6

LA FESTE DE PLUTON,

LA PROCUREUSE aux Juges.

Mé bien, Messieurs, attendez-vous d'autres indices pour prononcer ? Vous voyez...

PLUTON.

AIR : *La ceinture.*

Le motif peut être excellent :
Mais je punirai son audace.
Qu'on m'amene cet insolent.

TOUTES LES FEMMES.

Ah ! Seigneur Pluton , grace , grace !

PLUTON.

AIR : *Des découpures.*

Vous lutins , suppôts des Enfers ;
Alecton , Mégère ,
Thésiphone , & toi Cerbere ,
Vous lutins , suppôts des Enfers ;
Suspendez un moment vos travaux divers ;
Accourez , paroissez , paroissez tous ,
Servez ma colere ;
Punissez un téméraire ,

Accourez , paroissez , paroissez tous.
Volez , & qu'il tombe en ces lieux sous vos coups.

(*Les Furies paroissent au son d'un air de
fureur : elles font trois ou quatre pi-
rouettes , puis disparoissent après avoir
traversé le Théâtre.*)

AIR : *Vous qui condamnez ma méthode.*

En quoi ! jusques dans mon empire ,
Mortels , vous viendrez me braver.
Suis-je donc ici Roi pour rire ?
Oh , je m'en vais vous le prouver.

J'apprendrai à tous ces impertinens là... Comment donc ! Depuis que ce vaurien de Thésée a montré le chemin aux autres , il faut tous les jours essuyer de nouvelles crises. Ne seroit-ce pas encore quelque friand qui voudroit tâter de Proserpine ? Oh parbleu , je vais faire si bonne justice de celui-ci , que personne ne s'y frottera à l'avenir.

SCENE VII.

ORPHEE, & les précédens. *Orphée est environné des Furies qui le tiennent au collet , & suivi de Cerbere.*

PLUTON.

AH ! ah ! petit mirmidon , * qui vous a donné ici votre entrée gratis ?

ORPHEE *résolument , & d'un petit ton leste.*

Gratis ! Je n'ai rien donné à Caron , c'est vrai ; mais il m'en a bel & bien coûté six bons gros paquets de gimblettes pour votre matin , encore en auroit-il bien mangé quatre fois davantage.

PLUTON.

Quel diantre de ragoût est cela ?

* Le rôle d'Orphée avoit été fait pour une petite fille de douze ans qui débutoit à la Foire S. Germain en 1764 , lorsque des circonstances momentanées empêcherent la représentation de cette Pièce.

52 LA FESTE DE PLUTON;

ORPHÉE *en aveint une de sa poche.*

Tenez, voilà ce que c'est.

(*Pluton tend la main pour prendre la gimblette, mais Cerbere plus alerte l'arrache de la main d'Orphée, la mange, & le caresse comme pour lui en demander encore.*)

PLUTON.

Que diable ! il y a quelque composition singulière là dedans. Mais pourquoi Caron vous a-t-il laissé passer ? Car il est aisé de voir que ce n'est pas la violence....

ORPHÉE.

Oh non.

AIR : *De la Serrure.*

SANS l'employer, je vous assure,
Quand il me plaît, j'entre par-tout.
De toute sorte de ferrure
Voici le bon passe-par-tout.

(*Il aveint sa lyre, puis la serre,*)

PLUTON *impatiente.*

Savez-vous que votre petit ton aisé commence à me choquer ? Il paroît que vous ne songez guère où vous êtes. Voyez-vous ces messieurs & ces dames ? (*il montre les Furies & les Lutins.*) C'est eux qui vont vous corriger de vos témérités ?

ORPHÉE.

Bon, bon : quand j'allois au Collège, j'avois peur du fouet ; mais le mariage m'en a expédié la dispense. A propos de mariage, ah ! rendez-moi donc ma femme, Monsieur Pluton,

DIVERTISSEMENT.

3

PLUTON.

Il est original.

ORPHÉE.

Pardon ; mais c'est le tic des gens à talens.
On les gâte, puis ils se familiarisent.

PLUTON.

Mais quel homme à talens êtes-vous donc ? Et
de quel genre ?

ORPHÉE.

Eh, mais du masculin. Belle demande !

PLUTON.

Je veux dire quelle sorte de talent ?..

ORPHÉE.

Ah ! j'entends. Vous connoissez-vous en sculpture ?

PLUTON.

Non.

ORPHÉE.

Ni moi non plus. Mais vous aimez la musique
sans doute ?

PLUTON.

Fi donc. Cela est trop efféminé.

ORPHÉE.

Eh mon Dieu, ne dégradons point le talent.

AIR : *J'offre ici mon savoir faire.*

Le blâmer sans le connoître,

C'est le dégrader sans raison :

Il en est de toute façon ;

Et le mien vous plaira peut-être.

} *bis.*

LA FESTE DE PLUTON;

PLUTON.

J'en doute.

ORPHÉE.

Je veux vous régaler , & de plus vous satisfaire.
Mais si je réussis , vous me rendrez ma femme ?

PLUTON.

Nous verrons. (*aux Juges.*) Voilà une assurance qui me confond. Il a vraiment dans la figure quelque chose d'intéressant.

GUEULARDET à Pluton.

Monseigneur , permettez que j'acheve auparavant.

PLUTON à Orphée qui aveint sa lyre.

Quel est cet instrument ?

ORPHÉE.

Un instrument assez singulier. Il imite lui seul tous les autres ; & vous croyez entendre un Orchestre entier.

PLUTON.

Cela est assez particulier.

GUEULARDET.

Monseigneur , j'aurai bientôt fait.

PLUTON.

Je n'ai pas le tems.

GUEULARDET.

Pendant qu'il va se mettre d'accord.

PLUTON

Oh , vous m'étourdissez.

GUEULARDET.

Il ne faut qu'un mot pour cela.

LA PROCUREUSE à *Pluton*, après avoir fait un signe à *Minos* comme pour lui rappeler ce qu'il a promis à *Proserpine*.

Vous voyez, Monseigneur, l'état des choses. Quand un mari s'expose à un tel voyage, il faut qu'une femme ait des qualités bien éminentes.

(*Ici Minos parle à Pluton. Eaue je leve, Minos aussi, & ils vont aux opinions.*)

GUEULARDET à la Procureuse.

Mon cher petit Confrere, il faut qu'un homme ait un amour bien pur. Est-ce vous qui porteriez la tendresse conjugale jusques-là ? Non, non, il n'y a que de grandes ames capables d'une action aussi belle, aussi louable, aussi rare....

L'HUISSIER à baguette.

Silence, silence.

PLUTON.

La Cour ordonne que les femmes à l'avenir se rairont (*les maris font des signes de joie*) sur le chapitre de leurs maris, & les maris sur celui de leurs femmes. Union, paix & bonne intelligence; c'est à quoi nous les condamnons... sans dépens. Faites retirer l'audience. (*Comme il se fait un grand tumulte, Pluton dit :*) Chut. (*& aussi-tôt tout le monde reste.*) à *Orphée* : Hé bien êtes-vous prêt ?

ORPHÉE.

Oui ; mais je voudrois que vous fiffiez aussi retirer cet auditoire cornu. Leur vuë me donne des idées lugubres ; & ma musique pourroit bien s'en ressentir. (*Pluton leur fait signe. Ils se retirent.*) Je vais d'abord vous donner un morceau d'harmonie. Après , si vous êtes content , vous aurez autre chose. (*L'Orchestre joue un morceau.*) Hé bien ?

PLUTON.

Cela est assez joli. Il y a pourtant parci par là un peu de lugubre.

ORPHÉE.

Justement. Que vous ai-je dit ? c'est vos Lutins... Mais je vais tout réparer , & vous donner du chant.

PLUTON.

Peste ! vous avez donc bien des talens ?

ORPHÉE.

Vraiment , j'en ai plus d'un. Oh ça je vais faire d'une pierre deux coups , chanter & vous présenter ma requête. L'air vous sera peut-être connu ; mais il n'en est pas moins bon.

AIR : *Menuet des Passions.*

DIEU du sombre empire , entens ma voix ;

Sois du moins sensible une fois.

Laisse fléchir ton cœur

A ma juste douleur :

Soulage un malheureux ,

Tu le peux.

Dieu

Dieu du sombre empire, entens ma voix ;
 Sois du moins sensible une fois ,
 Et pour un malheureux
 Te montrant généreux ,
 Comble mes vœux.

Voi de mon sort la rigueur ;
 Une épouse faisoit tout mon bonheur :
 Transports charmans ,
 Tendres empressemens ,
 Tout annonçoit en nous deux amans.
 A peine , hélas ! un beau jour nous luit ;
 Que la Parque me la ravit.
 Dieux ! je m'en prends à vous :
 Oui , vous étiez jaloux
 D'un sort si doux.

SCENE VIII.

PROSERPINE, COULEUVRINE ;
 & les précédens.

PROSERPINE *transportée entre tout à coup , & cherche des yeux la voix qu'elle entend :*

AIR : *Résonnez , ma musette.*

QUELS sons se font entendre !
 Est-il rien de plus tendre !
 L'Olympe & tous ses Dieux
 Sont-ils donc en ces lieux ?

PLUTON à *Proserpine.*

Oh parbleu ! vous prenez bien votre tems pour

H

58 *LA FESTE DE PLUTON,*

entrer. Voilà les femmes , elles sont de tous les écots ; encore faut-il payer pour elles.

PROSERPINE.

Toujours galant à votre ordinaire.

PLUTON à *Orphée*.

Poursuivez.

ORPHÉE *reprend l'air ci-dessus où il en étoit resté.*

Dieu du sombre empire , entens ma voix ;
Sois du moins sensible une fois.

Laisse fléchir ton cœur
A ma juste douleur :
Soulage un malheureux ,
Tu le peux.

Dieu du sombre empire , entens ma voix ;
Sois du moins sensible une fois ,
Et pour un malheureux ,
Te montrant généreux ,
Comble mes vœux.

Viens , viens , chere Ombre , à mes tristes chants
Unir tes accens
Intéressans.

Viens , tes beaux yeux
Seront pour ces lieux
La clarté des cieux.

Hâte tes pas...
Quel supplice !
Ma chere Euridice
Ne répond pas.

Dieu du sombre empire , &c.

PLUTON.

Ah ! ah ! monsieur Orphée , vous vouliez donc jouer l'incognito.

ORPHÉE.

Ma foi , je voulois vous cacher mon nom. Mais je vois à celui d'Euridice qui m'est échappé , que vous êtes au fait de notre histoire.

PLUTON.

Parbleu , je ne m'étonne plus. Le fils du Seigneur Apollon doit savoir s'exprimer de la lyre.

ORPHÉE.

Eh mais....

PLUTON.

Comment se porte le papa ?

ORPHÉE.

Fort bien ... à ce que je crois ; car il y a longtemps que je ne l'ai vu.

PLUTON.

Vous voltigez un peu. Le talent & le libertinage sont de si grands amis ... Enfin il faut que jeunesse se passe. Mais dites-moi là confidemment : n'avez-vous que cette femme-là ?

ORPHÉE.

C'est bien assez pour moi en vérité.

PLUTON.

Bien vrai ?

ORPHÉE.

J'en jurerai , si vous voulez , par le Stix , par le Cocite , la Seine , la Loire , & par tout ce qu'il vous plaira.

60 **LA FESTE DE PLUTON;**

PLUTON.

Euridice en ce cas vous sera rendue. On doit des égards aux enfans de famille. Mais je ne vous la rends qu'à deux conditions...

ORPHÉE *vivement.*

Je les observerai.

PLUTON.

La fête de ma naissance va bientôt commencer; je veux que vous soyez des nôtres.

ORPHÉE.

Vous me faites honneur.

PLUTON.

Vous m'avez réconcilié avec les Musiciens; & désormais j'aurai pour ces Messieurs, quand ils descendront ici-bas, autant de considération que pour les Médecins même.

ORPHÉE.

Vous êtes bien bon.

PLUTON.

Deuxième condition. Je vais envoyer chercher Euridice aux Champs Elisés...

ORPHÉE *sautant de joie, & folâtrant.*

Je vais te revoir, ma chère petite Euridice !
Quel bonheur !

PLUTON.

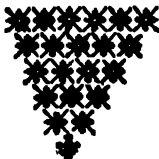
Laissez-moi donc achever,

ORPHÉE.

Ah ! laissez-moi vous-même me livrer à la joie qui me transporte. Vous méritez que je vous rende toute la gaieté que vous venez de m'inspirer. Aussi vais-je faire. Ecoutez-moi cet air ci ; c'est mon triomphe.

(L'Orchestre commence piano un air vif, ensuite augmente peu à peu les sons. La gradation du plaisir se peint sur les visages. A la fin de cette gradation l'Orchestre joue plus fort & plus vif. Alors le plaisir les transporte. Orphée se met à danser, Pluton & successivement toute l'assemblée en fait autant. En même tems viennent les Furies, les Parques avec de grosses quenouilles, & Cerbere qui dansent tous pêle mêle. La toile se baisse, & le second Acte finit.)

Fin du second Acte.





ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une des Sales du Palais de Pluton richement décorée pour le Bal.

PROSERPINE , LA PROCUREUSE ;
COULEUVRINE.

PROSERPINE *appuyée sur la Procureuse
& Couleuvrine.*

AH ! mes amies , me voilà rendue.

COULEUVRINE.

Je n'en puis plus : les jambes me manquent.

LA PROCUREUSE.

J'en ai un point de côté qui me coupe la parole.

PROSERPINE.

Je n'ai jamais dansé de si bon cœur. Le joli instrument !

COULEUVRINE.

Le joli air !

LA PROCUREUSE.

Et la jolie main ! Pour moi j'aime l'agilité dans les doigts.

PROSERPINE.

J'avois grand besoin de ce joyeux récipé, pour purger ma mauvaise humeur.

AIR : La bonne aventure.

ENFIN, si je vous en crois,
Notre gloire est sûre;
On nous maintient dans nos droits.

LA PROCUREUSE.

Oui, je vous assure.
Notre sexe, par bonheur,
En est quitte pour la peur.

PROSERPINE & LA PROCUREUSE.

La bonne aventure
Ogué,
La bonne aventure.

PROSERPINE.

Que je vais me réjouir au bal ! Ah ! pourquoi faut-il qu'Orphée s'en aille si-tôt !

LA PROCUREUSE.

Et nous laisse ainsi sur la bonne bouche !

PROSERPINE.

Cela est vrai au moins. Il vaudroit mieux ignorer le plaisir toute sa vie, que d'en être privé après l'avoir connu.

64 LA FÊTE DE PLUTON,

LA PROCUREUSE.

Cette perte n'est pas irréparable. Vous avez ici les plus fameux Artistes....

PROSERPINE.

Quels qu'ils soient, je doute qu'ils approchent d'Orphée. Avez-vous remarqué cette contenance aisée, ce maintien noble. Comme tout cela se-
condoit son jeu !

LA PROCUREUSE *indifféremment.*

Oui.

PROSERPINE.

Quel feu dans les yeux !

LA PROCUREUSE.

Il est vrai qu'il les a beaux.

PROSERPINE.

Comme ils sont parlans ! J'y lisois tout ce que sa lyre exprimait.

LA PROCUREUSE.

Diantre ! (*malignement.*) Et rien de plus ?

PROSERPINE *ingénuement, & comme avec regret.*

Non.

LA PROCUREUSE.

Cela est fâcheux.

PROSERPINE.

En quoi donc ?

LA

LA PROCUREUSE.

Tenez, laissons à part instrument & musique ;
& convenez qu'il y a de l'Orphée dans cette admiration là.

PROSERPINE.

Je n'en fais rien.

LA PROCUREUSE.

Quelle foiblesse ! si donc , Madame. Chassez bien vite cette idée dangereuse. Applaudissons ; admirons les talens. Mais les hommes...

AIR : Cet oracle est plus sûr.

GARDONS-NOUS de leur laisser prendre
Un bien qu'ils ne sauroient nous rendre :
C'est cette paix du cœur , mere des doux loisirs.
Sachons conserver notre empire ;
Et pour eux ne faisons qu'en rire.
Ils sont tous ici-bas pour nos menus plaisirs.

PROSERPINE.

Vous êtes furieusement prévenue contre eux.

LA PROCUREUSE.

C'est que je les connois. De plus cet Orphée ,
vous le voyez , est assorté de sa petite moitié.

PROSERPINE.

La démarche qu'il fait pour elle, en est une belle preuve.

LA PROCUREUSE.

C'est , dit-on , un mariage du lendemain. Cela est tout neuf. Je l'attends au bout de la quinzaine.

66 LA FÊTE DE PLUTON,

PROSERPINE.

Voilà qui est fini. N'en parlons plus. J'avoue que mon cœur n'est pas de la trempe du vôtre.

LA PROCUREUSE.

Votre cœur est comme celui de tout le monde, il veut être occupé. Aussi que ne vous procurez-vous un genre de vie plus agréable ? Que n'établissez-vous des assemblées, des académies, des spectacles ? Vous avez à discrétion tout ce qu'il faut pour cela.

PROSERPINE.

Je l'ai toujours désiré. Mais le défaut de personnes capables de me seconder . . .

LA PROCUREUSE.

Faut-il tant de lumières pour des affaires de plaisir ? Laissez-moi ce soin. Je veux vous dresser un plan, que rien n'y manquera.

PROSERPINE.

Mais mon mari . . .

LA PROCUREUSE.

Il sera charmé que vous vous dissipiez. C'est son intérêt. Voilà une belle occasion qui se présente de lui faire agréer notre plan. Faisons lui en part aujourd'hui. Il a les mains liées ; il faudra qu'il taupe à tout.

COULEUVRINE.

Ah, Madame, j'oubliois le principal. Un poulet de Monsieur Minos, dont je suis chargée pour vous.

PROSERPINE.

Eh donne donc , donne donc. (*Elle lit.*)

» Ma chere Proserpine, vos craintes sont dis-
 » sipées, grace à mes soins Quand vos scrupules
 » le seront-ils aussi ? Mon amour est au point de
 » ne pouvoir plus croître. Les Dieux vengent la
 » tendre Scylla, & me font éprouver pour vous
 » toute l'ardeur qu'elle ressentoit pour moi. Serez-
 » vous aussi barbare à mon égard, que je le fus
 » au sien ? Je me dérobe à une cérémonie impor-
 » tune. Hélas, peut-il être des fêtes pour un cœur
 » aussi agité que le mien ?

LA PROCUREUSE.

Le pauvre homme !

PROSERPINE *continuant de lire.*

» J'ai prétexté à Pluton de nouvelles affaires
 » dans mon département, pour nous ménager
 » une entrevue. Je vous attends sous le gros cy-
 » près, entre l'étang de souffre & le brasier des
 » chaudières.

LA PROCUREUSE.

Le lieu du rendez-vous est galant. Le chant
 des hiboux, la vapeur du souffre enflammé, les
 hurlemens des coupables, vous récréeront tout-
 à-fait.

PROSERPINE.

Qu'il est fou !

COULEUVRINE.

Madame, j'entends, si je ne me trompe, un bruit

68 LA FESTE DE PLUTON;

sourd qui s'augmente. Vous savez que vous êtes nécessaire à la cérémonie.

PROSERPINE.

Je ne le suis que trop. (*à la Procureuse*) Vous allez être témoin , Madame , d'une embrassade savoureuse.

LA PROCUREUSE.

Ah ! Madame , pour aujourd'hui tâchez de lui donner du relief ; nos petits projets en dépendent : & même quelques agaceries folâtres ne seroient point déplacées. Qu'est-ce que cela coûte ?

PROSERPINE.

Oh , vous verrez comme je m'en acquitte. Là-dessus , par exemple , je puis aller de pair avec les plus expérimentées. Vous y seriez trompée vous-même. En effet , j'entends quelque chose. Eloignons-nous.

S C E N E II.

TROUPE DE VILLAGEOIS.

UN VILLAGEOIS.

AIR : *Quand la Mer rouge apparut.*

SAUTONS , gambadons , faisons les foux ,
A gogo j'pouvons rire.
Pour aujourd'hui les Diables sur nous
N'avont plus nul empire,

DIVERTISSEMENT. 65

Chantons , faisons bachanal ;
Car , morgué , le plus grand bal
Paroît so , so , so ,
Paroît li , li , li ,
Paroît solitaire ,
Si l'on n'y fait braire.

(*Voyant paroître Minos , ils se
taisent un moment.*)

S C E N E III.

MINOS , & les précédens.

MINOS.

Proserpine ne vient point ! Où pourrai-je la rencontrer ? (*Il la cherche des yeux. Les Paysans veulent rechanter. Il leur impose silence.*) Paix donc, Messieurs les danseurs , vous faites un vacarme qui pénètre jusques dans l'intérieur des Sales du Palais. Vous danserez tantôt. Songez plutôt à vous tenir prêts pour quand le Roi viendra. Est-il décent d'entâmer la fête sans lui ?

LE PAYSAN.

J'veulons l'entâmer , nous.

MINOS.

Et de quel droit , s'il vous plaît ?

LE PAYSAN.

De notre droit à nous.

70 LA FESTE DE PLUTON,

MINOS.

Quel manant est cela ?

LE PAYSAN.

Ah ! t'es jaloux de ce que j'ons dansé sans toi.
Eh bien là , ne te fâche pas , tu vas avoir ton tour.

MINOS.

Quelle infolence ! Savez-vous qui je suis ?

LE PAYSAN.

Oh pal fangué , sois le diable si tu veux ; tu la
danseras. (*Ils prennent Minos, & le font danser.*)

MINOS.

Eh bien , finirez-vous ?

LE PAYSAN.

AIR : *Courez vite , prenez le Patron.*

ALLONS gai , gai , réjouissons-nous.

MINOS.

Morbleu , coquins , me lâcherez-vous ?

LE PAYSAN.

En l'honneur de la fête à Pluton
Faut danser un petit rigaudon.

MINOS.

Non.

Ah ! je suis perdu ,
Je suis rendu.

LE PAYSAN.

Ne barguignons pas :
Haut donc les bras ,
Doublons le pas.

Allons gai , &c.

} *bis.*

SCENE IV.

ASTAROT, & les précédens:

ASTAROT.

AIR : *Ciel ! l'Univers va-t-il donc se dissoudre ?*

AH quel sabbat ! Vous tairez-vous , canailles ?

LE PAYSAN *lui donnant un coup dans l'estomac.*

Tais-toi , toi-même.

ASTAROT.

Oser me frapper , moi !

Je vais t'ouvrir les entrailles.

(Il lui présente sa fourche.)

LE PAYSAN.

Tu nous gauffes , par ma foi.

ASTAROT *voulant le frapper.*

Ah ! tu me railles.

LE PAYSAN *tombe sur lui , & le terrasse.*
Minos s'enfuit.

Tiens , ramass'toi.

ASTAROT *criant.*

A moi , lutins , démons ...

LE PAYSAN.

Gagne le large ,

Où je te charge.

ASTAROT *sort en le menaçant.*

Demain , demain nous nous retrouverons.

S C E N E V.

L'OMBRE D'UN CHARLATAN ;
& les précédens.

LE CHARLATAN *qui a vu la fin de la dispute ,
marche d'un pas lent.*

AIR : *Que j'aime mon cher Arlequin.*

LEs diables ont porté les coups ,
Sur ma parole (*il ricane.*)
Nous voilà déchainés tretous ;
Ils n'ont , pargué , qu'à filer doux :
En vérité c'est drôle ... (*il ricane.*)
Le diable est moins maître ici qu'nous.
C'est encor bian pus drôle.

LE PAYSAN *à un de sa bande.*

Eh ! eh ! nous v'là en pays de connoissance.
N'est-ce pas là le cousin Michaut donc ?

LE CHARLATAN.

Qu'appelles-tu , Michaut ? Est-ce que tu me
prends pour un Payfan ? Je suis bien Monsieur de
la Charlatannière , dà.

LE PAYSAN.

Eh bien , Monsieur de la Charenière , comme
tu voudras. Tu fais bian l'Olimbrius. Tiens , crois-
moi , laisse-là tous tes noms postiches ; aussi-bien
ne les as-tu pus.

LE

DIVERTISSEMENT

73

LE CHARLATAN.

Morgué, tu pus toi-même.

LE PAYSAN.

Garde celui de ton pere, & parlons à la franquette.

LE CHARLATAN.

Eh ! c'est toi , Nicolas ?

LE PAYSAN.

Comment diable ! t'as donc fait là-haut zeune fortune ?

LE CHARLATAN.

J'm'en vante.

LE PAYSAN.

Mais quand t'as eu émaginé tes brimborions de drogues , où diable as-tu donc été courir la perzentaine ?

LE CHARLATAN.

Par tout le monde. En faisant queuques grimaces que j'avois retenties du gros Thomas que j'ai sarvi deux ans , & disant avec ça deux ou trois mots d'Allemand que je n'entendois brin , j'faisois enfuir toutes les femmes, & accourir tous les hommes. J'avois, jarnonbille, plus d'écus dans ma poche , que de cheveux à la tête.

LE PAYSAN.

Le blau secret, que d'savoir empaumer le public !

LE CHARLATAN.

Vous le menez , morguennie , en liziére ni pus ni moins qu'un enfant de dix mois.

K

74 *LA FÊTE DE PLUTON,*

LE PAYSAN.

Et ça sans être plus grand forcier.

LE CHARLATAN.

Sorcier ! Tenez , morgué , mes amis.

AIR : *Pour la Baronne.*

Pour le paroître ,
Ayez du front dans tout métier ,
Vous s'rais biantôt c'qu'ous voudrez être ;
Il n'faut que faire le forcier ,
Pour le paroître.

Oh pal sangué voici toute la cohue du bal !
Rangeons-nous de côté.

SCENE VI.

PLUTON , PROSERPINE , EAQUE ,
suite , & les précédens.

CHŒUR.

AIR : *Honneur au Bailli.*

Honneur à Pluton ,
Honneur cent fois à Proserpine :
L'un chef de la gent démon ,
Et l'autre de la gent lutine .
O grand Pluton , Roi de la diablerie ,
Puissant Seigneur de la forcellerie ,
Sans toi le Procureur est en chicane ,
Ane , ane .

Par ta faveur ,
De tout plaideur
La procédure
Dure , dure .

Par toi les femmes sont pour des fornettes
Aux Madelonnettes.

(*Proserpine, après le Chœur, embrasse Pluton,
& prend sa place à côté de lui.*)

(*On danse.*)

PLUTON *après la danse.*

Je n'ai point encore vu Orphée.

E A QUE,

Sire, le voici.

S C E N E VII.

ORPHE'E, & les précédens.

PLUTON.

Vous êtes un fort joli monsieur. On compte
sur vous pour l'ouverture de la cérémonie, &
vous venez que tout est fait. Cela n'est pas bien.

ORPHE'E.

J'arrive après m'être égaré vingt fois dans la
route des Champs Elisées que je n'ai jamais pu
trouver. Je voulois voir Euridice...

PLUTON.

AIR: *Des pendus.*

AH! gardez-vous en bien vraiment.
Je vous la rends dans un moment.
Mais sachez avant toutes choses,
Quelle est la deuxième des clauses
Que je vous charge d'observer,
Si vous voulez la conserver.

K ij

76 LA FESTE DE PLUTON.

ORPHÉE *secouant la tête.*

Ah ! Monsieur Pluton , Monsieur Pluton , je m'apperçois déjà du pays où je suis. La bonne foi ne l'habite pas. Vous me promettez mon épouse. Elle va toujours paroître , & toujours elle ne paroît pas. Et puis c'est des clauses , c'est... des écoute s'il pleur.

PLUTON.

Vous ne voulez pas m'entendre ?

ORPHÉE.

Voyons donc,

PLUTON.

On vous l'amenera tout à l'heure : elle sera voilée. Vous vous parlerez tant que vous semblera. Mais vous aurez , s'il vous plaît , pour agréable de ne la point regarder , que vous ne soyez tous les deux hors des Enfers.

ORPHÉE *avec chagrin.*

Pourquoi cela ?

PLUTON.

Oh voici des questions de jeune homme : pourquoi cela ? La raison n'est-elle pas bien difficile à deviner ?

ORPHÉE.

Puisqu'il faut en passer par-là , à la bonne heure. Pourvu qu'on me la rende une fois , peu m'importe... Ah ! que votre Commissionnaire est lent ! Ce Mercure là n'a pas d'ailes aux talons , ou c'est qu'il aura oublié de les prendre.

PLUTON.

Remettez-vous. La voilà,

SCÈNE VIII.

EURIDICE, ASTAROT, & les
précédens.

ORPHÉE *courant à elle avec des démonstrations d'une joie folle.*

AIR : *D'où venez-vous , belle ?*

AH ! c'est donc vous que je revoi.
D'où venez-vous ? Promenez-vous avec moi.

EURIDICE *voilée.*

C'est Orphée ! Oui , je l'entrevoi.
Ah ! qui l'eût pu croire ? D'où venez-vous donc ?

ORPHÉE.

D'où venez-vous ? Promenez-vous.
D'où venez-vous , belle ?
D'où venez-vous ? Promenez-vous avec moi.

EURIDICE.

L'aventure est unique. Vous m'aimiez donc ?

ORPHÉE.

Mais je crois que vous l'avez éprouvé.

EURIDICE.

Hélas ! si peu...

ORPHÉE.

Comment , si peu !

78 LA FESTE DE PLUTON;

EURIDICE.

Je veux dire que nous sommes restés là-haut
si peu...

ORPHÉE.

Que vous en avez perdu la mémoire ! Oh bien
moi , je me souviens très-bien que nous nous som-
mes promis de nous aimer toujours. Aussi est-ce
le sujet qui m'amene.

EURIDICE.

Quelle plaisanterie ! un mort peut-il acquitter
de semblables promesses ?

ORPHÉE.

AIR : *Flon, flon lariradondaine.*

Vous vous trompez, ma chère ,
Qui moi , mort ! nullement.
Je suis tout prêt à faire
Ce que fait un vivant.
Flon , flon lariradondaine ,
Gué , gué ,
Lariradondé.

EURIDICE.

Quand cela seroit , je suis morte , moi.

ORPHÉE.

Vous ne le serez pas long-tems.

AIR : *Bannissons d'ici l'humeur noire.*

VOTRE redoutable Monarque ,
Touché de nos tendres amours ,
Va dans l'instant faire à la Parque
Renouer le fil de vos jours.

EURIDICE.

Quoi ! tout de bon ?

ORPHÉE.

AIR : *Ah ! c'est une merveille.*

Oui , ma petite , en vérité ,
Nous avons notre liberté.
Tu peux me suivre en sûreté.

EURIDICE.

Ah ! c'est une merveille.
Quel moment
Plus charmant !
Mon cœur se réveille.

AIR : *Mannon dormoit.*

VIENS, je te suis.

ORPHÉE.

Il nous faut voir la danse ,
Je l'ai promis.

EURIDICE.

Non. Mon amour s'offense
De ces délais si longs.
Allons , allons ,
Allons-nous en sur terre , allons.

ORPHÉE.

Monsieur Pluton , la Fête durera-t-elle long-
tems ?

PLUTON.

Elle ne fait que commencer. Elle doit durer
la journée.

80 **LA FESTE DE PLUTON;**

EURIDICE.

AIR : Attends encor quelque tems;

Mon cœur
Plein de son ardeur,
Pendant ces retardemens
Epreuve mille tourmens.
Pluton, abrège ce tems.
Mon cœur
Plein de son ardeur
Gémit,
Languit,
S'il ne voit l'auteur
De son bonheur.
Pourquoi,
Dis-moi,
Grand Roi,
Si tu veux nous rendre heureux,
Laisser sur mes yeux
Ce voile fâcheux ?
Mon cœur , &c.

ORPHÉE & EURIDICE.

Sans la tendresse,
Rien n'intéresse
Deux cœurs amoureux
Epris des mêmes feux.
Ah ! pour nous
C'est le bien le plus doux.

EURIDICE seule.

Mon cœur , &c.

PLUTON.

PLUTON.

Ah ! petite friponne , que vous entendez bien l'art de solliciter. Voilà qui est fait. Je ne vous retiens plus. Je veux bien passer sur la première clause ; mais la deuxième , ayez soin de l'observer , je vous prie. Astaror va vous conduire , & y aura l'œil.

ORPHEE & EURIDICE.

Quelle générosité !...

PLUTON.

Partez. Bon soir.

SCENE IX.

PROSERPINE & un des JUGES
danstent un menuet.

SCENE X.

EURIDICE , & les précédens.

EURIDICE *entrant coupe le menuet par l'air qui suit , qui en est le mineur.*

AIR : Menuet. Trio de Stamitz. Sonat à prima,
second menuet.

Quel revers !

Je perds

Mon époux.

Ah ! quel martyre !

Le fort jaloux

L

82 **LA FESTE DE PLUTON,**

Epuisé sur nous
Tout son courroux.
Je ne veux désormais
T'oublier jamais, jamais...
Ah ! j'expire.
Dieux , quel coup pour mon cœur !
Je succombe à ma douleur.

PROSERPINE.

Votre mari seroit-il déjà inconstant ?

EURIDICE.

Au contraire, Madame , à peine avions-nous
fait quatre pas , qu'il n'a plus été maître de ses
transports.

AIR : L'anonyme..

Bientôt prenant ma main , il la serre,
Et veut m'exprimer tout son amour.
Cher époux , dis-je , que vas-tu faire ?
Veux-tu me perdre , hélas ! sans retour ?
Vains discours ! malgré ma résistance ,
Il leve mon voile avec effort.
Mais qu'a produit son impatience !
Soudain il a fait naufrage au port.

Car Astarot s'est tout de suite emparé de lui ,
& d'un coup de sifflet a fait accourir une dou-
zaine de diables qui l'emportent hors des Enfers.

PLUTON.

Tant pis. C'étoit à lui de profiter mieux de
mes bontés.

EURIDICE à Proserpine.

Madame , parlez pour moi.

PROSERPINE.

Moi, vous faire rendre un mari ! L'Enfer m'en préserve. Oubliez-le bien vite, c'est le meilleur avis que je puisse vous donner. Il est ici mille moyens de vous en distraire. Après la fête, si les Champs Elisées vous déplaisent, vous pouvez rester avec moi. Je vais établir une société de femmes ; car je commence à m'ennuyer du genre de vie que je mene, & dès aujourd'hui je fais mes recrues. Nous babillerons, nous jouerons, méditerons, critiquerons....

EURIDICE *gaiment.*

Oh ! pour celui-là j'en suis.

PROSERPINE.

Ah, voilà une femme cela. Vous en ferez, je vous assure, & des premières. Ce n'est pas tout.

AIR : *Sauf votre bon plaisir.*

COMME enfin la musique
Plait à mon cher mari,
Et que chacun s'en pique,
Nous en aurons aussi.
A notre Académie
Je pourrais même unir
Opéra, Comédie,
(à Pluton) toutefois,
Sauf votre bon plaisir.

PLUTON.

Oui, Madame, j'approuve votre idée. En effet il nous faut du délassement.

LA PROCUREUSE *bas à Proserpine.*

Battez le fer.

L. ij

§4 LA FESTE DE PLUTON,

PROSERPINE.

Ce qui m'embarrasse, c'est que je ne connois aucun de ces Artistes...

COULEUVRINE.

Et moi je les connois tous. Si vous le souhaitez, je vais de ce pas vous en amener quelques-uns.

PROSERPINE.

Très-volontiers. (*Couleuvrine sort.*)

SCENE XI.

PROSERPINE, & les précédens,

PROSERPINE.

Pour varier, nous pourrons être tantôt spectatrices, tantôt actrices.

LA PROCUREUSE.

Sans doute; & cela sera charmant. Quel plaisir de voir sans cesse dans les coulisses une foule de petits diabolins empressés à nous cajoler, faire les doucereux, nous proposer des soupers...

SCENE XII.

UN POETE, UN MUSICIEN,
& les précédens.

COULEUVRINE.

MAdame, voici déjà deux Messieurs qui se disent très-habiles.

DIVERTISSEMENT.

85

PROSERPINE.

Messieurs, il s'agit de m'aider de vos lumières
dans une entreprise que je médite.

LE POETE & LE MUSICIEN.

Très-volontiers, Princesse.

PROSERPINE.

Je veux lever un spectacle...

LE MUSICIEN.

Il vous faut des Musiciens.

LE POETE.

Vous ne pouvez vous passer de Poëtes.

LE MUSICIEN.

Monsieur composera les Pièces.

LE POETE.

Et Monsieur la musique.

LE MUSICIEN.

Vous ne pouviez pas mieux choisir.

LE POETE.

Vous ne pouviez mieux tomber.

PROSERPINE.

AIR : Je suis la fleur des garçons du village.

Oh, pour du neuf nous n'en avons que faire,

Je vous épargne ce soin-là :

Un tel travail seroit peu nécessaire,

Pour ces lieux le vieux suffira.

Ce fonds est assez riche, & sera neuf pour nous.

86 LA FESTE DE PLUTON;

LE POETE.

Ah ! Madame , qu'est-ce que toutes ces vieilles antiquailles ?

LE MUSICIEN.

De l'horreur.

LE POETE.

Du nouveau , morbleu , du nouveau. Cela pique le goût.

LE MUSICIEN.

Cela aiguillonne la curiosité.

LE POETE.

Nos pauvres ancêtres n'avoient pas le sens commun.

LE MUSICIEN.

On ne peut plus les flairer.

LE POETE.

AIR : *Je ne suis ni Roi , ni Prince.*

Vous verrez , vous verrez mes œuvres.

LE MUSICIEN.

Mes Opéras sont des chef-d'œuvres.

Ils ont enchanté tout Paris ;

Oh , pal sembleu , sans ma musique

Les spectacles anéantis

Auroient déjà fermé boutique.

LE POETE.

M'ont-ils moins d'obligation ?

LE MUSICIEN.

Ils nous en ont à tous deux ; mais vous n'êtes pas à ignorer qu'à présent la musique a le pas. Voyez

parler d'un Opéra nouveau. Qui l'a fait, demande-t-on ? On cite le Musicien , & tout est dit.

LE POÈTE.

Je vous dis moi , que tout n'est pas dit. Sans le Poète que feroit le Musicien ? Nous sommes créateurs.

LE MUSICIEN.

D'un corps à qui nous donnons l'ame.

LE POÈTE & LE MUSICIEN.

AIR : Lorsque Perrette étoit notre amoureuse.

Le Poète. Vouloir ainsi parler du dramatique !

Le Musicien. Vouloir ainsi dénigrer la musique !

C'est fort mal fait ; vous avez tort.

Mon art prend un plus noble effor.

Le vôtre n'est que baliverne.

Le vôtre n'est que subalterne.

C'est vous , c'est vous qui venez tous les jours

Implorer chez nous du secours.

C'est vous qui nous implorez tous les jours.

Sans nous vous ne pouvez rien faire.

Sans nous comment pourriez-vous plaire ?

Convenez-en, c'est nous, oui nous que l'on préfère.

De vous , quand nous voulons , nous nous passons très-bien.

Sans musique aujourd'hui vos Pièces ne sont rien.

88 LA FESTE DE PLUTON,

LE MUSICIEN.

C'est bien à vous, Monsieur Plagio, de me parler en ces termes, à moi qui ai donné le jour à une foule de vos pareils qui n'ont jamais su filer une Scène, & qui à la faveur des Ariettes multipliées entassent des volumes de sonnettes : car en bonne foi, qu'est-ce que vos chiffons de Colins, de Jeannettes, & autres misères dont vous ne cessez de nous bercer ?

LE POÈTE.

Et vous, Monsieur Tapagimini, qu'est-ce que toutes vos rapsodies d'Ariettes : un enchaînement de forte & de piano, de traits & de ritournelles pillés dans toutes les symphonies. Qu'ils viennent ici vos modernes, qu'ils y viennent, on les attend : ils y paroîtront, mais ce sera la torche au poing, pour faire amende honorable aux anciens qu'ils mettent tous les jours à contribution.

PLUTON.

Paix.

PROSERPINE.

Je ne vous avois point, ce me semble, envoyé chercher pour disputer.

LE MUSICIEN *aveignant un papier de musique.*

Tiens, vil carabin du Permesse, fais-moi jamais des paroles dignes d'être sous cet air-ci.

(Il se met en devoir de chanter.)

... PLUTON *d'un ton de colère à tous les deux.*

Sortez. *(Ils se retirent.)*

SCÈNE

S C E N E XIII.

**PLUTON , PROSERPINE ;
LA PROCUREUSE.**

PLUTON à Proserpine.

Vous pouvez , Madame , dans un autre moment
en choisir de plus raisonnables.

PROSERPINE.

Quisque vous voulez bien me le permettre ...

PLUTON.

Je fais plus , je vous l'ordonne , & je veux que
tout ici concoure à vos plaisirs.

LA PROCUREUSE à Proserpine.

Quel excès de galanterie !

PROSERPINE.

Je ne puis trop vous marquer de reconnoissance.

PLUTON.

Madame , je vous rends justice. Mes yeux sont
défilés. Je vois tous mes torts. Qu'il n'en soit plus
parlé , & que ce jour soit pour nous une seconde
noce. La tendresse désormais sera ma plus chere
occupation. C'est sur elle que je jette mon dévolu.

AIR : Menuet de Grandval.

Je vous laisse achever la fête.

Puisse-t-elle vous amuser !

Pour moi j'ai d'autres soins en tête ,

Et je ne puis m'y refuser.

M

• LA FESTE DE PLUTON.

AIR : *Je ne veux point troubler , &c.*

UN Roi ne se doit point laisser corrompre
Par ses plaisirs , quelqu'en soient les attraits ;
Il doit savoir souvent les interrompre ,
Pour travailler au bien de ses sujets. (*Il sort.*)

SCENE XIV. & dernière.

PROSERPINE , COULEUVRINE ,
LA PROCUREUSE.

LA PROCUREUSE.

C Et époux a du bon. A la fin tout le monde est satisfait. Il n'y a plus que Monsieur Minos qui tâchera de prendre patience. Voilà une fâcheuse époque pour lui. Ce raccommodement là n'avancera pas ses affaires.

PROSERPINE.

Elles étoient déjà grandement désespérées. Oh ça, messieurs les maris , plus de rancune. Que chacun à mon exemple se réconcilie avec sa moitié , & vous serez de ma nouvelle recrue ; car on a beau dire , il faut des chapeaux par-tout.

(*Les maris & les femmes se touchent dans la main.*)

VAUDEVILLE.

PROSERPINE.

Que dans ces lieux la gaieté brille,
On ne vit que par le plaisir.
Quand il s'offre, il faut en jouir :
Déjà mon cœur charmé petille.
Fi de la gravité des Grands ;
Ils sont esclaves de leurs rangs.

Quelle extravagance !

Si par fois on ne danse ,
Si l'on ne chante , si l'on ne rit ,
Si l'on ne se réjouit ,

Ma foi , la vie

N'est que folie ,

Que maladie.

Vive , vive la bonne humeur ;
C'est la friandise du cœur.

CHŒUR.

Si par fois on ne danse , &c.

*{ Le refrain , Si par fois on ne danse , se répète en
faisant une ronde. }*

UN HOMME.

Ce Financier qui par la Ville
Fait un étalage si grand ,
Est chez lui tout or , tout argent ,
Ne compte que par cent , par mille.
C'est de Plutus l'enfant chéri ;
Cependant il n'a jamais ri.

Foin de l'opulence.

Si par fois , &c.

32 LA FESTE DE PLUTON,

LA PROCUREUSE.

Quand une Comédie ennuie,
L'Acteur peste contre l'Auteur,
L'Auteur peste contre l'Acteur,
Tous deux s'accusent de folie :
Le Public qui bâille & s'endort,
Les timpanise encor plus fort.
Quelle triste chance !
Mais quand le Public danse,
Mais quand il chante, mais quand il rit,
Qu'enfin il s'y réjouit,
La Comédie
N'est plus folie,
Plus maladie ;
L'Acteur reprend sa bonne humeur ;
Et l'Auteur rit de tout son cœur.

CHŒUR.

Mais quand le Public, &c.

A P P R O B A T I O N.

*L*U par ordre de M. le Lieutenant-Général
de Police, & approuvé pour être représenté
au Théâtre de la Foire, & pour être imprimé.
A Paris ce 1. Mars 1764. MARIN.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer. Ce 15.
Avril 1764.

DE SARTINE,

LA FÊTE DE VILLAGE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES;
hous Brochant, collée
Par M. D'ORVIGNY:

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens Ordinaires du Roi, le Jeudi*

29 Juin 1775.

La Musique est de M. DESORMERY.

Le prix est de 24 sols.



A P A R I S,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît,
au Temple du Goût.

M. D C C. L X X V.

Avec Approbation.



PERSONNAGES. ACTEURS.

LE BAILLI.	<i>M. Trial.</i>
AGATHE.	<i>Mlle. Colombe.</i>
COLIN.	<i>M. Michu.</i>
LA GRENADE, vieux Soldat établi au Village.	<i>M. Laruelle.</i>
SA FEMME.	<i>Mad. Moulinghen.</i>
LA MERE SIMONE.	<i>Mad. Berard.</i>
L'ESPÉRANCE, Grenadier.	<i>M. Nainville.</i>
LA SONDE, Barbier Gascon.	<i>M. Julien.</i>
TROUPE DE GRENADIERS.	
TROUPE DE PAYSANS GROSSIERS.	
TROUPE DE JEUNES PAYSANNES PARÉES.	

La Scène est au Village.



LA FÊTE DE VILLAGE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Place de Village ; on voit quelques maisons sur le devant garnies de fleurs. Celle du Bailli est la première & la plus apparente. Dans le lointain, sur un des côtés, on apperçoit le Château. C'est le matin.

SCENE PREMIERE.

COLIN, AGATHE, assis devant la porte du Bailli, faisant une Couronne de fleurs.

D U O.

DE quel beau jour je vois naître l'Aurore !
Ah ! que mon cœur se promet de plaisirs !

A 2

4 LA FÊTE DU VILLAGE,

De traits de feu , l'Horison se colore ,
Et ce Soleil va combler nos desirs.



AGATHE.

Pour Monseigneur , on prépare une fête ,
Nous allons tous chanter en son honneur ;
De fleurs , nos mains vont couronner sa tête ,
Et nos transports lui peindront notre ardeur.



COLIN.

En recevant notre sincere hommage ,
Il entendra nos cœurs former des vœux ;
Le seul desir de tout notre Village ,
Est de savoir notre bon Maître heureux.



E N S E M B L E.

Parmi ces fleurs , choisissons les plus belles ;
Mêlons , pour lui , la rose avec l'œillet ;
Aux lys charmans , joignons les immortelles ,
Et que l'Amour assemble le Bouquet !



COLIN.

Je te fais mon compliment , ma chère Agathe ;
le Village , qui t'a choisie pour présenter son ho-
mage à Monseigneur , auroit eu de la peine à trou-
ver une main qui eût donné plus de prix à ces
fleurs.

COMÉDIE.

5

AGATHE.

Tu me flattes; mais, Colin, si cet honneur devoit être la récompense de celle qui a le plus d'attachement pour lui, je ne crois pas que, dans le Village, il y ait personne qui puisse me le disputer Allons, aide-moi à finir ce bouquet : c'est à lui que je le destine.

(Elle a commencé un bouquet.)

COLIN.

Oh! de tout mon cœur! s'il conserve sa fraîcheur aussi long-tems que nous le chéirons, il ne se flétrira jamais.

AGATHE.

C'est bien dit A propos, Colin, j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre; va, va, réjouis-toi.

COLIN.

Si elle est heureuse pour Agathe, elle ne sauroit manquer de me réjouir.

AGATHE.

Comme Monseigneur arrive aujourd'hui pour prendre possession de ses Terres, ton père, qui est mon tuteur, m'a dit qu'il me présenteroit à lui.... Tout le Village va lui rémoigner sa joie.... Il est si bon! On dit qu'il mariera quelques filles,

A 3

6 LA FÊTE DE VILLAGE,

& se chargera de leur dot. Ah! Colin, si son choix pouvoit tomber sur moi! Je m'en réjouis d'avance à cause de toi.

C O L I N.

A R I E T T E.

Ma chère Agathe,
Ce doux espoir me flatte;
Mais ton cœur
Suffit à mon bonheur.

Une ame commune
Prise la fortune
Au poids de l'or;
Mais ta tendresse
Fait ma richesse;
Ton cœur est mon trésor.

D U O.

A G A T H E.

C O L I N.

Je pense comme toi,
Sois sûr de ma tendresse.

Tu penses comme moi;
Je connois ta tendresse.

Je préfère ta foi
A l'or, à la richesse.

Tu préfères ma foi
A l'or, à la richesse.

E N S E M B L E.

Oui, ton cœur, oui, ton cœur
Suffit à mon bonheur.





SCENE II.

LE BAILLI *sort de chez lui paré, un gros bouquet, des gands blancs aux mains, & un air très-affairé.*

LE BAILLI, à Colin.

EH BIEN! te voilà ici, toi? Je t'avois dit d'aller dans le Village pour..... Qu'est-ce que vous faites-là ensemble?

AGATHE.

M. le Bailli, c'est un bouquet pour Monseigneur.

LE BAILLI.

Un Bouquet! Oui, je le vois bien.... c'est fort bien fait.... mais vous vous amusez à jaser! Et une fille qui jase avec un garçon.... Agathe! Agathe!.... hum!

AGATHE.

Mais, Monsieur le Bailli, quel mal y a-t-il à cela?

LE BAILLI.

Ah! quel mal y a-t-il à cela?

8 LA FÊTE DE VILLAGE,

C O L I N.

Oui, mon père, quel mal y a-t-il à cela ?

L E B A I L L I.

Tais-toi, toi. Ça raisonne, je crois.

C O L I N.

Mais, mon père....

L E B A I L L I.

Eh bien, oui, ton père. C'est pour cela qu'il faut te taire. Ne voudrais-tu pas avoir plus de raison que ton père ? plus d'esprit qu'un Bailli ? ... Croyez-moi, Agathe, ces jeunes étourdis-là bavardent, mais cela n'a que du caquet. Il y a toujours du risque à les écouter.

A R I E T T E.

Quand une fille,
Jeune & gentille,
Voit un Berger
Tendre & léger ;
Son cœur sautille,
Brûle & pétille ;
Elle court au danger
Qu'elle ne peut parer.



De même à la lumière,
Dont l'éclat l'éblouit,
Le papillon séduit,
Porte un vol téméraire :

COMÉDIE.

9

De même les oiseaux,
Dupes d'un faux ramage,
Sous un traître feuillage,
Se prennent aux gluaux.



Quand une fille, &c.



A G A T H E.

Mais, M. le Bailli, pourquoi ne voulez-vous pas que nous nous aimions? Nous avons été élevés ensemble, c'est bien naturel.

L E B A I L L I.

Aimez-vous d'amitié, j'y consens; mais d'amour! je vous le défends bien.

C O L I N.

Mais, mon père.....

L E B A I L L I.

Mais, mon père.... as-tu peur que je l'oublie? Quand je vous dis que vous n'êtes pas le fait l'un de l'autre.

A G A T H E.

Mais, pourquoi cela?

L E B A I L L I.

Oh! pourquoi? Premièrement, parce que vous n'êtes pas assez riches; secondement.....

10 LA FÊTE DE VILLAGE,

C O L I N.

Ah! mon père, quand on s'aime bien, l'amour....

L E B A I L L I.

L'amour! l'amour!.... cela ne fait pas l'entretien d'un ménage.

A I R.

Où, le mariage
Est un badinage,
Quand on a du comptant ;
Mais, sans argent,
Foin du ménage !
L'amour n'a qu'un instant.



En voilà assez. Monseigneur va arriver. Rentrez tout cela. (*à Colin.*) Vous, allez rassembler toutes les jeunes filles; (*à Agathe,*) & vous, tous les garçons.... Eh! non, non, ce n'est pas cela; j'ai la tête fi.... Vous, Colin, les garçons; & vous, Agathe, les filles. Moi, je vais ramasser le gros du Village.

(*Colin & Agathe ayant rentré les chaises, s'en vont.*)



SCÈNE III.

LE BAILLI, *seul.*

Oh ! c'est un embarras..... quand il faut préparer, comme cela, une fête.... Moi, je suis l'ordonnateur de tout cela, c'est fort bien ! mais personne pour me seconder ! c'est un casse-tête..... Voyons un peu ici, si je trouverai quelqu'un. (*Il frappe à la porte d'une maison.*) Hola ! M. de la Grenade, êtes-vous prêt ?





SCENE IV.

Madame LA GRENADE, *sortant* ;
LE BAILLI.

Madame LA GRENADE.

VOT' servante, M. le Bailli. Not' Homme est
forri depuis l'matin ; je l'attendons.

LE BAILLI.

Eh bien ! ne voilà-t-il pas ? Toujours des retards !
toujours des embarras ! des difficultés ! com-
ment voulez-vous qu'on avance ?

Madame LA GRENADE.

Dame, Monsieur le Bailli , ça n'est pas not'
faute.

LE BAILLI.

Ce n'est pas votre faute. ce n'est pas la
mienne non plus , cependant.... Allons , prépa-
rez-vous toujours , je vous prendrai en repassant.

(*Le Bailli s'en va.*)





SCENE V.

Mad. LA GRENADE. LA GRENADE,
*ivre , entrant du fond avec une espèce
de vieil uniforme.*

Madame LA GRENADE, *sur le devant.*

VOYAI un peu si s'yvrogne-là revienra ! Je
gageons qu'il est à boire dans queuque coin.

LA GRENADE, *du fond.*

Léra, léra, &c.

Madame LA GRENADE.

Mais, je crois que je l'entendons.

LA GRENADE.

Morgué ! c'est eune belle chose que la gaité !
Moi, ça m'égaye ! ça me met entrain. Léra,
léra, &c.

Madame LA GRENADE.

Te vlà donc, vilain yvrogne ?

LA GRENADE.

Madame la Grenade , point de propos.

14 LA FÊTE DE VILLAGE,

Apprenez qu'un yvrogne & moi , ça fait deux.

Madame LA GRENADÉ.

Vlà deux heures que je travaillons pour mettre ces fleurs, pour tout arranger, & tu me laisses seule faire toute la besogne!

LA GRENADÉ.

Travaillez, c'est bien fait. Faut qu'une femme s'occupe. Eun homme, c'est différent.

Madame LA GRENADÉ.

Mais, eun jour comme aujourd'hui te saouler!

LA GRENADÉ.

Mais, un jour comme aujourd'hui te fâcher!

Madame LA GRENADÉ.

Ça n'est pas pardonnable.

LA GRENADÉ.

Fi! c'est indigne à toi.

Madame LA GRENADÉ.

Mais, d'où reviens-tu d'pis deux heures que t'es parti?

LA GRENADÉ.

Ma foi, je nous étions perdu dans la foule. Y a tant de monde de tous les côtés! & tout est garni de fleurs, de guirlandes; on ne reconnoît pus

les rues. Sans les cris redoublez de viv' Monseigneur! je n'aurions jamais regagné pays; mais je sommes revenu jusqu'au Château, en suivant de voix en voix. Allons, femme, chantons comme tout le monde, & vive la joie.



S C E N E V I.

Les précédens ; L'ESPÉRANCE, Grenadier en uniforme.

L'ESPÉRANCE.

BON jour, mon vieux Camarade; eh bien, comment va la joie?

LA GRENADE.

Fort ben. Et toi, d'où c'que tu viens donc comme ça?

L'ESPÉRANCE.

Comme le Régiment est en garnison ici près, je n'avons garde de manquer l'occasion de la prise de possession de Monseigneur.

LA GRENADE.

Ah! morbleu! ça vient ben à propos; femme,

16 LA FÊTE DE VILLAGE,

not' Bailli fera ben aise. Ça va redoubler la joie du Village.

MADAME LA GRENADÉ.

J'allons tretous porter des fleurs & des bouquets à Monseigneur. Et vous autres, est-ce que vous allez faire itout queuque réjouissance ?

L'ESPÉRANCE.

Vantez-vous-en. Comme il est not' Colonel, la Compagnie s'est détachée au nom de tout le Corps pour venir lui présenter les drapeaux & le cœur de ses soldats.

LA GRENADÉ.

Oui, morbleu ! le cœur de ses Soldats. C'est ben dit.

L'ESPÉRANCE.

C'est que ce bouquet ne se fane pas, au moins !

LA GRENADÉ.

Veux-tu boire un coup à sa santé ?

L'ESPÉRANCE.

Je ne peux pas à présent ; ce sera pour tantôt, quand nous reviendrons du Château.

LA GRENADÉ.

Eh bien ! chante-nous queuque chose en l'honneur de ton Colonel.

L'ESPÉRANCE

COMÉDIE.
L'ESPÉRANCE.

17

Volontiers : pour ça je suis tout prêt. Tiens ,
voilà ce qui a été chanté au Régiment quand il
s'est fait recevoir :

A R I E T T E.

Volons , amis , volons à la victoire ;
Courons tous à la gloire !
C'est Mars qui va , dans les hazards ;
Guider partout nos étendards.



Les fureurs de la guerre ,
Les assauts , les combats ,
Présentent des appâts
Au brave Militaire :
Quand on voit l'ennemi , prodigue de son sang ;
Il faut combattre & vaincre , ou mourir dans son rang ;
Mais , dans la Paix , avec quelle allégresse
On revoit son pays !
Au tour de vous chacun s'empresse ;
De ses travaux guerriers on vient goûter le prix.
Volons , amis , &c.



LA GRENADE, *avec transport.*

Hem ! ma femme ; v'là une chanson , ça ! Vo-
lons amis. (*Il veut répéter & ne peut pas. Il*
se dédommage en embrassant l'Espérance.) Ah !
mon Camarade !.

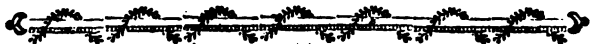
B

18 LA FÊTE DE VILLAGE,

L'ESPÉRANCE, *se débarassant de lui.*

Sans adieu, mes amis; on ne va pas tarder à s'assembler; nous nous reverrons au Château.

(*Il sort par le fond.*)



S C E N E V I I.

LE BAILLI *entre par une coulisse avec plusieurs Paysans qui ont des Bouquets, & les précédens.*

LE BAILLI, *à la Grenade & à sa femme; il tient une lettre à sa main.*

APPROCHEZ, vous autres; il faut que tout le monde entende cela..... Ah! mes amis, le bon Maître que nous avons là! Tenez, écoutez la Lettre qu'il m'écrit.

(*Tous les Paysans l'entourent avec attention. Il lit.*)

» Bailli, je vous avertis que c'est Dimanche
» que j'irai prendre possession de mon Château
» & de mes Terres.... Je suis content des témoi-
» gnages d'amitié que mes vassaux m'ont donné
» jusqu'à présent. Je fais que vous préparez
» des fêtes, mais je ne veux vous occasionner

» aucune dépense, & je me réserve le plaisir de
» consacrer cette journée, en vous donnant à tous
» des marques de mon affection.... » Ah ! quel
bon Maître.

L E S P A Y S A N S.

Ah ! queu bon Maître ! Queu brave Seigneur !

L A G R E N A D E.

Par la ventreguenne, M. le Bailli, vous qu'êtes un habile homme, vous devriez ben nous faire, la.... queuque petit couplet de remerciement, pour l'y signifier tout ce que je pensons pour ly.

L E S P A Y S A N S.

Ah ! M. le Bailli, M. le Bailli !....

L E B A I L L I.

Des Couplets ! je le veux bien.... C'est bien aisé.
Comme je suis le Bailli, moi, je vous en ferai
tant que vous voudrez.

Madame LA GRENADÉ, *lui donnant une chaise.*

Tenez, Monsieur le Bailli, assisez-vous.

L E B A I L L I, *assis.*

Voyons. Sur quoi les voulez-vous ?

10 LA FÊTE DE VILLAGE,
LA GRENAD E.

Eh! morbleu, en l'honneur de Monseigneur.

LE B A I L L I.

De Monseigneur, oui; c'est bien dit!... Ne me troublez pas; voyons un peu. (*Il rêve.*)
Couplets Couplets en l'honneur de notre bon Seigneur.

LES P A Y S A N S.

Vlà ce que c'est.

LE B A I L L I.

N'est-il pas vrai?

Madame LA GRENAD E.

Oui, Monsieur le Bailli, c'est ça.

LE B A I L L I.

Oh! c'est que moi, voyez-vous, comme je suis le Bailli, j'ai l'habitude de ces choses-là.... ça fait que du premier coup on trouve... on trouve... Couplets en l'honneur de notre bon Seigneur. Voilà toujours le commencement.

LES P A Y S A N S.

Il est ben savant, Monsieur le Bailli!

LE B A I L L I.

Savant? Sans doute. Un Bailli! vous pensez

COMÉDIE.

21

bien !... Vous autres, vous avez bien le zèle ,
mais cela ne suffit pas ; il faut encore savoir...
comme moi, par exemple... Couplets en l'hon-
neur....

L A G R E N A D E.

Eh bien, Monsieur le Bailli, ça avance-t-il ?

L E B A I L L I.

Laissez-donc ; ne me troublez donc pas. (*Il
réve.*) Couplets.... Couplets.... Je vous en ferai
bien, moi, des Couplets... ce n'est pas là l'em-
barras.... Mais.... si vous me disiez ce que vous
voulez dire, cela iroit bien plus vite.

Madame L A G R E N A D E.

Eh mais, Monsieur le Bailli, ça ne s'demande
pas. Mettez-y que je l'aimons, que je le chérif-
fons... que....

L A G R E N A D E.

Eh oui, morgué ! que je voudrions que ça fut
tous les jours une fête, afin de l'y répéter plus sou-
vent. N'faut pas être forcier pour deviner ça.

L E B A I L L I.

Bon ! bon ! m'y voilà.

L E S P A Y S À N S.

Ah ! (*Et tous attendent le mot que le Bailli va
dire*).

B 3

22 LA FÊTE DE VILLAGE,

LE BAILLI, *d'un air conséquent.*

Couplet en l'honneur....

LA GRENADE.

Comment, ventregué, v'n'en êtes encore que là ? Et d'pis qu'ous réperais le premier mot, j'en aurions déjà fait eun mille, nous ! Ah ! jarniguoï ! si nor' cœur favoit écrire !

LE BAILLI.

Doucement , mes enfans , doucement ! ce n'est pas le tout que le cœur. Vous comprenez bien. il faut que cela soit du bon, voyez-vous ! .. Il est bien facile de.... Mais.... Couplets en l'honneur.... (*Il est interrompu par une symphonie gaie & vive.*) Qu'est-ce que c'est que cela ? Vous voyez bien qu'il n'est pas possible de travailler. Mais, ne vous inquiettez pas ; vous aurez des Couplers.

(*Il se leve, serre son papier.*)





SCENE VIII.

*Les précédens ; AGATHE, à la tête des
jeunes Filles, qui toutes ont des fleurs
& des guirlandes.*

AGATHE.

AIR.

P
OUR son hommage
Notre village
N'a que des fleurs,
Des bouquets & des cœurs.
Oui, c'est le gage,
Le pur hommage
Que notre amour
Va donner en ce jour.

(*Les Filles reprennent l'air.*)

LE BAILLI.

Ah ! ça, mes enfans, nous voilà tous, allons
nous-en au-devant de Monseigneur. (*On entend
une symphonie militaire*). Qu'est-ce que c'est que
cela encore....

Madame LA GRENADE.

M. le Bailli, comme le Régiment de Monsei-

24 LA FÊTE DE VILLAGE,

gneur est ici près, c'est la Compagnie de Grenadiers qui vient voir leur Colonel.

LE BAILLI.

Des Militaires ? Mais je n'ai pas donné d'ordre, moi. Je ne suis pas prévenu de tout cela . . . Au surplus il faut les laisser faire. Rangeons-nous par ici pour leur laisser le passage , & nous verrons ce que cela deviendra.

(*Le Bailli se range sur la gauche avec tout son monde , les filles sur le devant en une file ; le Bailli toujours en tête*).



S C E N E I X.

*Les Grenadiers entrent avec les Drapeaux
& descendent sur une marche , en
face des jeunes Filles.*

L'ESPÉRANCE, *chantant.*

M A R C H E.

Sous ces drapeaux , marchons unis ,
La gloire & l'amour sont unis.
Que de la plus vive allégresse ,
Ici tous les cœurs soient épris !
Que la plus douce ivresse ;

COMÉDIE.

29

Que la plus tendre ardeur,
Sans cesse
Renaîsse
Au nom de Monseigneur !



A I R.

Que la gloire & l'honneur , que les jeux , tour-à-tour ,
Fixent l'usage
De cet heureux jour !
Que les palmes de Mars , & les myrthes d'Amour ,
De leur ombrage
Couvrent ce séjour !

(L'Espérance fait un signal , tous reprennent la Marche , & remontent le Théâtre en sortant du côté du Château).





S C E N E X.

LE BAILLI, *les Paysans*, &c.

LE BAILLI.

ALLONS, mes enfans, suivons-les; nous entrerons dans le Château après eux.

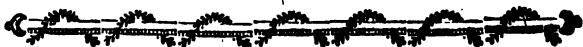
Madame LA GRENADE:

Mais, faut ben attendre les Ménétriers.

A G A T H E.

Et Colin donc!... Ah! v'là la mere Simone.





SCÈNE XI.

SIMONE *arrive avec COLIN; les*
susdits.

AGATHE.

BON jour, la Mere.

SIMONE.

Bon jour, bon jour, mes enfans.

LE BAILLI.

Arrivez-donc, la Mere, arrivez donc.

SIMONE.

Ah! dame, voyais vous, je n'allons pas ben
vîte. Je n'ons plus les jambes si bonnes que vous;
mais pour le cœur, ça ne vieillit pas.

ARIETTE.

J'ons toujours même ardeur,

Toujours même chaleur!

La vieillesse,

La foiblesse,

N'ont point de prise sur mon cœur.

Autrefois, pétulente,

J'étois agissante,

Turbulente,

Impatiente,

28 LA FÊTE DE VILLAGE,

Un vrai boute-en-train !

Il faut que tout prenne fin.

Aujourd'hui , tremblante ,

Ma démarche est lente ,

Chancelante :

Maïs pour le cœur ! maïs pour le cœur ?

J'voulons , à la jeunesse ,

Montrer , par ma tendresse ,

Comme on doit aimer Monseigneur.



C O L I N.

Il faut donner un bouquet à la Mere.

AGATHE *lui en présente , & les jeunes filles aussi.*

Tenez , la Mere.

S I M O N E.

Gardez , gardez les fleurs , vous autes , & donnez-les à Monseigneur ; c'est de son âge & du vote. Pour moi , je l'y portons un ben meilleur bouquet que stilà.

Madame L A G R E N A D E.

Lequel donc , la Mere ?

S I M O N E.

C'est l'amiqué de tout le Village , dont je sommes la mere , ou que j'ons vu naître , & dont j'allons l'y bailler l'assurance.

COMÉDIE.

29

LA GRENADE.

Où, ventregué! vous pouvez l'y signer ste patrole là de not' part.

SIMONE.

Écoute donc, mon enfant; je l'avons vû venir au monde, & j'avons fait des réjouissances pour lui. A présent que le v'là devenu not' Seigneur, dame! il est ben simple que je l'aimions de tous not' cœur.

LA GRENADE.

De tout not' cœur! Ah morbleu! v'nez la Mere. Faut que je vous embrassions pour ste bonne pensée là.



SCENE XII.

Les Ménétriers arrivent. Il y a un Paysan avec eux qui porte un grand Bouquet, en forme de petit mai, tout garni de fleurs & de rubans, &c.

LE BAILLI.

AH! voilà les Ménétriers... Arrangeons-nous, mes enfans. Vous, Agathe, à la tête des jeunes filles; le bouquet ici au milieu; la mere Simone

30 LA FÊTE DE VILLAGE,

ensuite ; les hommes après, & moi en avant ; allons, mes amis.

(*Il chante un Rondeau.*)

Quel beau jour pour le Village !
Nous allons voir Monseigneur !
Amis , portons lui l'hommage
De nos vœux , de notre cœur.

(*Tout le monde répète.*)

Quel beau jour ! &c.

A G A T H E.

Nous ne cherchons qu'à lui plaire ,
D'un chacun il est chéri ;
On l'adore , on le révère ,
Chaque jour il est béni.

C O L I N.

Sur une tête aussi chère ,
Ciel ! épuise tes douceurs !
Nous te prions , pour un Pere ,
Comble-le de tes faveurs !



(*Tout le monde répète , Quel beau jour , &c. & l'on se met en marche pour monter au Château. Le Rondeau se continue dans le lointain , & finit par des cris multipliés de vive Monseigneur ! &c.*)

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente une Salle du Château.
Il y a deux tables aux deux côtés où
les Grenadiers sont assis. Les Paysans
sont à une autre table où le Bailli pré-
sède avec gravité.*

CŒUR, *en trinquant.*

A la santé de Monseigneur !
De tout mon cœur.

(*Les Hommes aux Femmes.*)

A toi , ma chere femme ,

(*Les Femmes*)

Oh ! de toute mon ame ,
A la santé de Monseigneur.
De tout mon cœur , de tout mon cœur.

32 LA FÊTE DE VILLAGE;

LE BAILLI, *après avoir bû, dit en s'essuyant.*

Mes amis, mes enfans, de la discrétion! Monseigneur a reçu nos bouquets avec bonté, & il a ordonné de nous mettre à table. . . Mangeons, buvons; mais ne nous grifons pas.

LA GRENADÉ.

Monsieur le Bailli a raison. Ne nous grifons pas, mais buvons.

SIMONE.

Où c'est donc Colin?

LE BAILLI.

Monseigneur a voulu qu'il reste à la table des jeunes filles avec Agathe. . . C'est lui qui me représente.

Madame LA GRENADÉ.

Mettez-vous donc là, Monsieur de l'Espérance. Vous boirez ben un coup avec nous?

LE BAILLI, *d'un ton goguenard.*

Oh! que oui, Monsieur de l'Espérance boira. Pour Monseigneur, un Grenadier ne recule jamais.

L'ESPÉRANCE.

Écoutez-donc, Monsieur le Bailli, je pouvons boire à sa santé, car, milzieux! s'il ne s'agissoit
pour

pour le faire vivre long-tems que de placer pour lui des années à fond perdu, il trouveroit encore dans la compagnie de quoi se faire la rente de plusieurs siècles.

LE BAILLI.

C'est fort bien dit ! Allons, mes enfans, à la santé de Monseigneur.

L'ESPÉRANCE.

A la santé de not' Colonel.

SIMONE.

Et à tout ce qui peut l'y faire plaisir.

(*Tout le monde trinque & boit.*)

LA GRENADE, *après avoir bu.*

Par la jarniguoi ! Faudroit qu'eune journée comme ça dure vingt ans !

L'ESPÉRANCE.

Parlez-donc, mes amis, qu'est-ce qu'on en dit dans vot' Village, de not' Colonel ?

Madame LA GRENADE.

Ma fine, Monsieur, il n'y a personne qui ne l'aime pus que soi-même. Not' amiqué est eune habitude ; c'est l'héritage de sa famille.

34 LA FÊTE DE VILLAGE,

LA GRENADE, *comme voulant dire beaucoup ,
mais ne trouvant rien de mieux.*

Buvons à la santé de sa famille.

L'ESPÉRANCE.

Oui, buvons.....

SIMONE.

Ah ! Monsieur de l'Espérance , c'est ben le plus
brave Seigneur ! le plus obligeant !.... T'nez ,
voyez tant seulement comme il nous traite ! Da-
me ! c'est cà qu'est eun bon cœur !

LA GRENADE, *cherchant toujours à parler.*

Buvons à la santé de ce cœur-là.

LE BAILLI.

Aussi, il faut voir comme on le chérit !

Madame LA GRENADE.

Oh ! oui. Je ne pensons qu'à ly. Si par mal-
heur il l'y arrivoit le moindre petit chagrin, je
nous attristerions tretous : ça feroit la désolation
du Village.

LA GRENADE.

Buvons à la santé du Village.

COMÉDIE 35

L'ESPÉRANCE

Milzieux ! mes Camarades , je suis enchanté de ce que vous me dites-là. L'éloge que vous faites de not' Colonel, me fait , morbleu , plus de bien , plus de joie au cœur que tout le vin que j'ai bû en son honneur.

LA GRENADÉ.

Il le mérite ben ! Nom d'un canon ! si je savions queuquez'un qui ne fût pas d'tout cœur pour lui ! ...
(*Il se leve & se rasseroit aussi-tôt.*) Mais non ; ça ne s'peut pas. A sa santé.

L'ESPÉRANCE.

A sa santé. --- Tiens , écoute une chanson que j'ai fait pour lui ce matin.

LE BAILLI.

Ah ! voyons , Monsieur de l'Espérance.

LA GRENADÉ.

Comment ! tu fais des chansons , toi ! un Grenadier !

L'ESPÉRANCE.

Pourquoi pas ?

LA GRENADÉ.

Allons , si donc , bats-toi , morbleu !

36 LA FÊTE DE VILLAGE,
L'ESPÉRANCE.

Eh bien, je fais les deux : qu'est-ce que t'as à dire. Tiens, écoute.

(*Il chante : la Grenade n'y fait pas attention*).

PREMIER COUPLET.

Pour Monseigneur, ce jour est une Fête ;
Que lui donner, pour gage de ma foi ?
A le chanter, chacun ici s'apprête ;
Mais aucun ne le chérit plus que moi. [*Bis.*]



LA GRENADE, *frappé de la fin du Couplet.*

Qu'est-ce que tu dis ? Voyons, répète ça.

L'ESPÉRANCE.

A le chanter, chacun ici s'apprête ;
Mais aucun ne le chérit plus que moi.



LA GRENADE, *avec humeur.*

Comment ! ne le chérit pas que toi ! Est-ce que
je ne l'aimons pas autant que toi, dis donc ?

L'ESPÉRANCE.

Sans doute, mon ami, mais c'est la Chançon :

LA GRENADE.

Eh ben, al' a tort ta Chançon.

L'ESPÉRANCE.

Écoute, écoute.

SECOND COUPLET.

Ce n'est pas tout de chanter & de boire ;
 Mon cœur , pour lui , desire un autre emploi ;
 Faut-il , au feu , lui chercher la victoire ?
 Oh ! j'irai , moi ; j'irai , moi ; j'irai , moi.

LA GRENADE, *plus fâché.*

T'iras-toi ! t'iras-toi !... J'irai aussi , moi ! Et
 milzieux ! j'irions tretous , entens-tu ben ça. N'est-
 il pas vrai , mes amis ?

LES PAYSANS.

Oh ! oui , morgué ! j'irions tretous.

L'ESPÉRANCE.

Eh ! laissez donc , mes enfans , c'est la Chançon
 qui dit comme ça.

LA GRENADE.

Al ne vaut rien ta Chançon.

L'ESPÉRANCE.

Mais laisse donc finir.

38 LA FÊTE DE VILLAGE,
TROISIÈME COUPLET.

Puisse-t-il vivre au gré de notre envie !
Et, de la mort, braver toujours la loi !
S'il faut , pour lui , sacrifier sa vie ;
Oh ! c'est bien moi , c'est bien moi , c'est bien moi .



LA GRENADE, *qui pendant le commencement du
Couplet a l'air d'approuver, se fâche à la fin, &
dit en se levant.*

Eh ! million de canons ! c'est donc toujours
toi ?

L'ESPÉRANCE.

Sans doute, ça ne peut pas être autrement.

LA GRENADE.

Qu'appelles-tu, ça ne peut pas être autre-
ment ?.... Je te dis qu'il faut changer ça, moi.

LE BAILLI.

Allons, mes enfans, de la douceur.

L'ESPÉRANCE.

Il faut changer ça ?

LA GRENADE.

Oui, il faut changer ça.

L'ESPÉRANCE.

Eh ! comment faut-il donc mettre ?

COMÉDIE.

39

LA GRENADE.

Faut mettre, *nous*, entends-tu? & non pas *toi*.
Et toujours *toi*.

L'ESPÉRANCE.

Mais, morbleu! ça ne rimerait pas.

LA GRENADE.

Eh! milzieux, que ça rime si ça veut; ça est,
& faut que ça soit.

Madame LA GRENADE.

Ne t'échauffe pas nor' homme.... Mais, jugez-ça vous, Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Volontiers; voyons, mes enfans....





SCENE II.

*Les précédens ; LA SONDE, Barbier
du Village & Gascon.*

LA SONDE.

EH fandis ! bous né songéz qu'à boire, & les
biolous qui bous attendent ! . . . Toutes les jeunes
filles sont à la danse.

LA GRENADE.

A la danse ! Oh ! j'en suis, moi.

SIMONE.

C'est ben dit. Ça vaura mieux que de disputa-
ter.

Madame LA GRENADE.

Vous avez raison, la Mere ; allons voir Aga-
the. Viens-t'en, not' homme : Monsieur de l'Es-
pérance, donnez le bras à la Mere Simone.

L'ESPERANCE.

De tout mon cœur. Venez, la Mere.
(*Ils s'en vont tous, excepté le Bailli qui retient la
Sonde.*)





SCÈNE III.

LE BAILLI, LA SONDE.

LE BAILLI.

ÉCOUTEZ, Monsieur de la Sonde.

LA SONDE.

Eh donc, Monfu lé Vailli, qué boulez bous ?

LE BAILLI.

Monfieur de la Sonde, vous êtes un homme de tête, & je veux que vous m'aidiez à faire quelques petits Couplets qu'on m'a demandés.

LA SONDE.

Taupe, Monfu lé Vailli, expliquez bous.

LE BAILLI.

Vous voyez toutes les bontés que Monseigneur a pour nous ; je voudrois lui donner ce soir, entre nous autres, une petite fête....

LA SONDE, *l'interrompant toujours.*

Un instant, Monfu lé Vailli ; ceci demande réflexion. Bous boudriez donner une fête à Monseignur, bous bous y prenez un peu tard.

42 LA FÊTE DE VILLAGE,

LE BAILLI.

Oui, mais je voudrois simplement....

LA SONDE.

Simplément!.... Simplément est vientôt dit. Mais une fête pour un Grand Seigneur comme Monseigneur, il ne faut pas qu'elle soit donnée simplement.... Ce n'est pas là le genre.

LE BAILLI.

Mais, Monsieur de la Sonde, vous comprenez bien qu'avec des Paysans....

LA SONDE.

Des Paysans, Monseigneur le Vailli! des Paysans!... Qué diable boudriez-vous donc avoir? Encore faut-il se payer de raison.

LE BAILLI.

Mais, vous ne m'entendez pas. Je dis qu'à la Campagne....

LA SONDE.

A la Campagne, tandis, comme à la bille!... Un divertissement est une chose essentielle, qui exige des préparatifs, des détails, des arrangements indispensables... Avez-vous de la danse?

LE BAILLI.

Mais, Monsieur de la Sonde....

COMÉDIE 43

LA SONDE, *avec la plus grande vivacité tout ce qui suit.*

Abez-bous des instrumens?

LE BAILLI.

Écoutez-moi donc.

LA SONDE.

Abez-bous des personnages?

LE BAILLI.

Mais laissez-moi donc dire....

LA SONDE.

Eh ! qué diavle donc, si bous n'abez rien, dé quoi parlez bous dé donner une fêre ?

LE BAILLI.

Mais je vais d'abord commencer par....

LA SONDE.

Commencer ! sandis ! Ce n'est rien qué lé commencement. Mais , abant dé commencer , il faut prévoir l'enchaînement d'une chose.

LE BAILLI.

Mais , si vous ne me laissez pas finir....

LA SONDE.

Ah ! cadedis ! finir ! boilà la grande difficulté !
C'est la perspetive d'un oubrage qué dé vien

44 LA FÊTE DE VILLAGE,

finir ! Comvien d'édifices restés au premier étage ?
Comvien de fortunes détruites abant d'être aché-
bées ? Comvien de boyages restés à moitié ché-
min ? Comvien de vin bu abant d'être payé ?
Comvien de Châteaux en Espagne ? Comvien de
projets ? Comvien ?

LE BAILLI.

Eh ! combien de bavards qui n'ont jamais sçu
se taire ?

D U O.

LE BAILLI.

Ah ! quel Bavard !

Quel Babillard !

Cet homme

M'affomme ,

Par son caquet.

Eh ! non ; c'est fait.

Non , par ma foi.

C'est un martyr.

Écoutez-moi ;

Laissez-moi dire ;

Écoutez-moi.

LA SONDE.

Qui ? moi Vavard !

Moi , Vavillard !

Laissez-moi dire ;

Écoutez-moi.

Laissez-moi dire.

Ah ! quel Vavard !

Quel Vavillard !

Cet homme

M'affomme ,

Par son caquet.

Oh ! non ; c'est fait.

Non , par ma foi.

COMÉDIE.

45

ENSEMBLE.

Quel Babillard
Intarissable !
Va t'en au Diable,
Maudit Bavard.



LE BAILLI.

Mais, Monsieur de la Sonde, imaginez-vous donc qu'un Barbier ne doit point tenir tête à un Bailli ; voilà ce qui ne s'est jamais vu ! Mêlez-vous de vos perruques. . . .

LA SONDE.

Qu'apelez vous, perruques ? Apprenez, sandis, que c'est à la perruque à qui vous devez les trois quarts de votre mérite, & qu'un Vailli sans la perruque, est comme un Varvier sans rasoir.





SCENE IV.

Les précédens ; LA GRENADE.

LA GRENADE.

ALLONS donc, Monsieur le Bailli, on vous attend pour tirer l'Oye ; on ne peut pas commencer que vous n'y soyez.

LA SONDE.

Qué dittes bous ? on va tirer l'Oye ?

LA GRENADE.

Sans doute. Monseigneur a mis un prix pour celui qui l'emporterait, & c'est le Bailli qui doit juger ça, & pis c'est Mamselle Agathe qui doit donner le prix, & pis Monsieur Colin qui épouse Mamselle Agathe par ordre de Monseigneur, & pis nous autes, & pis vous autes, & pis tout le monde.... Vous voyez ben qu'on ne peut pas se passer de vous pour tout ça.

LE BAILLI.

Qu'est-ce que tu dis ? Monseigneur marie Colin ?

LA GRENADE.

T'nez, le v'là Colin. Il va vous débrouiller tout ça.



SCENE V.

Les précédens ; COLIN, accourant.

LE BAILLI.

EN bien, conte-moi donc tout cela. On dit que Monseigneur te marie avec Agathe ?

COLIN.

Ah ! mon père, Monseigneur est la bonté, la générosité même !... Imaginez-vous, mon père, Monseigneur disoit à Agathe qu'il vouloit la marier ; elle a rougi, je me suis troublé, son cœur a deviné les nôtres. . . il nous a encouragé. Alors, je lui ai fait, en tremblant, l'aveu de mon amour... Eh ! quoi ! mes enfans, a-t-il dit, vous rougissez de vous aimer ! Apprenez que l'amour n'est honteux que lorsqu'il dégénere en foiblesse, mais que c'est un don du Ciel lorsqu'il épure les cœurs & les rend vertueux. Aimer, & mériter d'être aimé, c'est l'exemple que je veux donner à tous mes vassaux.

A R I E T T E.

Les biens, le rang & la noblesse,
Pour le cœur, ne sont que des mots ;
Mais les droits les plus beaux,
Sont ceux de la tendresse.

48 LA FÊTE DE VILLAGE,

Envain l'autorité ,
Sur les cœurs , veut prétendre ;
Ce n'est qu'à la bonté
Que l'Amour veut se rendre.
Pour le Bonheur , être obéi n'est rien ;
Mais être aimé ! c'est le souverain bien.



L A S O N D E.

Cadédis ! Monfu dé la Grénade, bous né nous
disiez pas tout cela.

L A G R E N A D E.

Par la ventrebieu, mon cœur s'en souvenoit
aussi bèn que le sien, mais Monsieur Colin à la
langue mieux suspendue.

LE B A I L L I, *qui a eu l'air de rêver.*

Monseigneur marie Colin & Agathe!... C'est
fort bien; mais il me semble que l'on auroit un
peu dû me consulter là-dessus.

C O L I N.

Comment, mon père....

L A S O N D E.

~ Eh donc ! Monfu lé Vailli, bous formez oppo-
sition ?

L E B A I L L I.

Non pas ; mais enfin , un père est quelque cho-
se... & sur-tout un Bailli !... Assurément, Mon-
seigneur fait bien ce qu'il fait, mais aussi....

SCENE



SCENE VI ET DERNIERE.

AGATHE *vient, accompagnée de tout le Monde.*

CH Œ U R.

HONNEUR, honneur.

A Monseigneur !

Notre bonheur

Est son ouvrage ;

Qu'il soit l'hommage

De {notre} cœur.
De {votre} cœur.

AGATHE, à Colin.

Que ce beau jour

Soit tout pour l'allégresse.

Je vois ta tendresse

Couronner mon amour.

COLIN, à Agathe.

Tu peux lire en mon âme ;

Que la plus vive ardeur

Pour toi, m'enflamme,

Et répond à ton cœur.

CH Œ U R.

Honneur, honneur

A Monseigneur ! &c.



10 LA FÊTE DE VILLAGE,

COLIN.

Eh bien ! mon père , vous consentez à me donner Agathe ?

LE BAILLI.

Mes enfans , puisque Monseigneur vous unit , je le veux bien aussi. Il faut d'abord aller le remercier de ses bontés , ensuite nous avertirons le Tabellion , & demain nous ferons la Nôce.

LA GRENADE.

La Nôce ! c'est ben dit : je serai le Garçon d'honneur.

Madame LA GRENADE.

Ah dame ! M. le Bailli , v'là ben le cas des Couplets que vous nous avez promis,

LE BAILLI.

Ne vous inquiétez pas. Il y en aura , des Couplets ; il y aura tout ce qu'il faudra. Est-ce que vous croyez qu'un Bailli.....

LA GRENADE.

Eh morbleu ! vous nous dites ça d'pis le matin , mais où ç'qu'i sont ? Ah ! jarniguoï ! pour Monseigneur !

COMÉDIE
VAUDEVILLE.

51

J'nous pas besoin d'chercher tant de mystere.
Pour dire queuq'chose en son honneur.
N'vaut-il pas mieux paroître à ce bon Père,
Un bon enfant qu'un beau parleur ?
Si, par hasard, not' langue étoit muette,
J'la r'trouverions au fond d'not' cœur ;
A chaqu' instant al y répète :
Viv' Monseigneur ! Viv' Monseigneur !

La Mere SIMONE.

Vous croyez tous que ç'n'est qu'en son jeune âge
Qu'on peut chanter & s'amuser ;
Mais, en voyant le bonheur du Village,
Je sens mon cœur se rajeunir :
Malgré le froid qu'imprime la vieillesse,
L'âme a des retours de chaleur ;
Je r'trouvons l'esq' de la jeunesse,
Dès que j'pensons à Monseigneur.

LA SOND E.

En travaillant à recouvrir les nuques,
Jé né songe qu'à Monseigneur.
Et ce matin, en peignant mes perruques,
Jé méditois, en son honneur.
Jé m'écrois, en pensant à la fête,
Et, dans mon cœur, formant des vœux :
Puisse le Ciel, dessus sa tête,
Mettre plus d'ans qué dé chébeux !

52 LA FÊTE DE VILLAGE,

LESPÉRANCE.

J'affronterais, en un jour, cent batailles,
Le feu, la bombe & le canon ;
Je franchirois les plus hautes murailles,
Pour servir un Maître aussi bon :
En son honneur faut-il se mettre en quatre ?
C'est un plaisir des plus parfaits ;
S'il faut, pour lui, boire ou combattre,
Pour tous les deux nous sommes prêts.

AGATHÉ, *au Public.*

Si, par malheur, on trouvoit quelque chose
A reprocher à notre auteur ;
Pour son recours, sans doute il se propose
D'en appeller à votre cœur :
Le sentiment vaut bien la rhétorique ;
De la fête il a tout l'honneur.
Daignez oublier la critique,
Au nom de notre bon Seigneur.

CHŒUR, *général.*

Le sentiment vaut bien la rhétorique, &c.

Fin du second & dernier Acte.

COMÉDIE 13

Aux premières Représentations, le Public ayant paru desirer de voir le Seigneur, l'Auteur a fait le dénouement suivant.

Il faut reprendre à la page 39, à l'entrée de La Sonde, qui ne paroîtra plus.

SCENE II

Les fufdits.

COLIN, *accourant.*

Mon pere, voici Monfeigneur.

LE BAILLI.

Monfeigneur ! allons, mes enfans.

L'ESPÉRANCE.

Nor' Colonel ! aux armes, mes camarades.

(Les foldats prennent leurs armes.)





S C E N E III.

Les soldats se mettent en haie dans le fond & présentent leurs armes. Les Paysans se retirent de côté pour faire place. Le Seigneur entre avec les jeunes Filles, dont quelques-unes sont distinguées par des écharpes. Agathe en est une ; les autres sont accompagnées chacune du Garçon qu'elle doit épouser.

LE SEIGNEUR, LES PAYSANS, LE
BAILLI, LA GRENADE, Madame
LA GRENADE, COLIN, la Mere
SIMONE & AGATHE.

LE SEIGNEUR, *aux Paysans.*

EN bien ! mes enfans, a-t-on bien soin de vous ?
ne vous manque-t-il rien ?

LES PAYSANS.

Ah ! Monseigneur, vous êtes plus bon que je
ne méritons.

LE BAILLI, *leur faisant signe de se taire.*

Chat. Certainement, Monseigneur.

COMÉDIE 31

LA GRENADE, *l'interrompant.*

Oh ! oui, Monseigneur, j'avons bu en vot' honneur & gloire.....

Madame LA GRENADE, *le retenant.*

Tais-toi donc, not' homme, laisse dire M. le Bailli.

LE BAILLI, *se reprenant.*

Affurément, Monseigneur.....

LE SEIGNEUR.

C'est fort bien, Bailli, mais j'ai autre chose à vous proposer.

LE BAILLI.

Monseigneur, c'est trop d'honneur que.....

LE SEIGNEUR.

Ecoutez-moi, voici déjà des Mariages d'arrangés : il me reste à pourvoir Agathe ; vous êtes son tuteur ; ne connoîtriez-vous pas un parri qui pût lui convenir ?

COLIN, *vivement.*

Ah ! Monseigneur ! .., (*Il se retient par respect.*)

LE SEIGNEUR.

Qu'avez-vous, Colin ? vous vous taisez ; Agathe baisse les yeux & soupire ! .. Votre secret m'est connu, Eh ! mes enfans, pourquoi cœgier

56 LA FÊTE DE VILLAGE,

de vous aimer ? L'amour n'est honteux que lorsqu'il dégénère en foiblesse : mais c'est un don du Ciel, lorsqu'il épure les âmes, & nous rend vertueux. Aimer, & mériter d'être aimé, c'est l'exemple que je veux donner à tous mes Vassaux.

A R I E T T E.

Les biens, le rang, & la Noblesse,
Pour le cœur ne sont que des mots :
Mais les droits les plus beaux,
Sont ceux de la tendresse.

En vain l'autorité
Sur les cœurs veut prétendre ;
Ce n'est qu'à la bonté,
Que l'Amour veut se rendre.
Pour le Bonheur, être obéi, n'est rien ;
Mais être aimé, c'est le souverain bien.

Bailly, il faut unir ces jeunes gens au plus vite,
& je me charge du soin de les rendre heureux.

L'E B A I L L I.

Puisque Monseigneur l'ordonne, nous avertirons le Tabellion ce soir ; & demain, l'on fera les Noces.

La Mère SIMONE.

Allons, mes enfans, remettez ce bon Maître.

CHŒUR.

Honneur, honneur

A Monseigneur !

Notre bonheur

Est son ouvrage ;

Qu'il soit l'hommage

De notre cœur.

AGATHE, *seule* :

Que ce beau jour

Soit tout pour l'allégresse ?

Je vois ta tendresse,

Couronner mon amour.

COLIN.

Tu peux lire en mon âme,

Que la plus vive ardeur,

Pour toi, m'enflamme,

Et répond à ton cœur.

CHŒUR.

Honneur, honneur, &c.



Madame LA GRÉNADE, *au Bailli, à demi-voix.*

Ah dame ! M. le Bailli, v'là ben le cas des couplets que vous nous aviez promis.

LE BAILLI, *d'un air très-contraint.*

Taisez-vous donc : il y en aura des Couplets ; ne vous mettez pas en peine.....

78 LA FÊTE DE VILLAGE,

LE SEIGNEUR, au Bailli.

Que dites-vous, Bailli ?

LA GRENADE.

Monseigneur, c'est que not' Bailli nous avoit
promis des Couplets en vot' honneur, mais....
il ne peut pas.....

LE BAILLI, interrompant.

Oui ! Monseigneur, c'est bien le moins que..

LE SEIGNEUR.

Oh ! ne vous donnez pas tant de peine, Bailli.
Mes enfans, je vous dispense de vos Couplets.

VAUDEVILLE.

Soyez heureux sous mon obéissance,
Et ne chantez que vos plaisirs ;
Votre bonheur sera ma récompense ,
C'est l'objet de tous mes desirs :
A mes Vassaux je veux servir de père ,
J'en ai pour eux les sentimens ;
Que l'amitié la plus sincère ,
Joigne le Père & les Enfans !



LA GRENADE.

J'n'ons pas besoin d'chercher tant de mystère ,
Pour dire queuq'chose en vot' honneur :
Drès que j'avons le desir de vous plaire ,
Ça vaut mieux q'd'être un beau parleur :

COMÉDIE.

59

Si, par hazard, not' langue étoit muette,
J'la r'trouverions au fond d'not' cœur;
A chaqu'instant al y répète:
Viv' Monseigneur ! viv' Monseigneur !



La Mere SIMONE.

Vous croyez tous que ç'n'est qu'en son jeune âge,
Qu'on peut chanter & s'amuser;
Mais, en voyant le bonheur du Village,
Je sens mon cœur se rajourir;
Malgré le froid qu'inspire la vieillesse,
L'âme a des retours de chaleur;
Je r'trouvons l'feu de la jeunesse,
Dès que j'pensons à Monseigneur.



L'ESPÉRANCE.

J'affronterais, en un jour, cent batailles,
Le feu, la bombe & le canon;
Je franchirois les plus hautes murailles,
Pour servir un Maître aussi bon.
En son honneur faut-il se mettre en quatre?
C'est un plaisir des plus parfaits;
S'il faut, pour lui, boire ou combattre,
Pour tous les deux je sommes prêts.

AGATHE, *au public.*

Si par malheur on trouvoit quelque chose
A reprocher à notre Auteur;
Pour son recours, sans doute il se propose
D'en appeller à votre cœur:

60 LA FÊTE DE VILLAGE,

Le sentiment vaut bien la rhétorique ,
De la Fête il a seul l'honneur ;
Messieurs , passez-nous la critique
Au nom de notre bon Seigneur.

CHŒUR GÉNÉRAL.

A ses Vassaux il veut servir de Pere ,
Il en a tous les sentimens.
Que l'amitié la plus sincère
Joigne le Pere & les Enfans !

F I N.

(Tous les Paysans s'inclinent auprès du Seigneur qui étend sur eux les bras , comme pour les rapprocher de lui. Les jeunes Filles & Garçons du Ballet entourent ce Groupe , & les enchaînent avec des guirlandes de fleurs. Agathe & Colin soutiennent sur la tête du Seigneur une Couronne de fleurs ; ils remontent ainsi jusqu'au haut du Théâtre , & le Ballet continue.)

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de Police, *La Fête de Village, Comédie en deux Actes*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher, ni la représentation, ni l'impression. A Paris, ce 29 Juin 1775. CRÉBILLON.

Vu l'Approbation, permis de représenter & d'imprimer.
Ce 29 Juin 1775.

ALBERT.

De l'Imprimerie de C. SIMON, Imprimeur de LL. AA. SS.
Messieurs le Prince de CONDÉ & le Duc de BOURBON,
rue des Mathurins, 1775.

... ..

[illegible]

...and the fact that the *Journal* is a journal of the American Psychological Association, the largest and most influential of the professional organizations in the field of psychology, is a source of great strength and authority.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 84

1951

Favart, Charles Simon

**LA FÊTE
DU CHÂTEAU,
DIVERTISSEMENT**

Mêlé de VAUDEVILLES & de petits AIRS ;

Par M. ***.

*Représenté pour la première fois par les Comédiens
Italiens ordinaires du Roi , le 25 Septembre
1766.*

Le prix est de 24 sols avec la Musique.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE , Libraire , rue S. Jacques ;
au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît ,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ACTEURS.

LE DOCTEUR GENTIL.

MADAME JORDONNE, *Concierge.*

COLETTE, *Amante de Jacquot.*

THIBAUD, *Jardinier.*

JACQUOT, *Jardinier fleuriste.*

GERARD, *pere de Colette, & Fermier de la
Dame du Château.*

HUBERT, *Garde-Chasse.*

M^r. AMBOISE, *Tabellion.*

BLAISE, *Vigneron.*



LA FÊTE DU CHÂTEAU.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame JORDONNE, LE DOCTEUR
GENTIL.

Air de Rameau : *Dans ce couvent.*

OUI, je l'ai dit ,
Je l'ai dit ;
Cela suffit.
Par d'utiles secrets ,
Je sçais rendre une fille
Plus gentille
Que jamais ;
Et cet enfant ,
Cet enfant
Qu'on chérit tant ,

A ij

4 LA FESTE DU CHASTEAU ,

De roses & lys

A repris

Le coloris.

En doutant de mon art ,

On me manque d'égard ;

Car

Je l'ai dit ,

Je l'ai dit ;

Cela suffit.

Madame JORDONNE.

Eh ! doucement , Monsieur le Docteur ;
ne vous fâchez pas.

LE DOCTEUR.

Comment ! que je ne me fâche pas ! La science de l'Inoculation qui vient de Géorgie , de Circassie , qui s'est perfectionnée en Angleterre... Est-ce que vous feriez contre ?

Madame JORDONNE.

Eh ! point du tout ; c'est moi qui vous ai prôné , qui vous ai introduit dans la maison. Je suis de votre parti , & c'est d'après votre décision que j'ai commandé la fête qui doit célébrer la convalescence de notre jeune Maitresse.

LE DOCTEUR.

Vous avez bien fait.

Madame JORDONNE.

A propos ; que Madame & elle n'en sçachent rien encore.

DIVERTISSEMENT.

5

LE DOCTEUR.

Non , non ; je leur défendrai de prendre
l'air de tout le jour , & le soir elles verront
votre fête sur le balcon.

Madame JORDONNE.

Mademoiselle Life , cette chere enfant ;
vous nous l'avez conservée. Il n'y a rien de
si charmant que votre art.

LE DOCTEUR.

J'aime que vous pensiez comme cela.

Madame JORDONNE.

Air : *V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.*

De l'art d'un Inoculateur

C'est l'Amour qui fut l'inventeur.

Pour l'intérêt d'un jeune cœur ,

On fait la piquûre :

La cure

En est sûre.

Jeunes Beautés , ne craignez rien ;

C'est un mal qui fait du bien.

LE DOCTEUR.

On apprendra par le succès

Qu'on en est plus charmante après ;

On a le teint plus vif , plus frais.

Par-tout ma méthode

Devient à la mode ;

C'est pour plaire un nouveau moyen ;

C'est un mal qui fait du bien.

A iii

6 LA FESTE DU CHATEAU ;

Madame JORDONNE.

Jeune fillette craint d'abord ,
Pour céder se fait un effort.
Desir de plaire est le plus fort ;
Tout bas à l'oreille ,
L'Amour la conseille :
Ma belle enfant , ne craignez rien ;
C'est un mal qui fait du bien.

LE DOCTEUR.

Vous avez des idées justes , Madame Jordonne ; on peut s'en rapporter à moi quand on a mon âge , mon expérience.

Madame JORDONNE.

Votre âge , votre âge ! eh ! quel âge avez-vous donc , Monsieur le Docteur Gentil ?

LE DOCTEUR.

J'approche de la cinquantaine.

Madame JORDONNE.

Cela ne se peut pas ; je vous ai vû naître.

LE DOCTEUR.

Vous m'avez vû naître ?

Madame JORDONNE.

Eh ! oui. Ne vous souvenez-vous plus de la petite Catherine ?

DIVERTISSEMENT. 7

LE DOCTEUR, *prenant un air riant.*
La petite Catherine ?

Madame JORDONNE.

Oui, qui n'avoit que dix ans quand elle vous donnoit des soufflets & des bonbons à Madrid où nous sommes nés.

LE DOCTEUR, *avec un peu plus de gaieté.*
Je me rappelle.

Madame JORDONNE.

Ah ! que vous étiez méchant , espiegle
un petit poliçon qui jettoit des pierres pour
assommer tout le monde , & qui avec son
petit doigt faisoit à tous les passans : tuë, tuë.
L'âge vous a bien perfectionné : vous vous
êtes fait Médecin.

LE DOCTEUR.

Paix , paix. Quoi ! c'est vous , la petite
Catherine ?

Madame JORDONNE.

AIR.

Des jeux de son enfance
On se souvient toujours ;
L'âge de l'innocence
Est l'âge des beaux jours.
Jouant à la Madame ,
Moi , je faisois la femme ;
Vous étiez mon époux :
Hein ! hein ! vous en souvenez-vous ?

Air.

3 LA FESTE DU CHASTEAU ;

LE DOCTEUR.

Etant plus grandelotte,

(Ah ! j'y crois être encor !)

Nous allions sur l'herbette :

Vous étiez un trésor.

Vous faisiez la sévère ;

Un jour je vous fis taire

Avec un baiser doux :

Hein ! hein ! vous en souvenez-vous.

Madame JORDONNE.

Je ne me rappelle pas cela, Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Cela peut être. Nous datons de bien loin, ma bonne amie.

Madame JORDONNE.

Ah ! ne me rendez pas si vieille.

LE DOCTEUR.

Ah ! ne me rendez pas si jeune.

Madame JORDONNE.

Vous voulez paroître vieux ; je n'en suis pas la dupe.

(Elle lui recule sa perruque.)

LE DOCTEUR.

Que faites-vous ? Vous m'enlevez ma réputation.

Madame JORDONNE.

Comment ! votre réputation .. une perruque...

DIVERTISSEMENT.

LE DOCTEUR.

Eh ! oui, oui, une perruque ! je ne suis encore qu'un Médecin de campagne. Je veux me faire un nom, & vous sçavez le proverbe : jeune Chirurgien, vieux Médecin.

Madame JORDONNE,

Écoutez ; j'ai le même intérêt que vous à paroître plus âgée que je ne le suis. Une femme qui gouverne une maison, doit avoir un air imposant pour se faire respecter. Il faut prendre sur soi, cela coûte. On a encore de la vivacité qu'il faut contenir, cela cause un certain mal-aise.

LE DOCTEUR.

N'avez-vous jamais été mariée ?

Madame JORDONNE,

Non, non.

LE DOCTEUR.

Absolument ?

Madame JORDONNE.

Non, Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Il y a ici un certain Jacquot qui est un joli garçon : son pere l'a élevé d'une manière au-dessus de son état. Il peut vous convenir. Il me paroît qu'il vous rend des soins.

Madame JORDONNE.

Oh ! non ; il a une petite Maitresse dont il est éperdu.

15 LA FESTE DU CHASTEAU ;

LE DOCTEUR.

Oui, je sçais : c'est la petite Colette, fille de Gérard Fermier de Madame ; mais son mariage est arrêté avec Hubert le Garde-Chasse ; voyez, suivez cela sans faire semblant de rien ; & nous verrons à profiter des circonstances.

Madame JORDONNE.

Et vous croyez donc absolument qu'il faut ? . . .

LE DOCTEUR.

Oui, oui ; vous avez un cœur sensible ?

Madame JORDONNE.

Comme une autre, Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Voyons votre poulx : il y a de la chaleur...
de l'ardeur . . . la tête embarrassée . . .

Madame JORDONNE.

Oui, Monsieur le Docteur.

ARIETTE *en Duo.*

LE DOCTEUR.

Ce poulx est bien jeune encore :

Ah ! comme il va !

Ta, ta, ta, ta.

Certain ennui vous dévore.

Madame JORDONNE.

Certain ennui me dévore !

LE DOCTEUR.

Prenez garde à ça.

Ta, ta, ta, ta.

Le poulx remonte.

DIVERTISSEMENT. 11

Madame JORDONNE.

Ah ! finissez.

LE DOCTEUR.

Bon ! quelle honte !

Laissez , laissez.

Madame JORDONNE.

J'ai besoin d'aide ;

Parlez en ami.

LE DOCTEUR.

Le vrai remede ,

C'est un bon mari.

Madame JORDONNE.

Eh bien ! Monsieur le Docteur , je veux
un mari de votre main.

LE DOCTEUR.

Volontiers, & je m'y engage. Sçavez-vous
bien que vous êtes charmante encore ?

Madame JORDONNE

Encore ! comme le tems passe !

LE DOCTEUR.

Adieu , ma petite Catherine , ma payse. Je
crois voir quelqu'un. (*Gravement.*) Adieu ,
Madame Jordonne.



12 LA FESTE DU CHASTEAU;

SCENE II.

Madame JORDONNE, THIBAUT.

Madame JORDONNE.

Air : Anglois.

Monsieur le Docteur n'est pas bête ;
Le principe est là ;
Je sens cela :
Qui, le principe est là,
Là.

Mais songeons d'abord à la fête :

Mon premier devoir

Est d'y pourvoir.

A tout il faut prévoir,

Voir.

(*A Thibault.*) Ça, ça, dépêche,
Thibault ;

Prends ta bêche,

Tôt, tôt, tôt,

Viens, Thibault.

Vois s'il ne manque ici rien :

Tien.

(*En se tâtant le cœur.*)

De la chaleur,

De l'ardeur

Qui m'empêche...

(*A Thibault.*) Viens ici,

Vois ceci.

DIVERTISSEMENT. 13

Fait-on son ouvrage ainsi ?

Si...

(En se tâtant le poulx.)

Le feu va du cœur à la tête ,

De la tête il va...

Ta , ta , ta , ta.

Oui , prenons garde à ça.

(A Thibault.)

Il faut que moi-même j'apprête.

Vois sous ce berceau ;

Prends un râteau :

Tu restes-là toujours ;

Cours.

THIBAUT.

Parguenne ! Madame Jordonne, vous avez le commandement beau ; mais vous me parlez, vous ne me parlez pas. Prends ta bêche, prends ton râteau : on ne fait ce que vous voulez dire.

Madame JORDONNE.

Je crois que tu raisonnes. Tiens, viens donc que je te montre.



14 LA FESTE DU CHASTEAU;

SCENE III.

Madame JORDONNE ; THIBAUT ,
JACQUOT.

JACQUOT.

Air : L'Amour est dans ce jardin.

DE la plus brillante aurore ,
Ces beaux lieux sont éclairés ;
Et des richesses de Flore ,
Tous les jardins sont parés.
Le printems vient de renaître ;
Life , notre cher trésor ,
A nos yeux va reparoître
Plus fraîche & plus belle encor.

Madame JORDONNE , à *Thibault*.
Tu n'as-pas encore songé à cette allée-là.

JACQUOT.

Cette jeune Demoiselle .
Est la fille du Château ;
Pour lui témoigner mon zele ,
J'ai quitté notre hameau.
Dans cette heureuse retraite
Que puis-je encore espérer ?
Ah ! si j'y revois Colette ,
Je n'ai rien à désirer.

Eh ! venez donc , venez donc par ici , Ma-
dame Jordonne,

DIVERTISSEMENT. 15

Madame JORDONNE, à *Thibault*.
Ah! voilà Jacquot ; laissez-nous.

THIBAUT.

Mais non ; il faut bien que j'acheve ce que vous me commandez.

Madame JORDONNE, à *Jacquot*.
Que veux-tu . mon fils ? Dépêche , je suis pressée.

JACQUOT.

Un moment , un moment.

Madame JORDONNE.

Air : Contredanse du Diable à quatre.

Du matin au soir , dans ce Château

Il abonde

Une foule de monde ;

C'est à chaque instant un soin nouveau ;

Et c'est moi qui soutiens le fardeau.

Il faut veiller à l'office ;

De nos caves j'ai les clefs.

Par moi , pour tout le service ,

Les mémoires sont réglés.

Marchands & valets

Sont satisfaits ;

Tous éprouvent mon zele

Fidèle.

Je pourvois à tout , de loin , de près ,

Et je songe à tous nos intérêts.

JACQUOT.

Oui , je sçais bien , je sçais bien.

16 LA FESTE DU CHASTEAU ;

MADAME JORDONNE.

Ma Maitresse liberale
Permet que dans le logis
Les Dimanches je régale
Quelqu'un de mes bons amis ;
Mais sans abuser de ce loisir ,
Mon bonheur me rappelle
Près d'elle.

Je trouve plus doux de la servir :
Mon devoir est mon plus grand plaisir.
JACQUOT.

Il est vrai que , depuis quinze jours , l'état
de notre jeune Maitresse vous a bien donné
de l'embarras.

MADAME JORDONNE.

Je n'y songe plus ; elle se porte bien.

JACQUOT.

Je n'ai pas eu moins d'inquiétude que vous.
Quelle diable d'idée aussi d'aller se rendre
malade pour avoir de la santé !

MADAME JORDONNE.

Sa convalescence est une fête.

JACQUOT.

Je suis un des premiers à la célébrer.

MADAME JORDONNE.

Cela est louable.

JACQUOT.

Air , *Qu'en voulez-vous dire ?*

J'amene des fleurs à foison ,
Ma voiture en est toute pleine.

Vous

DIVERTISSEMENT. 17

Vous en voyez l'échantillon ;
Ma foi vous en aurez l'éternelle.
Madame JORDONNE.

Jacquot , dans mon tems de beauté ,
Je l'aurois assez mérité.

JACQUOT.

Oh ! permettez avec bonté
Que je vous , que je vous le donne ,
Madame Jordonne ;

Permettez donc avec bonté ,
Que je l'attache à votre côté.

Madame JORDONNE.

Rien n'est plus galant que cela ;
Grand merci de ta complaisance.

JACQUOT.

Ces roses que je place là
Sont en pays de connoissance :
Un baiser doit être ajouté.

Madame JORDONNE.

Mais , mais , Jacquot , en vérité.

JACQUOT.

Cà , permettez avec bonté ,
Que je vous , que je vous le donne ;
Madame Jordonne ;

Cà , permettez avec bonté
Que je vous le donne avec gaité.

THIBAUT, tirant Madame Jordonne par le bras.

Eh ! ben, Madame, c'est-il bien ? Etes-vous
contente ? voyez.

Madame JORDONNE.

Comment ! te voilà encore ! ne t'ai-je pas
dit d'aller travailler là-bas au petit pavillon
du jardin ?

18. LA FESTE DU CHASTEAU;
THIBAULT.

Pas un mot.

Madame JORDONNE.

Eh bien ! vas-y. (*A part.*) Ce drôle-là veut
sçavoir tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit.

THIBAULT.

Hon, hon.

(*Il fait signe à Jacquot du doigt.*)

Madame JORDONNE, *à part.*

Le Docteur a raison ; ce Jacquot me con-
viendrait assez. (*Haut.*) Il est vraiment bien
beau, ce bouquet-là !

JACQUOT.

J'en ai pour toutes les Dames du Château.

Madame JORDONNE.

Mais, mon enfant, tu te ruines ; tu ne son-
ges donc pas que tu es Jardinier fleuriste ;
que tes fleurs sont toute ta fortune ?

JACQUOT.

Cela est vrai, mais coûte qui coûte dans
ce moment-ci . . . enfin j'en ai pour toutes
les filles qui voudront danser à la fête.

Madame JORDONNE.

Tu n'as pas oublié Colette ? (*A part.*) Voyons
ce qu'il va me dire.

JACQUOT.

Ah ! Colette ?

Madame JORDONNE.

Tu es toujours bien amoureux d'elle ; con-
te-moi donc ça.

DIVERTISSEMENT. 19

JACQUOT.

J'en aurois pour d'ici à demain, & vous avez tant d'affaires. . . .

Madame JORDONNE.

N'importe, n'importe; quand j'entends des histoires d'amour, cela me fait plaisir : on a toujours du temps de reste pour cela.

Air : Quand l'Auteur de la Nature.

A tout âge on est sensible,
Le cœur suit un penchant invincible;
Eh ! comment est-il possible,
Sans amour,
D'être heureux un seul jour ?
J'aime à voir de la Jeunesse
La-gaité, les jeux, la gentillesse :
Sa tendresse
M'intéresse ;
Ses plaisirs
Réveillent mes desirs.
A tout âge, &c.

Dans mon ame,
Des traits de flamme
Retracent mes plus doux instans.
Souvenance
Est jouissance :
Je me retrouve en mon printems ;
Je ris, je chante, je danse
De bon cœur, tout comme à quinze ans.
A tout âge, &c.

B ij

20 LA FESTE DU CHASTEAU;

JACQUOT.

Ah ! que vous dites bien vrai , Madame !

Madame JORDONNE.

Elle est assez gentille, cette petite Colette ;
j'en parle souvent à Madame , quand elle
vient au Château ; je la fais toujours entrer ;
aussi notre Maitresse l'aime bien.

JACQUOT.

Oh ! pas tant que moi.

Air : *Dans un bosquet près du hameau.*

Le doux zéphir par sa fraîcheur

Fait ouvrir le sein d'une fleur ;

D'un regard ma belle

Fait naître pour elle

Le tendre amour :

C'est l'Aurore nouvelle ,

Dont le retour

Annonce un beau jour.

En son absence tout languit ,

Un jour si beau se change en nuit.

Mon amour fidèle

Ne trouve loin d'elle

Aucun bonheur ;

C'est la bise cruelle

Dont la rigueur

A flétri mon cœur.

Madame JORDONNE.

C'est bien , c'est bien , mon enfant ; voilà
comme on aime.

JACQUOT.

Il y a huit jours que je ne l'ai vue , mais....

DIVERTISSEMENT. 21

MADAME JORDONNE.

Huit jours ! huit jours ! il se passe bien des choses en huit jours dans le cœur d'une fille , mon ami ; tu as eu tort de la quitter.

JACQUOT.

Comment vouliez-vous que je fisse ? Dès que j'ai appris la maladie de notre jeune Maitresse, je suis venu vite , dar , dar , dar , sans dire adieu à Colette : j'ai tout oublié dans ce moment-là.

MADAME JORDONNE.

En ce cas tu es excusable.... Mais vous êtes bien jeunes pour vous marier ensemble. Il te faudroit une femme d'expérience pour être à la tête de ton ménage , pour gouverner ta maison , pour avoir soin de toi , te donner de bons conseils , t'instruire sur bien des choses , te conduire ; tu n'as que vingt ans & Colette est encore plus enfant que toi.

JACQUOT.

ROMANCE.

L'amour , quoiqu'il soit un enfant ,
Est assez grand pour se conduire :
C'est de lui seul que l'on apprend ,
Rien n'est capable de l'instruire.
Ce cœur qu'Amour a su former
Ne veut connoître
Que lui pour maître ;
On fait tout , quand on fait aimer.

Büj

22 LA FESTE DU CHASTEAU,

Madame JORDONNE.

Oui ; tu as raison : mais il faut être bien
sur du cœur de ce qu'on aime.

JACQUOT.

Je n'ai point d'inquiétude.

Madame JORDONNE.

A la bonne heure.

JACQUOT.

Que voulez-vous dire ?

Madame JORDONNE.

Rien , rien ; va porter les fleurs dans le
vestibule ; j'aurai soin que Madame distingue
ton hommage , & nous nous reverrons.

JACQUOT , *s'en allant.*

Oui , oui , ma chere Madame.

A tout âge on est sensible , &c.



S C E N E I V.

Madame JORDONNE, *seule.*

CES pauvres enfans s'aiment réellement; ce seroit dommage... Mais si Colette épouse Hubert, Jacquot pourra me revenir... Ne désespérons de rien. Ah! voilà encore du monde qui m'arrive ; c'est Gerard notre Fermier, c'est Hubert le Garde-Chasse, c'est Monsieur Amboise le Tabellion, c'est Blaise notre Vigneron ; & jusqu'à Pierrot le garçon Meunier. Approchez, nos amis ; vous êtes les bien venus.



24 LA FESTE DU CHASTEAU;

SCENE V.

Madame JORDONNE , GERARD ;
LE TABELLION , HUBERT.

R O N D E.

Air : Rouler sur la fougere.

GERARD , & HUBERT.

Cette saison est le retour
Des Ris, des Jeux & de l'Amour.
Tous nos amans vont d'un air gai
Batifoler sur la fougere ;
Mais pour jouir du mois de Mai,
Il faut une Bergere.

LE TABELLION.

La Fortune achete à grands frais
Moins de bonheur que de regrets.
Chez nous on a ces biens parfaits
Que la Nature nous dispense ;
La santé , la gaiété , la paix ,
L'amour & l'innocence.

HUBERT.

Je fers Bacchus , je fers l'Amour :
Chaque plaisir regne à son tour.
Je cours la chasse le matin,
Je bois le jour , le soir je danse ,
Je dors pour me remettre en train ,
Et puis je recommence.

DIVERTISSEMENT

GERARD.

Sans cesse, à la Ville, à la Cour,
Sans aimer on parle d'amour :
Sans art, sans fard, sans complimens,
On aime ici bien davantage.
Les bons amis, les vrais amis
Ne sont plus qu'au Village.

MADAME JORDONNE.

Pour l'Amour faut-il des Palais ?
Un verd Bocage sert de dais.
On a pour table ses genoux,
Tous deux on boit dans même verre,
On a pour siège un gazon doux,
Et pour lit la fougere.

MADAME JORDONNE.

Mes enfans, vous n'avez pas de tems à
perdre, il faut aller chercher le mai.

HUBERT.

C'est bien dit.

GERARD, au Tabellion.

Eh bien ! Monsieur le Tabellion, allez
donner vos ordres, nous vous suivons.



26 LA FESTE DU CHASTEAU;

S C E N E V I.

Madame JORDONNE, GERARD;
HUBERT.

GERARD.

A H ça, Madame Jordonne, on dit que Madame veut marier une fille du Village en jouissance de la santé de Mademoiselle.

Madame JORDONNE.

Cela est vrai ; c'est toujours une bonne œuvre pour une Dame de Paroisse de faire des mariages ; cela débarrasse les peres & meres, cela fait plaisir aux enfans, cela peuple le Village, cela fait gagner de l'argent au Tabellion & à bien d'autres gens encore ; ma foi, chacun y profite ; il faut que tout le monde vive.

GERARD.

Vous parlez en femme qui connoît le monde. Je voudrois déjà que ma fille fût mariée.

Air : Margot révoit tranquillement.

Toujours sautant,
Et d'un air content,

DIVERTISSEMENT. 27

Ma fillette ne songeoit qu'à rire.

Depuis un tems

Je vois & j'entends ,

Qu'en secret elle rêve & soupire.

Un desir vif

Lui rend l'œil actif ;

Elle veut à présent tout savoir ,

Tout voit.

MADAME JORDONNE.

**Un mari, un mari ; cela répond à tout :
c'est l'avis de Monsieur le Docteur : il est
de bon conseil.**

HUBERT.

Oui , oui , c'est un mari qu'il lui faut.

MADAME JORDONNE.

AIR.

Quand on voit d'une fille

Les charmes s'arrondir ,

Quand son regard pétille ,

Qu'un mot la fait rougir ;

Il est tems qu'en ménage

Par prudence on l'engage ;

Car même avant cet âge

L'amour se fait sentir.

GERARD.

Aussi lui ai-je trouvé un bon mari.

HUBERT.

**Et si par votre moyen le choix de Madame
pouvoit tomber... la, sur Colette ?**

MADAME JORDONNE.

Vraiment ! elle y a plus de droit que per-

18 LA FESTE DU CHASTEAU,
sonne ; Gérard est son Fermier, c'est notre
Fermier.

GERARD.

Cela ne feroit pas mal, avec ce que je
lui donne : avec ce qu'elle a déjà, avec
quelque petite chose qu'il a aussi lui, cela
feroit quelque chose encore.

Madame JORDONNE.

Comment ! que deviendra ce pauvre
Jacquot ?

HUBERT.

Brrr ... Jacquot ! vantez que nous valons
mieux que lui : il a fait lever le Lievre,
c'est nous qui l'avons pris.

Madame JORDONNE.

Prenez garde qu'il ne vous échappe.

GERARD.

Jacquot ! Jacquot ! un fainéant qui passe
sa vie à élever des fleurs .. J'aime mieux
un oignon de mon jardin que tous ceux
du sien.

HUBERT.

Et un bon Lapin donc ?

GERARD.

Le jour de ma fête il m'avoit donné
une demi-douzaine de ses oignons : c'étoit
ce qu'il y avoit de plus rare, disoit-il, &
il les avoit fait venir d'Orlande, je ne sçais
d'où ; j'ai voulu les manger, c'étoit comme
du chicotin.

DIVERTISSEMENT. 39

HUBERT.

Ce drôle-là ne s'étoit-il pas avisé de tendre ses panneaux pour prendre Colette ?

GERARD.

Il venoit l'enjôler avec ses bouquets. Heureusement nous ne le voyons plus, ce Jacquot ; il s'en est allé, & ma fille a fait ma volonté : le contrat est signé.

Madame JORDONNE.

Comment ! déjà ? (*A part.*) J'ai quelque espérance.

GERARD.

Mais Madame n'a pas signé. Sans le consentement de Madame il n'y a rien de fait ; il faut qu'elle y boutte sa signature.

Madame JORDONNE.

Je la déterminerai...(*à part.*) selon mes intérêts.

GERARD.

Colette est là-bas avec ses compagnes ; je vais vous l'envoyer pour la présenter à Madame.

Madame JORDONNE.

C'est bien dit. Restez, Monsieur Hubert.

GERARD.

Madame Jordonne, je vous le recommande.

Madame JORDONNE.

J'y songe.

36 LA FESTE DU CHATEAU;

S C E N E V I I.

Madame JORDONNE, HUBERT.

Madame JORDONNE.

JE vous conseille de presser votre mariage & d'épouser la petite Colette le plutôt qu'il vous sera possible.

HUBERT.

C'est bien mon dessein.

Madame JORDONNE.

Vous l'aimez beaucoup?

HUBERT.

Pardi ! si je l'aime ! le papa Gérard est un pere aux écus, il ne dit pas encore tout ce qu'il a.

Madame JORDONNE.

Ah ! si donc ! l'intérêt, . . .

HUBERT.

Je compte toujours sur votre protection.

Madame JORDONNE.

Ecoutez, je crains pour vous ; on m'a dit que Jacquot chassoit sur vos terres.

DIVERTISSEMENT. 31

HUBERT.

Air. Fanfare.

Une terre , avec moi , n'a point de braconnier :
Pour cette race
Je suis sans quartier.
Je ne crains point qu'on vienne enlever mon gibier ;
Un Garde-Chasse
Est franc du collier.
Jacquot n'est pas taillé pour chasser à ma place ;
Je lui fais un salut ,
S'il ose se mettre à l'affut.
Une terre , avec moi , &c.

Madame JORDONNE.

Encore une fois , prenez-y garde. Il me paroît que Colette & Jacquot ont de l'inclination l'un pour l'autre : il seroit fâcheux que vous fussiez trompé.

HUBERT.

Bon ! bon ! elle ne fera pas quatre jours en ménage avec moi qu'elle m'aimera à la folie. Quand on a de bonnes manières pour une femme . . . ah ! ah !

Madame JORDONNE , *à part.*

Ce garçon-là a des sentimens.

HUBERT.

Il n'y a que façon de s'y prendre.

Madame JORDONNE.

Vraiment ! bien d'autres qu'elle trouve-

32 LA FESTE DU CHATEAU ;
roient de l'avantage à vous avoir ; allez ;
Monsieur Hubert, je m'intéresse à vous ,
& si votre mariage manquoit . . .

HUBERT.

Oh ! il ne manquera pas : vous ne m'oubliez pas auprès de Madame.

Madame JORDONNE.

Je regarde vos intérêts comme les miens.

HUBERT.

Air : Des voyelles.

Je suis joyeux , je suis toujours gaillard ,
Je mets tous soucis à l'écart ,
Du cœur ma gaité part.
Qu'une femme soit bisarre ,
De son esprit je m'empare ,
J'en triomphe ; car
Je suis joyeux , je suis toujours gaillard :
Sans cesse de ma part
C'est un nouvel égard ,
Je ne suis jamais en retard ;
Et voilà tout mon art. *(Il sort.)*

SCENE VIII.

Madame JORDONNE.

IL est de bonne humeur, ce garçon-là : s'il n'épousoit pas Colette... cependant ce n'est qu'un Garde-Chasse... mais...

Air :

DIVERTISSEMENT.

33

Air : *Un jour dans un verd bocage.*

Dans la saison printannière ,
On a vingt maris pour un ;
Et pour être un peu trop fière ,
Souvent on n'en prend aucun.
L'âge rend plus docile ,

On se repent ;
Plus on attend ,
Moins on est difficile.

Ah ! voici Colette.

S C E N E I X.

Madame JORDONNE , COLETTE.

COLETTE.

Bon jour, ma chere Madame ; mon pere
m'envoye à vous.

Madame JORDONNE.

Oui, pour vous présenter à Madame ? vous
êtes bien aise d'être de la fête ?

COLETTE, *en pleurant.*

Oui, oui, cela me fait plaisir.

Madame JORDONNE.

Il n'y paroît guères ; vous me dites cela
d'un air

COLETTE.

C'est que je suis tout à la fois bien gaie
& bien triste.

C

14 LA FÊTE DU CHÂTEAU;

Madame JORDONNE.

De quoi êtes-vous triste ? on dit qu'on va vous marier.

COLETTE.

Ah !

Madame JORDONNE.

Il n'y a pourtant rien qui réjouisse tant une fille.

COLETTE.

Ce n'est pas Jacquot qui... qui.

Madame JORDONNE.

Comment ?

COLETTE.

Il n'y a pas huit jours que ce que je vais vous dire est arrivé.

Air : J'étois dans mon lit tranquille.

Nous avons une terrasse

Au bout du jardin ,

Qui du sien est voisin ;

Discrettement je m'y place

Derrière un buisson de jasmin.

Doucement j'écarte une branche ,

Sur le bord du mur je me penche ,

Et quelque tems sans dire mot ,

Je vois à mon aise Jacquot :

Je tire une fleur de mon sein ,

Je la lui jette avec dessein ,

Et puis je me cache soudain.

Madame JORDONNE.

Ah ! la petite malicieuse !

DIVERTISSEMENT. 35

COLETTE.

Le cœur lui dit aussitôt que c'est moi,
Avec transports il me nomme, il m'appelle
Chère Colette, à mes yeux offre-toi.
Contre le mur il ajuste une échelle.
Il me voit, je me mets à rire...
Pour tous deux quel moment flatteur !

Jacquot soupire ;
Je plains son martyre :
L'Amour qui l'inspire
Prend un peu d'empire.
Jacquot soupire ;
Je plains son martyre :
L'Amour qui l'inspire
Est aussi dans mon cœur.

Madame **JORDONNE.**

Mon enfant, je ne vois que du bien à cela.

COLETTE.

Le lendemain, j'ai remonté sur la terrasse,
je ne me suis pas fait voir.

Madame **JORDONNE.**

Pourquoi ?

COLETTE.

Ah ! parce que....

Madame **JORDONNE.**

Comment ?

COLETTE.

Parce que la veille j'étais si troublée...
On dit qu'il y a du danger à parler trop
souvent à un garçon qu'on aime.

Madame **JORDONNE.**

Quelquefois.

36 LA FÊTE DU CHÂTEAU;

COLETTE.

Mais j'ai entendu qu'il disoit avec le plus grand plaisir en travaillant à son jardin :

Air : De mon berger volage.

Tendre fille de Flore,

Image du plaisir ;

Colette dès l'aurore

Viendra pour vous cueillir

Vous brillerez près d'elle

D'un éclat plus parfait ;

C'est le sein d'une Belle

Qui pare le bouquet.

Madame JORDONNE.

De mieux en mieux , il n'y a pas de quoi s'affliger.

COLETTE.

Ma chere Madame ; ce Jacquot qui me disoit tout cela sans me voir , car c'étoit de moi qu'il parloit

Madame JORDONNE.

Eh bien ?

COLETTE.

Eh bien : il y a huit jours qu'il m'a quittée sans me dire adieu , sans me donner de ses nouvelles. Je ne fais ce qu'il est devenu.

Madame JORDONNE.

Il se trouvera ; il se trouvera , hé ! que trop.

COLETTE.

Non ; c'est un infidele : j'ai continué tous les jours d'aller regarder dans son jardin ,

DIVERTISSEMENT. 37

& ce matin je n'ai plus vû ses fleurs. On m'a dit qu'il les avoit enlevées pour sa jeune Maitresse.

Madame JORDONNE.

Il n'y a pas de mal à cela.

COLETTE.

Sa jeune Maitresse ! ce n'est donc pas moi ?

Air : Quand on est bonne , bonne ménagere.

Jacquot m'aimoit , Jacquot n'est plus le même ;

Et malgré moi toujours je l'aime.

Dès le point du jour ,

Le cœur plein d'amour ,

Il me préparoit

Un beau bouquet.

En amant discret ,

Jacquot se cachoit ,

Et contre ma porte l'attachoit.

Jacquot m'aimoit , &c.

Le soir avec un soin extrême ,

Sous ma fenêtre il se rendoit ,

M'attendoit ,

Regardoit -

Dans l'espoir

De me voir.

Il alloit , il venoit ,

Tournoit ,

Retournoit ,

M'appelloit ,

Soupiroit ,

S'en alloit

A regret.

Jacquot m'aimoit , &c

C iiij

38 LA FESTE DU CHÂTEAU ;

Avec transport il me juroit
Que j'étois son bonheur suprême.
Qui m'eût dit qu'il me trahiroit ?
Jacquot m'aimoit , Jacquot n'est plus le même ;
Et malgré moi toujours je l'aime.

Madame JORDONNE.

Vous avez tort,

COLETTE.

J'en mourrai de chagrin.

Madame JORDONNE.

Il ne faut pas être si sensible ; c'est un avis
que je vous donne , ainsi qu'à toutes celles
de votre âge.

Air : *Des Insulaires.*

Croyez-moi , gentilles fillettes ,
Ne prenez , dans vos jeunes ans ,
Rien que la pointe des fleurettes ,
Comme un papillon au printemps ,
Près des amans soyez follettes ,
Si vous voulez les voir longtems.

En badinant ,

En folâtrant ,

T aitez l'Amour comme on traite un enfant ;
Il ne lui faut que des amusettes.

Qu'il cœure ailleurs s'il n'est pas content.

COLETTE.

Ah ! quand une fois le cœur s'est attaché ; je n'ai jamais aimé que lui.

Madame JORDONNE.

Tenez , je suis sûre que vous lui pardonnerez.

DIVERTISSEMENT.

32

COLETTE.

Jamais, jamais Jacquot ne me sera de rien.
Madame JORDONNE.

AIR.

Trop aisément on s'abandonne
A des soupçons contre un amant :
Plus aisément on lui pardonne ;
Courroux d'amour n'a qu'un moment.
C'est un ingrat que l'on accuse ;
Le revoit-on ; c'en est assez.
Même avant qu'il parle , on l'excuse ,
Et tous ses torts sont effacés.

COLETTE.

Non, non, je ne saurois l'excuser.

Madame JORDONNE.

Attendez, je crois l'appercevoir tout là-
bas, il tient un pot de fleurs.

COLETTE.

Oui, c'est lui ; ah ! Madame , courez au
devant de lui, je vous en prie , dites-lui
bien que je veux le fuir, que je ne veux
pas le voir.

Madame JORDONNE.

C'est ce que je vais faire. Vous faites bien
d'avoir un peu de fierté.

COLETTE.

Ecoutez donc , Madame, ne l'empêchez
pourtant pas de venir ; chacun est libre :
mais ne lui dites pas que je vais me cacher
là , pour examiner de loin sa contenance
quand il viendra.

Civ

40 LA FESTE DU CHASTEAU,

Madame JORDONNE.

Oui, oui : ah ! que je reconnois bien la Jeunesse ! vous ne pourrez pas vous empêcher de lui parler.

COLETTE.

Eh ! je n'en répondrois pas, Madame.

Madame JORDONNE.

Si vous n'avez pas le courage de le fuir ; ayez donc la force de lui dire qu'il ne songe plus à vous. Ce pauvre Jacquot !

COLETTE.

Oh ! oui, Madame, j'ai de la force, & je me prépare bien à lui dire tout ce qu'il faut.

Madame JORDONNE.

Je vais lui en toucher quelques mots en passant : ils me font pourtant pitié, je ne fais quel parti prendre. Allons point de foiblesse.



SCENE X.

COLETTE *seule.*

AIR.

AH ! que l'Amour
Nous cause d'allarmes !
Avec l'Amour
Il n'est de charmes
Que le premier jour.
On se livre sans feinte ;
Mais est-on sûr du retour ?
De l'espérance à la crainte
On passe tour-à-tour.

Ah ! que l'Amour , &c.

Mon Amant devient volage :
De l'ingrat je me dégage.
Faut-il encor que mon cœur
Sans cesse avec douleur
M'en offre l'image ?

Ah ! que l'Amour , &c.

Voici Jacquot , sauvons-nous.

42 LA FESTE DU CHATEAU;

S C E N E X I.

JACQUOT, COLETTE.

JACQUOT *place son pot de fleurs
sur une chaise de jardin.*

MADAME JORDONNE vient de me dire mystérieusement de me rendre dans ce bosquet, que Colette avoit à me parler; c'est une bonne femme que cette Madame Jordonne; elle a tant d'amitié pour moi! Colette va venir; voilà le bouquet que je lui destine; c'est la fleur qu'elle aime le mieux.

COLETTE.

Qu'il a l'air content l'ingrat! à qui va-t-il faire ce présent?

JACQUOT *prend un arrosoir.*

AIR: *Quel voile importun,*

Belle rose

Que j'arrose,

Tes charmes naissans

Sont l'honneur du Printems.

Tu vas plaire

A ma Bergere;

Mais son teint plus frais

Efface tes attraits,

DIVERTISSEMENT. 43

COLETTE.

Il parle seul ; je n'entends pas ce qu'il dit,
je n'ose avancer.

JACQUOT.

Il faut, avant qu'elle te cueille,
Que je t'anime d'un baiser.
Discrettement sous cette feuille
Mes lèvres vont le déposer.

Belle rose
Que j'arrose,
Si c'est ton destin
D'approcher de son sein ;
Si sa bouche
Aussi te touche,
Donne-lui pour moi
Ce gage de ma foi.

COLETTE.

Il baise ce bouquet, je suis trahie.

JACQUOT.

Pour Colette que j'adore,
Joli bouton, tu vas t'ouvrir ;
Reçois encore ce soupir
Pour te hâter d'éclorre ;
Mais conserve-en la flâme :
Que ta jeune fleur
Se panche sur son cœur.
Que Colette, au fond de l'âme,
En sente l'ardeur,
Et songe à mon bonheur.

44 LA FESTE DU CHASTEAU;
COLETTE.

C'étoit pour moi seule qu'il avoit autre-
fois ces soins-là.

JACQUOT:

Voilà des épines qui pourroient la pi-
quer ; je vais prendre une serpette.

(*Jacquot va de l'autre côté du Théâtre :
dans ce moment Colette s'approche ,
renverse le pot de fleurs & s'assied
sur la chaise.*)

SCENE XII.

JACQUOT, COLETTE.

COLETTE.

N On, tu n'auras pas l'avantage d'offrir
ton présent à un autre.

JACQUOT.

O dieux ! c'est elle !

AIR : *La Colombe qui succombe.*

Ma Colette,
Ma poulette,
Qu'il m'est doux de te revoir !
D'allégresse,
De tendresse,

DIVERTISSEMENT. 45

Je sens mon cœur s'émouvoir.
Mais tes yeux sont pleins de larmes,
Quand tout flatte notre espoir.
Ah ! Colette , tu m'allarmes....
Quel chagrin peut-elle avoir ?
 Ma petite ,
 Qui t'agite ?
Ne puis-je enfin le savoir ?
 Tu m'évites ,
 Tu t'irrites :
De quoi peux-tu m'en vouloir ?

COLETTE.

Laissez-moi , Jacquot , laissez-moi.

JACQUOT.

Mais dis donc , parle , veux-tu me faire mourir.

COLETTE.

AIR : *Des rues.*

Tu disois que tu m'aimois ,
 Perfide ,

 Ingrat , perfide ;

Tu disois que tu m'aimois ,

 Perfide ,

 Tu me trompois.

Tu m'avois donné ta foi :

Ton serment n'est pas solide ,

Va , parjure , laisse-moi ;

Un nouvel amour te guide :

44 LA

C'étoi
fois ces

**Voi-
quer ;**

LE COMTE DE CHATEAU;
Monsieur,

[Faint, illegible handwritten notes]

Tu aimais que tu m'aimois, &c.

JACQUOT.

Quand j'ai dit que je t'aimois,
Colette,

Chère Colette ;

Chère Colette,
Quand j'ai dit que je t'aimais,
Colette,

Je le pensais.

Hélas! devois-tu de moi
instant inquiète

Hélas! devais-tu te rendre
Estre un instant inquiette?
C'est une injure à ma foi

C'est faire injure à ma foi,
dans la plus parfaite.

**C'est faire l'adultère
A l'ardeur la plus parfaite.
Mon cœur, tout à toi,**

Mon cœur, tout à toi,
sous ta loi.

Vient, sous ta loi,
Jamais :

Vivre à jamais :

Fais la paix.

Quand j'ai dit que je t'aimois , &c.

CÖLETTE.

Il n'est plus tems, Jacquot : allez retrouver votre nouvelle Maitresse

JACQUOT.

Moi ! une autre Maîtresse ?

DIVERTISSEMENT. 47.

COLETTE.

Air : *Que ne suis-je la fougère !*
Lorsque Jacquot m'abandonne,
Qu'il est huit jours sans me voir,
C'est à tort qu'on le soupçonne.

JACQUOT.

L'amour cédoit au devoir.
Pour notre jeune Maîtresse,
J'ai quitté tout à l'instant ;
Pour lui prouver sa tendresse,
Colette en eût fait autant.

COLETTE.

Comment ! c'est pour servir notre jeune
Maîtresse pendant sa maladie que tu t'es en-
allé ?

JACQUOT.

Sans cela t'aurais-je quittée ?

COLETTE.

Et toutes les roses de ton jardin, tout ce
produit devoit servir à notre tranquillité ;
que sont-elles devenues ?

JACQUOT.

J'ai été les offrir ce matin pour te
faire hommage & célébrer ta convalescence.

COLETTE.

Et ces roses que tu regardois avec tant de
complaisance, à qui les destinais-tu ?

JACQUOT.

A toi-même.

48 LA FESTE DU CHATEAU;

AIR : *Il faut , quand on aime une fois.*
On ne peut aimer qu'une fois,
Quand on aime Colette;
Pour s'engager sous d'autres loix ,
L'ame est trop satisfaite.

On ne peut aimer qu'une fois , &c.

De l'Amour écoute la voix ;
C'est lui qui te répète :
On ne peut aimer qu'une fois ,
Quand on aime Colette.

COLETTE.

Il est donc vrai que tu ne m'as point trahie ?
que je suis malheureuse !

JACQUOT.

Comment ! quand je te jure de t'aimer toute
te ma vie !

COLETTE.

Air : *Ce que je dis est la vérité même.*

Pourquoi dis-tu que tu m'aimes encore ?
Ah ! c'est accroître ma douleur.
Par un destin que mon Amant ignore ;
Moi-même , hélas ! j'ai détruit mon bonheur.
Je croyois Jacquot un volage ,
Et par dépit je viens de m'engager.
Ton rival.... Ah ciel ! quelle image !
Mon triste sort va te venger.

Pourquoi dis-tu , &c.

JACQUOT.

DIVERTISSEMENT. 49

JACQUOT.

Qu'as-tu fait ? Que veux-tu dire ?

COLETTE.

Hubert a profité de ton absence pour te rendre suspect à mon cœur. Tout confirmoit mes soupçons ; il a pressé mon pere de lui accorder ma main ; &c....

JACQUOT.

Tu as consenti ?

COLETTE.

Oui Jacquot.

Air : Menuet de la Comédie Italienne.

JACQUOT.

Moi qui t'aime !

Toi qui dois m'aimer de même !

Car tu l'as juré,

J'en étois assuré :

Mon cœur s'étoit livré ;

Tu fais de ton plein gré

Ma peine extrême !

Moi qui t'aime !

Toi qui dois m'aimer de même,

Peux-tu m'affliger,

Cruelle , sans songer

Que mon cœur moins léger

Ne peut changer ?

COLETTE.

Ah ! daigne en croire

Mes pleurs.

J'aurai toujours en mémoire...

Je meurs.

50 LA FESTE DU CHASTEAU;

De nos amours ,
Qui faisoient nos beaux jours ,
J'aurai toujours mémoire ,
Toujours.

C'est ta flamme
Qui soutient encor mon ame.
Un autre a ma foi ;
On dispose de moi :
Mais mon cœur est à toi ,
Toujours à toi.

JACQUOT :

Moi qui t'aime !

COLETTE.

Moi je t'aime aussi de même.

JACQUOT.

Tu me l'as juré.

COLETTE.

Sois-en bien assuré.

JACQUOT.

Mon cœur s'étoit livré :
Tu fais de ton plein gré
Ma peine extrême ;

Moi qui t'aime !

COLETTE.

Moi je t'aime aussi de même.

JACQUOT.

Peux-tu m'affliger ,
Cruelle, sans songer
Que mon cœur moins léger

Ne peut changer ?

COLETTE.

Sais-je feindre ?

Tu me connois bien.

DIVERTISSEMENT. 51

JACQUOT.

Serrons notre lien.

COLETTE.

N'espère rien.

JACQUOT.

Sans nous plaindre,

Cherchons tous les deux

Le moyen d'être heureux.

Tous mes transports se raniment;

Ah ! combien d'amour expriment

Tes yeux !

ENSEMBLE.

JACQUOT.

COLETTE.

Oui je t'aime ;

Oui, je t'aime,

Si tu me chéris de même, Et t'aimerai toujours de

Je suis rassuré.

même :

Je te l'ai juré ;

Mon cœur est enivré :

Sois-en bien assuré.

Oui, tant que je vivrai,

Oui, tant que je vivrai,

Je t'aimerai.

Je t'aimerai.

JACQUOT.

Ecoute, ma chère Colette; si tu demandois à différer ton mariage de quelques jours, Madame Jordonne est dans nos intérêts, elle parleroit de notre amour à Madame. Madame n'a point donné son consentement, nous avons encore de l'espérance.

S C E N E X I I I .

JACQUOT , COLETTE , THIBAUT .

THIBAUT .

A H ! Jacquot , mon ami Jacquot , je viens t'avertir que tes affaires vont mal.

JACQUOT .

Comment ?

THIBAUT .

Madame Jordonne est avec notre Maîtresse dans le Pavillon du Jardin , comme je travaillois auprès , j'ai entendu qu'elle parloit de toi.

JACQUOT .

De moi ?

THIBAUT .

Je me suis approché tout doucement de la fenêtre pour écouter sans être vu.

COLETTE .

Que disoit-on ?

THIBAUT .

Madame Jordonne représentoit les bons

DIVERTISSEMENT. 53

services de Jacquot ; all'disoit comme ça que c'étoit un bon garçon que Jacquot , & qu'all' l'aimoit de tout son cœur.

JACQUOT.

Je le fais. J'ai en elle une bonne amie.

THIBAUT.

Je le fais ben itou morgué ! je me suis apperçu de ça tantôt quand all' te parloit ; mais ça n'accommode pas Mam'zelle Colette.

JACQUOT.

Pourquoi ?

THIBAUT.

C'est que Madame Jordonne a dit encore comme ça que Monsieur le Docteur lui avoit donné une ordonnance de mariage : Madame a dit, dit-elle , comme ça , que c'étoit bon.

JACQUOT ET COLETTE.

Quel galimatias ! après , après .

THIBAUT.

Et puis all' parliont tout bas & puis tout haut : j'ons entendu marmurer d'Hubert. Enfin finale Madame a dit, dit-elle , qu'all' approuvoit tout ça & qu'all' vouloit que le mariage de Colette se fît drès aujourd'hui.

SCENE XIV.

JACQUOT, COLETTE.

M COLETTE.
Adame Jordonne !
JACQUOT.

Hubert !

Air : Rien , pere Cyprien.

JACQUOT.

Ah ! le cruel état !

Le scélérat

T'enleve en ce jour

A mon amour.

Je veux prévenir....

Puis-je souffrir ?....

Il faut punir....

Quand j'en devrois mourir.

Non ! ne m'arrête pas..

Toi dans ses bras !...

COLETTE.

O ! peine extrême !

C'est toi que j'aime ;

Hélas ! tu ne peux m'ob-
tenir.

Que devenir ?

Ah ! téméraire !

Que vas-tu faire ?

O Ciel ! dans un nouveau
danger

C'est t'engager.

Dans mon désespoir...

Nous allons voir...

Oui je vais , je cours...;

J'aurai recours...

Je dois songer

A me venger.

COLETTE.

Ah ! Jacquot ! Jacquot !... Il ne m'entend
plus : je n'ai pas la force de le suivre ; dans
quelle inquiétude il me jette !

S C E N E . X V .

COLETTE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

QU'est-ce donc, ma fille ? qu'est-ce que vous avez ?

COLETTE, *en soupirant.*

Rien, Monsieur, rien.

LE DOCTEUR.

Mais cependant vous êtes dans une émotion . . .

COLETTE.

Point du tout, Monsieur, point du tout.

LE DOCTEUR.

Votre situation n'est pas naturelle : confiez-vous à moi : je suis le Médecin du Château, je ferai volontiers le vôtre. (*à part.*) Elle est gentille.

COLETTE.

Bien obligée, Monsieur : mais ce n'est rien.

LE DOCTEUR.

Un rien peut devenir quelque chose : tenez, ma fille, il y a des espèces de gens dans le monde à qui l'on ne doit rien cacher ; à son Avocat, à son Médecin, & . . . dites-moi ce que vous avez.

DIVERTISSEMENT. 57

COLETTE

Il est vrai que je ne me sens pas bien.

LE DOCTEUR.

C'est ce que je vois ; mais je vous guérirai ; je vous guérirai. (*à part.*) Ah ! le joli sujet pour exercer mon art !

COLETTE.

Ah ! Monsieur le Docteur, c'est un mal sans remède.

LE DOCTEUR.

On en trouvera : quel âge avez-vous ?

COLETTE.

Quinze ans.

LE DOCTEUR.

Vous êtes affligée de quinze ans ? voilà une jolie maladie.

COLETTE.

Tout autant, Monsieur, vienne la Saint-Jean.

LE DOCTEUR.

Oh ! il y a de la ressource : c'est précisément à cet âge-là que je prends les malades pour étudier les symptômes. Regardez-moi, laissez-moi voir dans vos yeux. Comment ! vous les baissez ! vous pleurez !

COLETTE.

Ah ! Monsieur, laissez-moi m'en aller. C'est que je veux m'en aller.

38 LA FÊTE DU CHÂTEAU,

LE DOCTEUR.

Restez, restez : n'êtes-vous pas cette petite Colette , la Maitresse de Jacquot ?

COLETTE.

Ah ! Monsieur, il va se battre contre Hubert ; il est fort furieux.

LE DOCTEUR.

Rassurez-vous. Il cherche Madame Jordonne , il veut parler à Madame. Je l'ai envoyé au Château.

COLETTE.

Cela me tranquillise.

LE DOCTEUR.

Vous y prenez donc bien de l'intérêt ?

COLETTE.

ARIETTE.

Si vous sçaviez ; j'aime Jacquot , il m'aime :

Mais je ne peux jamais l'aimer assez.

Si vous sçaviez ... quels momens j'ai passés !

Ils faisoient mon bonheur suprême.

Ah ! je ne peux jamais l'aimer assez.

Ciel ! par une rigueur extrême ,

On sépare deux cœurs si tendrement liés.

Jamais si doux momens ne seront oubliés.

Si vous sçaviez , &c.

LE DOCTEUR.

Le tems est un grand Médecin,

COLETTE.

Non , Monsieur ; Jacquot en mourra de douleur. Ah ! je vous prie d'avoir soin de

DIVERTISSEMENT. 59

lui, de ne pas l'abandonner, de le consoler, de lui dire que je l'aimerai toujours.

LE DOCTEUR.

Il n'en mourra point. J'ai une bonne recette toute prête.

COLETTE.

Et quelle est-elle, Monsieur ?

LE DOCTEUR.

Jacquot se fait aimer de tout le monde.

COLETTE.

Ah ! cela est bien vrai.

LE DOCTEUR.

Et il ne peut pas manquer de trouver un établissement heureux ; & j'ai en vûe pour lui une femme d'un certain âge, il est vrai ; mais qui lui conviendra & pourra le consoler de votre perte.

COLETTE.

Qui donc, Monsieur ?

LE DOCTEUR.

Madame Jordonne.

COLETTE, *à part.*

Ah ! Thibault l'a bien dit.

LE DOCTEUR.

Je me fais fort de la déterminer à cela.

COLETTE, *avec vivacité.*

Point du tout, Monsieur, point du tout. Si Jacquot étoit capable . . .

LE DOCTEUR.

Voulez-vous donc qu'il meure de chagrin ?

20 LA FÊTE DU CHÂTEAU;

COLETTE.

Lui qu'il meure ! ah Ciel ! je ne fais pas moi-même ce que je veux ; du moins je vous demande une grâce.

LE DOCTEUR.

Quoi ?

COLETTE.

C'est de dire à mon père que je suis sa fille.

LE DOCTEUR.

Est-ce qu'il ne le fait pas ?

COLETTE.

Que je le prie du moins de retarder mon mariage de quelques jours.

LE DOCTEUR.

Vous êtes inconcevable. Je ne vois tous les jours que des filles qui me demandent tout le contraire.

COLETTE.

Il faudroit trouver un expédient.

LE DOCTEUR.

Il n'y a rien de si simple : il n'y a qu'à dire que vous êtes malade , & si vous voulez . . .

COLETTE.

Ah ! si vous avez ce secret-là, que ce soit pour Hubert. Je ne voudrois pourtant pas qu'il en mourût tout-à-fait.

LE DOCTEUR.

Nous n'en viendrons pas à cette extrémité-là. Je ferai entendre raison à votre

DIVERTISSEMENT. 61

papa Gérard , ma petite amie : que me donnerez-vous pour vous rendre ce service ?

COLETTE.

Ah ! Monsieur , tout ce qui dépendra de moi.

LE DOCTEUR.

Je ne veux qu'un baiser.

COLETTE.

Vous me faites trop d'honneur , Monsieur.

LE DOCTEUR.

(Il lui passe la main sous le menton, & veut embrasser.)

Qu'elle est appétissante !

S C E N E X V I.

LE DOCTEUR, COLETTE, GERARD;
HUBERT.

HUBERT.

DOacement , doucement donc ; Monsieur le Docteur : diable ! comme vous y allez !

LE DOCTEUR.

Que veut dire cet étourdi ? Monsieur Gérard , cet enfant n'est pas bien. J'examinois de près son état.

HUBERT.

Oui , un peu de trop près , à ce qu'il me semble.

62 LA FESTE DU CHASTEAU, LE DOCTEUR.

Tais-toi.

Air : *La mode à l'envers.*

(*A Gérard.*)

Oui, votre fille n'est pas bien ;
Croyez-en ma science :
Je ne suis pas Docteur pour rien ;
Suivez mon ordonnance :
Il faut différer son lien.

(*A Hubert.*)

Et toi, prends patience.
Je connois le mal qui la tient ;
Et le remède qui convient ;
C'est un secret qui m'appartient.

(*Bas à Colette.*)

Je suis homme d'expérience.
Passez ce soir à la maison.

(*Haut à Gérard.*)

Je vous répond
De la guérison.

(*Prêt à rentrer dans la coulisse.*)

Si j'avois une petite gouvernante comme
cela !



SCÈNE XVII.

GERARD , HUBERT , COLETTE.

GERARD.

COMMENT donc , ma pauvre petite fille !
Que veut-il dire ?

COLETTE.

Il est vrai que je ne suis pas tranquille.

HUBERT.

Bon ! bon ! ça se passera : ne voyez-vous pas que ce Médecin-là est un enjôleux ? Il lui passoit la main sous le menton pour lui tâter le pouls. Pargué ! à ce prix-là je serois Médecin comme lui, moi. Allons notre train.

GERARD.

Tu as raison, car je m'apperçois comme toi que ce Médecin est un gaillard. Allons, ma fille ; ce ne fera rien ; égaye-toi : voilà nos camarades qui viennent.



S C E N E XVIII.

MATHURINE , LE TABELLION ,
LE GARDE-MOULIN, THERESE,
Madame JORDONNE , GERARD
HUBERT.

Madame JORDONNE.

J'Apporte une bonne nouvelle ,
L'espoir de Colette est rempli :
L'Amour s'intéresse pour elle ,
Madame lui donne un mari.

LE TABELLION.

Chantons le bonheur de Colette.

MATHURINE.

Un bon mari devient son lot.

LE GARDE-MOULIN.

Sa noce demain sera faite.

MATHURINE , LE TABELLION ,
& Madame JORDONNE.

Et l'Amour sera de l'écot.

CHŒUR.

Chantons le bonheur de Colette ,
L'Amour sera de l'écot.

HUBERT.

Madame approuve donc le mariage?

Madame JORDONNE.

Oui , oui , le mariage.

COLETTE.

DIVERTISSEMENT. 65

COLETTE.

Quel sera mon sort !

GERARD.

Il faudra stipuler dans le contrat la dot que Madame donne à Colette.

LE TABELLION.

Bien entendu, il faut qu'elle signe & c'est pour cela que j'ai apporté la minute du contrat.

HUBERT, à Madame Jordonne.

La dot est-elle un peu forte, ma chère bonne ?

COLETTE.

Vous êtes bien intéressé.

GERARD.

Ça peut se demander.

Madame JORDONNE.

Voici Monsieur le Docteur qui vient vous apporter les ordres de Madame.

66 LA FESTE DU CHASTEAU;

SCENE XIX. & dernière.

MADAME JORDONNE, HUBERT,
GERARD, COLETTE, JACQUOT,
LE DOCTEUR, LE TABELLION,
PAYSANS.

JACQUOT.

A H ! je n'en puis plus , je suis si faisi ...
Colette.... Monsieur Gérard..... ma
chère Madame Jordonne, ..

COLETTE.
Il embrasse cette méchante femme !

LE DOCTEUR.
Paix. Prêtez silence. Voici les volontés
de Madame que je remets de sa part à Mon-
sieur le Tabellion.

LE TABELLION.
Chapeau bas.

HUBERT.
Cela est juste.

LE TABELLION *lit.*
Je donne mille écus pour marier Colette.

GERARD, à Hubert.
Mille écus, mon gendre !

DIVERTISSEMENT. 67

HUBERT.

Mille écus!

LE TABELLION.

En lui laissant la liberté de choisir qui elle
voudra pour mari.

HUBERT.

Son choix est fait.

LE DOCTEUR.

Taisez-vous donc.

LE TABELLION.

Je donne également mille écus à Jacquot
en récompense de son zèle & de son attachement pour nous.

JACQUOT.

Je ne mérite rien, je n'ai fait que mon
devoir.

HUBERT.

Jacquot ! cela ne nous regarde pas.

GERARD.

Passons , passons.

Madame JORDONNE.

Mais , mais vous ne laissez pas achever.

LE DOCTEUR.

Oui, paix donc. Je suis ici pour donner
de l'autorité.

68 LA FÊTE DU CHÂTEAU;

LE TABELLION.

Je remets à Gérard une année du loyer de ma ferme.

GERARD.

Ah ! la généreuse Dame ! la bonne Dame !

LE TABELLION.

Une année du loyer de ma ferme , si le choix tombe sur Jacquot.

GERARD.

Écoutez donc , Monsieur Hubert : cela mérite attention. Ma fille , tu es libre.

COLETTE.

J'ai donné ma parole à mon pere.

HUBERT.

Vous voyez bien.

COLETTE.

J'épousois Hubert par obéissance ; mais mon cœur s'étoit engagé d'avance à Jacquot par inclination , & je reviens à mon premier choix.

LE DOCTEUR.

Elle est guérie : voilà l'effet de mon ordonnance.

GERARD.

Hé bien ! Jacquot ; touche-là... embrasse Colette.

DIVERTISSEMENT. 60

LE TABELLION.

Il faut obéir à Madame.

HUBERT.

Attendez - donc.... Jarnigué !

Madame JORDONNE.

Patience, patience : n'y a-t-il pas encore quelque petite chose ?

LE TABELLION.

Oui : cela regarde Monsieur Hubert.

HUBERT.

Cela me regarde ?

LE TABELLION.

A l'égard d'Hubert , comme je veux que tout le monde soit heureux , je permets , s'il n'épouse pas Colette , qu'il donne la main à Madame Jordonne , & je le fais Concierge du Château.

HUBERT.

Allons , la volonté de Madame soit faite !
Vous êtes riche , Madame Jordonne.

Madame JORDONNE.

Et vous trop intéressé. J'aime encore mieux rester telle que je suis ; mais vous ne profiterez pas moins des bontés de Madame.

Eüü

70 LA FESTE DU CHASTEAU,

HUBERT.

Je gagnerai encore à ce marché-là.

LE DOCTEUR.

Vous avez l'ame noble.

Madame JORDONNE.

Cependant , Monsieur le Docteur , vous m'aviez promis un mari de votre main.

LE DOCTEUR.

Le voici , Madame Jordonne , ma petite Catherine : paix , paix ; n'en disons rien devant ces gens-là , & demain nous terminerons.

Madame JORDONNE.

Oui , oui : mais , si vous faites le vieux devant le monde , songez toujours à être jeune dans le ménage.

LE DOCTEUR.

C'est bien mon intention , Madame Jordonne.

Madame JORDONNE.

Mais je vois ouvrir les fenêtres du Château : allons , mes amis , que la fête commence.

(*Dans cet instant les fenêtres s'ouvrent, on voit paroître la Dame du Château avec sa compagnie sur le balcon.*)

DIVERTISSEMENT. 71

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air : *Allemande à la mode.*

Madame JORDONNE.

PROUVEZ à l'instant
Le zèle ardent
Qui nous enflâme.

LE DOCTEUR.

Allons, allons gai,
Plantons le Mai;
C'est pour Madame.

CHŒUR.

Allons, allons, gai,
Plantons le Mai;
C'est pour Madame.

JACQUOT.

Son cœur généreux
Forme nos nœuds,
Nous rend heureux
Tous deux.

COLETTE.

Elle satisfait,
Par le bienfait,
Toujours son âme.

Fin

72 LA FESTE DU CHÂTEAU ;

CHŒUR.

Allons , allons gai ,

~~Plantez~~ } le Mai ;
Plantons }

C'est pour Madame ;

Madame JORDONNE.

Dancez à l'entour ,

Jeunes garçons ,

Jeunes fillettes.

LE DOCTEUR.

Célébrez ce jour

Par vos chansons ,

Vos amourettes.

JACQUOT, à Colette.

Dans mon cœur est le printemps ,

Dans tes yeux est l'aurore.

Ah ! combien de doux instans

Ce jour va faire éclore !

COLETTE.

Chantez en chœur

Monseigneur

Le Docteur.

JACQUOT.

Même honneur

A Madame Jordonne.

(Avec Colette.)

Ces deux amans

Ont passé leur printemps ;

Mais il est pour eux des fleurs d'automne.

CHŒUR.

Ces deux amans , &c.

DIVERTISSEMENT. 43

LE DOCTEUR.

Sans être dans mon printemps,
Comme vous je moissonne ;
Je sçais cueillir en tout tems
Les roses qu'Amour donne.

CHŒUR.

Il sçait cueillir en tout tems
Les roses qu'Amour donne.

HUBERT, *une bouteille à la main.*

Cà, mes amis, qu'on arrose
Ce joli Mai que l'on pose.

CHŒUR.

Livrons-nous à la gaieté,
Le plaisir nous enflâme.
Buvons tous à la santé
De cette chère Dame.

Madame JORDONNE.

On doit regarder nos jeux
Comme une bagatelle ;
Mais nous serons trop heureux,
Si l'on fait grace au zèle.

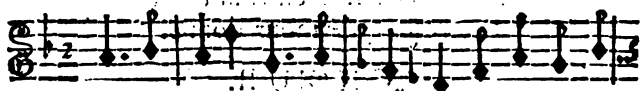
CHŒUR,

Mais nous serons trop heureux,
Si l'on fait grace au zèle.



74 LA FESTE DU CHASTEAU;

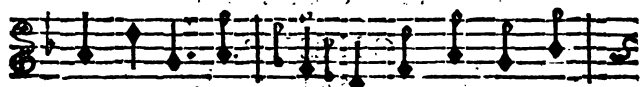
A I R.



Belle rose, Que j'ar-ro-se, Tes charmes nais-



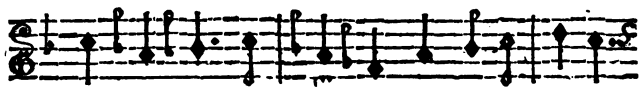
sans Sont l'honneur du prin-tems : Tu vas



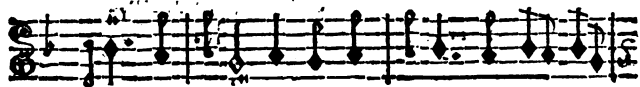
plaire A ma Ber-ge-re : Mais son teint plus



frais Effa-ce tes at-traits. Il faut, a-



vant qu'elle te cueil-le, Que je t'a-nime

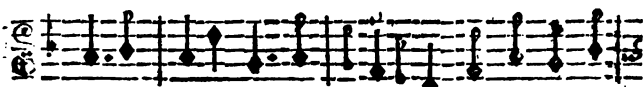


d'un bai-ser : Dis-crète-ment sous cer-te

DIVERTISSEMENT. 75



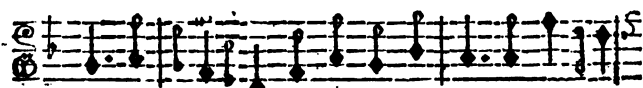
feuille Mes lèvres vont le déposer.



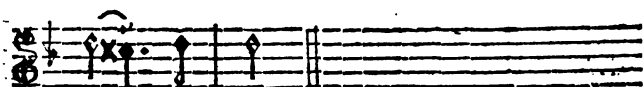
Belle rose, Que j'arrose, Si c'est ton des-



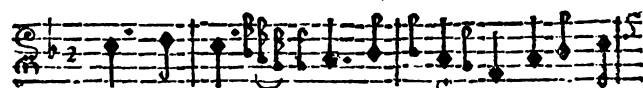
sin D'approcher de son sein; Si sa bouche Auf-



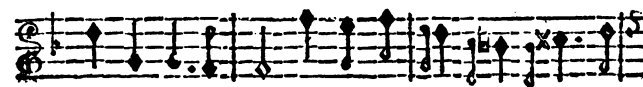
si se couche, Donne lui pour moi Ce ga-ge



de ma foi.



Pour Coquette que j'adore, Joli bou-

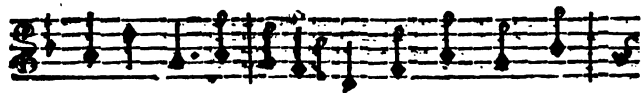


ton, tu vas t'ouvrir: Reçois encore ce sou-

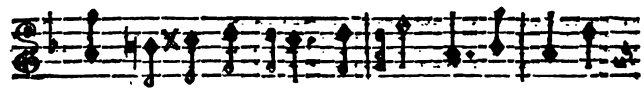
76 LA FESTE DU CHATEAU.



pir, Pour te hâ- ter d'é-clo- re. Mais con-



servez-en la flamme : Que ta jeu-ne



fleur Se panche sur son cœur ; Que Co-lette, au



fond de l'a-me, En fonte l'ar-deur, Et



songe à mon bonheur.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû , par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier , *la Fête du Château* , Divertissement ; & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris , ce 25 Septembre 1766.

MARIN.

P R I V I L È G E D U R O I.

LOUIS , par la grâce de Dieu , Roi de France & de Navarre : à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenants nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand - Conseil , Prévôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut ; notre amé le Sieur FAVART , Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer , réimprimer & donner au Public , *les Oeuvres de sa composition* : S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A ces causes , voulant favorablement traiter l'Exposant , Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes , de faire imprimer & réimprimer lesdites Oeuvres autant de fois que bon lui semblera , & de les vendre , faire vendre & débiter par tout notre Royaume , pendant le tems de quinze années consécutives , à compter du jour de la date des Présentes ; faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires , & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression ou de réimpression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou réimprimer , faire imprimer ou réimprimer , vendre & débiter lesdites Oeuvres , ni d'en faire aucun extrait , sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant . ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des

contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression & réimpression desdites Œuvres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le contrescel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression & réimpression desdites Œuvres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun, dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdites Œuvres, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Versailles le vingt-septieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent cinquante-neuf; & de notre Regne le quarante-quatrieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires de Paris, N°. 521. fol. 356, conformément au

Reglement de 1723 , qui fait défenses Art. 41. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , autres que les Libraires & Imprimeurs , de vendre , débiter , faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms , soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement , & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'Art. 108. du même Reglement. A Paris ce 16 Mai 1759.

G. SAUGRAIN, Syndic.

J'ai cédé mon présent Privilège à M. DUCHESNE, Libraire à Paris , pour qu'il en jouisse , lui & les siens, comme d'une chose à lui appartenante suivant l'accord fait entre nous. A Paris , ce jourd'hui 12 Octobre 1759.

FAVART.

